

# **Jeu de vilain**

**Richard Sapir  
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

59

L'IMPLACABLE

Jeu de vilain

GÉRARD DE VILLIERS  
PRÉSENTE

# L'IMPLACABLE

Jeu de vilain



PLON PLON

Richard Sapir  
et Warren Murnhv

# **JEU DE VILAIN**

Titre original :  
THE END OF THE GAME

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1984.  
© Librairie PLON/GECEP 1987  
pour la traduction française

ISBN 2-259-01803-3

Édition originale :  
ISBN 0-451-13398-6  
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK  
New York N. Y. 10016

## SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS
- 53 MORTEL SACRILÈGE
- 54 CITIZEN CAME
- 55 ALERTE ROUGE
- 56 VISITE SPATIALE

57 CADEAU MORTEL  
58 ADO CONNECTION

RICHARD SAPIR  
WARREN MURPHY

# L'IMPLACABLE

JEU  
DE VILAIN

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN  
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON



## CHAPITRE PREMIER

Waldo Hammersmith était convaincu qu'aucune des bonnes choses de la vie n'était gratuite. Tout avait un prix. Il fallait payer ce qu'on obtenait et des fois on payait le double et des fois on n'obtenait rien pour commencer et on payait double quand même.

C'était ce qu'il disait toujours. Mais si Waldo Hammersmith avait réellement cru à ses bons conseils au lieu de s'en servir pour pleurer sur ses malheurs, il ne lui serait peut-être pas arrivé de regarder, de très près, au fond d'un 38 Spécial Police entre les mains d'un inspecteur.

L'inspecteur lui dirait de faire quelque chose d'illégal et Waldo Hammersmith ne le croirait pas.

— Allez ah, dirait-il, c'est une blague.

Il verrait un vif éclair sortir du canon. Il n'aurait pas le temps de ne pas croire qu'on lui tirait dedans parce que cette partie de l'anatomie humaine responsable de l'incrédulité s'étalerait sur le mur derrière sa tête fracassée.

Il était trop tard pour Waldo. Tout était trop tard pour Waldo parce qu'il avait été programmé à la perfection, comme si quelqu'un avait un schéma millimétré de son âme et avait appuyé sur le bon bouton pour lui faire faire ce qu'il était censé faire.

Tout avait commencé un matin hivernal quand Waldo Hammersmith avait commencé à croire qu'il allait obtenir quelque chose pour rien.

Cela arriva au courrier. Habituellement Waldo décachetait les factures en dernier. Mais ce jour-là, il ouvrit ces enveloppes en premier. Ce mois-ci, la carte de crédit de l'essence avait grimpé jusqu'à près de cent dollars. Il avait conduit deux fois sa femme Millicent chez sa mère. Sa mère habitait au diable dans Long Island et les Hammersmith dans le Bronx. La facture fit grommeler Waldo mais il se dit qu'il y aurait peut-être un petit bien dans ce mal. Quand il la montrerait à sa femme, ils décideraient peut-être de ne plus aller si souvent voir sa mère.

Il y avait d'autres factures. Il y avait le chauffage qui était trop élevé. Un vieux truc impayé qu'il croyait oublié avait refait surface ce coup-ci pour s'ajouter à la facture normale. Il y avait le loyer et l'assurance médicale et l'ensemble se montait à environ 25 dollars de plus par mois que son revenu déclaré.

Waldo Hammersmith vivait dans la terreur que les ordinateurs de

la Recette des impôts se mettent à additionner ces deux données. Il conduisait un taxi et, s'il déclarait bien sagement ses pourboires normaux, il passait sous silence ce qui gardait tout juste ses narines au-dessus du niveau de la mer, ces billets de cinq ou de dix dollars qu'il empochait quand il conduisait un client vers les plaisirs sexuels qu'il pourrait souhaiter.

C'était pour ça qu'il faisait le Terminal International à Kennedy. Il touchait un double pourboire, celui du client et une petite gracieuseté du bordel ; ainsi, grâce à ces délits quotidiens, il arrivait tout juste à joindre les deux bouts. À condition que Millicent ne perde pas son emploi.

Waldo examina ses factures comme quelqu'un qui soupçonne un cancer de son économie personnelle, une maladie mortelle qu'il avait jusqu'à présent pu tenir miraculeusement en échec grâce aux singulières concupiscences de Pakistanais et de Nigériens brandissant des billets de cent dollars et recherchant une partie de jambes en l'air.

Il garda sa facture Insta-Charge pour la fin. C'était un système qui lui offrait ce qu'il appelait une sécurité anti-boomerang. Il pouvait signer des chèques sans provision et la banque traitait le découvert comme un prêt.

Quand il l'avait adopté, la banque lui avait assuré que ce n'était qu'une roue de secours. Mais la roue de secours n'avait duré que deux mois avant que Waldo Hammersmith arrive à la limite de son crédit et en revienne aux chèques sans provision tout bêtes.

À long terme, ce n'avait été qu'un prêt, un de plus que Waldo Hammersmith, quarante-deux ans, devait rembourser. Il lui semblait qu'avec son petit taxi il payait des intérêts à tout le monde de la finance. Et n'y arrivait pas tout à fait.

Il ouvrit alors son relevé Insta-Charge pour voir combien lui coûtait encore cette roue de secours qui n'était plus là. Le chiffre était exact. Plus de mille quatre cents dollars. Mais ils s'étaient trompés de symbole. Il y avait un *plus* là où il aurait dû y avoir un *moins*.

« Ils vont s'en apercevoir », se dit-il. D'aussi bonnes erreurs n'arrivaient pas à Waldo Hammersmith. Il se demanda s'il devait le signaler ou les laisser la découvrir tout seuls.

Il décida de l'ignorer. Il ferait semblant que ce n'était pas arrivé, parce qu'on payait toujours ce qu'on obtenait.

Mais le lendemain, il conduisait son taxi et passait devant la succursale de la banque quand il pensa que, peut-être, la banque avait commis une erreur que personne ne découvrirait jamais. Ça arrivait parfois, alors il se gara et entra dans la banque.

Nerveusement, il présenta sa carte d'Insta-Charge à la caissière et lui demanda le solde de son compte. On lui dit qu'il était de mille quatre cent quatre-vingt-cinq dollars. En y ajoutant sa marge de

sécurité, il pourrait faire un chèque de près de trois mille dollars.

En sortant de la banque, il transpirait. Il se rendit immédiatement dans une autre succursale de la même banque et un caissier différent lui annonça la même bonne nouvelle. Il avait près de trois mille dollars à sa disposition.

La banque avait commis une erreur. Elle s'en apercevrait peut-être mais il n'y était vraiment pour rien et il n'irait pas en prison pour ça. Il paya donc toutes ses factures. Il emmena Millicent au restaurant. Avec ces trois mille dollars d'argent frais, il passa tout le mois en sifflotant.

Arriva alors le nouveau relevé. Waldo Hammersmith refusa de croire aux chiffres de l'ordinateur. Il avait près de trois mille dollars à son compte et un total de quatre mille cinq cents à sa disposition, en comptant la roue de secours.

Il fit un chèque de quatre mille dollars. Il attendit à la caisse pendant que la caissière vérifiait son identité, allait consulter le directeur de la banque et revenait. Elle avait le genre de figure froide, derrière son guichet, qui lui avait dit « non » toute sa vie.

— Comment les voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

— Comme vous voulez les donner.

— En billets de dix, de vingt, de cinquante, de cent ?

— En billet de cent, dit Waldo.

Les mots faillirent se coincer dans sa gorge. Il essaya d'avoir l'air calme. Il essaya de prendre l'air détaché d'un homme qui a l'habitude de retirer quatre mille dollars de son compte en banque.

Il s'acheta trois costumes, régla toutes les factures encore en retard, acheta un nouveau téléviseur, une chaîne stéréo et un de ces jeux vidéo qui, disait-on, amusaient les enfants.

— Waldo, d'où sors-tu ton argent ? demanda Millicent.

C'était un petit pot à tabac de bonne femme qui portait des robes imprimées et des chapeaux garnis de fruits. Millicent avait, de l'avis de Waldo, un appétit sexuel insatiable. Une fois par mois, sans exception.

Waldo assouvissait les appétits de Millicent parce qu'elle devenait insupportable quand elle était privée de ses services virils. Il avait espéré qu'elle envisagerait de le tromper mais s'était dit que le seul homme susceptible de la désirer serait un ivrogne de dix-sept ans bourré d'aphrodisiaques. Aveugle, ça ne changerait pas grand-chose parce que même des mains d'aveugle sentiraient la multitude de bosses de cellulite sur le corps de Millicent.

Dans la rue, Waldo savait où était la tête de Millicent parce que c'était celle qui portait l'horrible chapeau. Dans la chambre, c'était plus difficile.

— Je t'ai demandé d'où tu sors cet argent, Waldo.

— Ça ne te regarde pas.

— Est-ce que c'est illégal, Waldo ? Dis-moi au moins ça. Est-ce que tu fais quelque chose d'illégal ?

— Et comment !

Millicent se retourna vers le nouveau poste de télé couleurs grand écran.

— Continue. C'est épatant, dit-elle.

Le mois suivant, Waldo Hammersmith se paya une voiture neuve avec un chèque. Le mois d'après, il acheta son propre taxi avec la licence Médaillon valant cinq fois plus que le véhicule. Encore un mois, et il fit l'acquisition de deux autres taxis et embaucha des chauffeurs pour les conduire.

Le mois suivant, il revendit les deux taxis parce qu'il ne voulait avoir de rapports avec les chauffeurs de taxi que du siège arrière, pour leur dire où aller. Et seulement quand son propre chauffeur était malade. Waldo avait tant d'argent de son compte Insta-Charge en pleine expansion qu'il déménagea et quitta le Bronx pour Park Avenue.

Millicent accepta un divorce sans pension contre une somme globale. Elle emmena les enfants et Waldo vécut seul avec des penderies pleines de costumes, de nouveaux jeux vidéo et des téléviseurs qu'il achetait comme, dans le temps, il achetait ses cigarettes. Il y avait manifestement une erreur d'ordinateur qui ne serait pas corrigée parce que seul l'ordinateur la connaissait. Waldo se moquait que cet argent soit soutiré d'un autre compte ou d'un calcul d'ordinateur, on ne savait où ou quoi. C'était simplement là une sorte d'allocation sociale grandiose.

À la fin de l'année, ce n'était plus un cadeau ni une erreur mais son droit imprescriptible. Il trouvait très normal que, chaque fois qu'il dépensait tout l'argent de son compte, le relevé lui revienne avec un solde doublé ou triplé.

Et puis l'expansion cessa. Il faillit téléphoner à la banque pour se plaindre. Le mois suivant, le compte se réduisit. Et il reçut alors le premier coup de téléphone.

C'était une voix de femme, douce, caressante.

— Nous regrettons beaucoup que vos fonds diminuent. Voudriez-vous venir nous faire une petite visite ?

— Mes fonds n'ont pas diminué. Tout va bien, répliqua-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Nous aimerions simplement vous parler. Vous auriez peut-être besoin de plus d'argent ?

— Non, j'en ai assez. Qui est à l'appareil ? demanda Waldo.

Son cœur se serrait. Ils s'en étaient aperçus. C'était inévitable et maintenant c'était arrivé. Maintenant ils savaient et c'était la fin pour

Waldo Hammersmith.

— Waldo, dit la voix aussi belle que des clochettes de cristal. Je vous en prie, ne jouez pas à de petits jeux. Je déteste les gens qui jouent à de petits jeux. Venez donc nous voir, Waldo, et nous vous procurerons encore de l'argent.

— Qui êtes-vous ?

— Waldo, vous avez dépensé un million quatre cent soixante-dix mille dollars qui ne vous appartenaient pas.

— Tant que ça ? s'étonna Waldo.

Il aurait juré que ce n'était que quelques centaines de mille, mais il avait cessé de compter. Pourquoi compter quand on avait tout l'argent qu'on voulait ?

— Tant que ça, Waldo.

La voix féminine était lisse, onctueuse. Presque trop, pensa Waldo. Presque mécanique.

— Je ne savais pas que ça faisait autant, dit Waldo. Je jure que je ne savais pas que c'était tant que ça.

L'heure était venue de répondre des fonds. L'adresse que cette femme lui avait donnée était un bureau vide. La porte n'était pas fermée à clef. À l'intérieur, il y avait une chaise, face à un mur nu. Il se sentait déjà en prison.

— Bonjour, Waldo, susurra la voix merveilleuse, mais la personne n'était pas dans la pièce. Ne cherchez pas de haut-parleur, Waldo, et écoutez-moi. Vous avez eu une belle vie, ces derniers temps, n'est-ce pas ?

— Pas mauvaise.

Elle avait été sensationnelle. Il sentit ses mains devenir moites de transpiration et se demanda pendant combien de temps il devrait faire le taxi pour rembourser près d'un million et demi de dollars.

— Il n'y a pas de raison qu'elle finisse, Waldo.

— Ah bon. Tant mieux. Ce n'était pas ma faute. Je ne savais sincèrement pas de combien était le découvert, vous savez. On passe de quatorze cents dollars à un million, disons, alors on finit par perdre le compte. Comme qui dirait. Voyez ce que je veux dire ? Ça vous échappe. Pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi. Je vous en supplie. J'avoue. C'est moi, c'est ma faute, ma très grande faute. S'il vous plaît.

Waldo pleurait. Il était à genoux.

— Je ferai n'importe quoi. N'importe quoi. Je ferai le taxi à Harlem. Je prendrai des Noirs aux coins de rues à trois heures du matin. N'importe quoi.

— Très bien, Waldo, confia la voix sensuelle. Bien que, à vrai dire, j'aurais préféré que vous fassiez preuve d'un peu plus de résistance.

— D'accord, bien sûr, je résisterai. Qu'est-ce que je dois faire ? Ne m'envoyez pas en prison.

— Cherchez simplement sous la chaise.

— Avec ma main ?

— Avec votre main.

Il se ficha une écharde sous l'ongle, tant il se précipita. Il y avait une photo collée sous le siège et il l'arracha si vite qu'il en déchira un coin.

C'était la photo d'une ravissante jeune femme blonde à l'expression vive, avec un petit nez retroussé. Elle devait avoir vingt à vingt-cinq ans.

— C'est Pamela Thrushwell, une Anglaise. Elle a vingt-quatre ans et travaille au Centre international de l'Informatique avancée, à New York.

— Je n'ai jamais tué personne, dit Waldo.

— Je vous en prie, pas de conclusions hâtives.

— Ne vous en faites pas. Quoi que ce soit, je le ferai.

— Bien, parce que cela va vous plaire. Est-ce que vous la trouvez belle ?

— Oui.

— Alors écoutez-moi bien. Vous irez au centre d'informatique à Manhattan, vous trouverez Pamela Thrushwell, vous vous approcherez d'elle et vous lui ferez des papouilles.

— Excusez-moi. J'ai cru vous entendre dire que je devais aller lui faire des papouilles.

— C'est ce que j'ai dit.

— Allez ah ! Qu'est-ce que c'est que ça ? protesta Waldo. Qu'est-ce que c'est que ce jeu-là ?

Il estimait pouvoir se permettre d'être scandalisé, maintenant que la voix avait dit quelque chose d'aussi inimaginable.

— Vous n'êtes pas obligé de le faire, Waldo. Personne ne vous force.

— Je ne demande qu'à vous faire plaisir.

— Je l'espère bien. Un million et demi, ça fait vraiment beaucoup d'argent.

— Vous n'auriez pas quelque chose de raisonnable ? hasarda Waldo.

— Il me semble qu'un million et demi de dollars pour une papouille, c'est plus que raisonnable, Waldo. Et je n'ai pas de temps à perdre. Faites ce qu'on vous dit ou la police sera avertie.

— Quel sein ? demanda Waldo.

— Celui que vous voudrez.

Waldo mit la photo dans sa poche. Il ne savait pas s'il devait aller au centre d'informatique, avancer la main et faire ce geste, ou s'il ne ferait pas mieux de l'emmener dîner, des lumières tamisées, peut-être un collier, d'abord un baiser ou deux, et puis il laisserait délicatement

glisser sa main jusqu'à ce qu'elle se referme sur un sein, devoir accompli, retour immédiat au penthouse de Park Avenue et à la belle vie.

Pamela Thrushwell décida elle-même de la méthode. S'il souhaitait se renseigner sur les complexités du nouveau mega-cadre, de l'analyseur de travail minibyte et du mode espace-temps, Pamela Thrushwell se ferait un plaisir de l'initier. Mais elle n'était pas là, merci beaucoup, pour accepter des rendez-vous, écouter des fadaises ou se faire draguer par des inconnus.

— Merci encore, monsieur Hammersmith. Non, et encore non, merci beaucoup.

— Vous ne voulez pas sortir avec moi ?

— Non.

— Alors est-ce que je peux simplement vous faire une papouille ?

— Je vous demande pardon ?

— Rien qu'une petite caresse. Je vous donnerai mille dollars.

— Ce toupet ! Fous-moi le camp, Jack ! Non mais, a-t-on jamais vu un culot pareil ? dit Miss Thrushwell avec un accent britannique si glacial qu'il aurait congelé de la braise.

— Cinq mille.

— J'appelle la police.

Waldo Hammersmith ferma les yeux, avança le bras à tâtons jusqu'à ce qu'il ait quelque chose d'élastique dans la main, serra une fois et sortit en courant du centre poursuivi par les cris de toutes les personnes présentes.

Sa veste flottait au vent derrière lui. Ses jambes, habituées à ne rien faire de plus pénible que de grimper dans un lit ou descendre de sa limousine, faisaient de louables efforts pour maintenir son corps en mouvement. C'était comme un cauchemar. Ses jambes couraient mais son corps avait l'air de rester sur place.

Waldo fut pris au collet dans une rue animée de New York, devant une foule de badauds dont la morne existence était toujours ensoleillée par l'humiliation d'autrui. Il fut littéralement pris au collet. L'inspecteur de police l'attrapa par le col de sa veste cousue main et le ramena dans le centre d'informatique comme un petit garçon ramené de force chez sa maman pour le dîner. La pâle figure britannique de Pamela Thrushwell était écarlate de fureur.

— C'est cet homme-là ? lui demanda le policier.

Waldo s'efforça de contempler le plafond. Le sol. N'importe quoi sauf Miss Thrushwell. S'il l'avait pu, il aurait fait semblant de ne pas se connaître lui-même.

— Est-ce que c'est l'homme qui a voulu vous faire des papouilles ? demanda le flic.

Waldo aurait volontiers affronté la mort, plutôt que cette humiliation. Pourquoi la voix ne lui avait-elle pas demandé de cambrioler un magasin ? Il aurait été arrêté pour vol à main armée sans autant de honte. Mais des papouilles ! Même l'expression était humiliante. Waldo Hammersmith commettant un crime pour palper du nichon. Son âme était mise à nu et en pièces devant une foule de plus en plus nombreuse. Il leva de nouveau les yeux au plafond, se sentant même trop indigne pour prier. Il vit des écrans de télévision braqués sur le bureau de Pamela Thrushwell. Même les caméras faisaient les badauds. Elles ne se déplaçaient pas vers les autres parties du centre. Leurs yeux restaient fixés sur Waldo et il avait envie de leur hurler de faire leur boulot et de couvrir tout le rez-de-chaussée, non mais sans blague.

— Ce que je veux surtout, dit Pamela, c'est que vous le fassiez sortir d'ici.

— Ce n'est pas si simple, répliqua l'inspecteur. Est-ce que vous portez plainte ou est-ce que je le laisse filer ?

— Vous ne pouvez pas simplement le faire sortir d'ici ? gémit-elle en jetant un coup d'œil à tous les curieux autour de son bureau. C'est tellement embarrassant.

— Écoutez, ma petite dame, ce type vous a fait une papouille. Quel nichon est-ce qu'il a pincé ?

Waldo baissa les yeux. Pamela se couvrit les seins avec ses mains.

— Allez-vous enfin partir d'ici ? geignit-elle.

— Est-ce qu'il a saisi celui-là ? demanda le policier et il posa sa large patte velue sur le sein gauche de Miss Thrushwell, comme s'il vérifiait la maturité d'une tomate.

Elle lui donna une tape sur la main et demanda à voir son insigne.

— Si vous êtes réellement un policier, j'ai le droit de vous prier d'expulser un client de notre établissement.

— Pour quel motif ?

— Trouble de l'ordre public.

— Écoutez, ma petite dame, pas la peine de monter sur vos grands chevaux. Quand vous aurez à témoigner en plein tribunal, faudra répondre à ces questions. Le jury voudra peut-être voir vos roberies, d'ailleurs, pour constater les blessures s'il y en a. Donc, ce type vous a empoignée. Est-ce que vous l'aviez encouragé ?

— Certainement pas !

— Est-ce que vous l'avez empoigné d'abord ?

— J'ai entendu dire que la police harcelait les femmes, dans les affaires de ce genre, rétorqua-t-elle froidement, mais cela devient ridicule !

— Écoutez, j'ai harponné ce sadique dans la rue. Est-ce que vous portez plainte contre lui, oui ou non ? Faudrait savoir ce que vous



voulez, mon lapin.

Le silence régnait dans le vaste centre d'informatique plein de chrome et d'éclairages fluorescents. Waldo entendit quelqu'un, au dernier rang de la foule, demander ce qu'il avait fait.

— Il a voulu pincer le nichon de cette jeune femme, là, en plein devant tout le monde. Il lui a fait des papouilles.

— Ma foi, il n'avait pas mal choisi, faut dire.

Pamela se leva derrière son bureau et lissa sa jupe. Ses yeux fulgurants transpercèrent Waldo Hammersmith.

— Monsieur, si vous partez de vous-même et promettez de ne jamais revenir, je ne porterai pas plainte.

Waldo regarda le policier qui lui dit :

— Allons-y.

Il quitta le centre avec Waldo et quand Waldo voulut s'éloigner, l'inspecteur marcha à côté de lui.

— Est-ce que vous avez des ennuis ? demanda-t-il d'une voix posée et pleine de sollicitude.

— Non. J'ai simplement voulu... essayé de... de faire cette chose-là, bredouilla Waldo.

— Vous n'avez pas l'air d'un type à faire ça.

— Merci, dit sincèrement Waldo en courbant honteusement la tête.

— Quelqu'un vous y a forcé ?

— Non, non. Allons donc, qui voudrait faire ça ? Je veux dire, qui voudrait me faire faire quelque chose d'aussi idiot, hein ?

Le policier haussa les épaules. Il plongea une main dans sa poche arrière et en retira une carte.

— Si vous avez des ennuis, vous n'avez qu'à m'appeler.

La carte gravée portait le nom du policier. Inspecteur-lieutenant Joseph Casey.

— Joe Casey, c'est mon nom. Vous avez le téléphone de mon domicile, là, le téléphone de mon bureau. Si vous avez besoin d'aide, téléphonez.

— Ça va très bien, merci.

— C'est ce que tout le monde dit quand ils sont plongés dans la merde jusqu'au cou, déclara l'inspecteur-lieutenant Joe Casey.

Il tendit la main.

Waldo la serra. Il glissa la carte dans sa poche de gilet et puis, une fois chez lui et hors de vue de son nouveau maître d'hôtel, il la cacha dans un petit coffret d'ivoire. Il reçut avec son relevé Insta-Charge suivant un nouveau message d'ordinateur. Cette fois, il devait se présenter à une adresse différente.

C'était encore une pièce vide dans des bureaux inoccupés du centre de Manhattan. La voix dans la pièce lui ordonna :

— Mettez la main au panier de Miss Thrushwell.

Waldo se rappela l'humiliation. Il se souvint d'avoir voulu mourir.

Pendant un long moment, il resta assis dans le noir, en fumant des cigares de La Havane, en réfléchissant. Il pourrait retourner au centre d'informatique et fourrer une main sous la robe de Miss Thrushwell. Ou alors la suivre et faire ça dans la rue ou le métro. Cette fois, il s'en tirerait peut-être et ne souffrirait que de mortification.

Mais la fois suivante ? Qu'est-ce que la voix réclamerait, la prochaine fois ?

Il prit un crayon et calcula ce que coûtait son mode de vie. Il pensait qu'environ deux mille dollars par semaine, la vie durant, suffiraient mais il fut sidéré de découvrir qu'il en dépensait douze mille par semaine, sans compter l'alimentation.

Fini. Il allait prendre son argent et se tirer.

Il vérifia le solde de son relevé Insta-Charge et se rédigea un chèque de sept millions de dollars.

Il alla à la banque. La caissière lui demanda s'il parlait sérieusement. Il dit que oui. Le directeur de la succursale arriva. Il se renseigna auprès du siège. Le siège s'esclaffa. Waldo n'avait que quinze cents dollars à son compte et cela grâce à la roue de secours de son système de découvert.

Le lendemain matin, Waldo se cacha dans une embrasure de porte à côté de l'entrée du centre d'informatique. Quand Pamela arriva à son travail, il se précipita vers elle et fourra rapidement une main sous sa jupe. Elle poussa un hurlement. Une bonne femme avec un sac à main très lourd lui coupa toute retraite, un homme glapit « sadique » mais Waldo tomba à genoux et rampa hors de l'attroupement. Il se retourna et vit les caméras de surveillance à l'intérieur du bâtiment tournées vers la rue. Il eut l'impression qu'elles se fichaient de lui et pouffaient.

Quelques jours plus tard, un autre relevé Insta-Charge arriva au courrier. C'était l'ordre de se présenter à une troisième adresse.

Dans le nouveau bureau, la douce voix féminine lui dit :

— Fessez Pamela Thrushwell avec une raquette de ping-pong.

Waldo fut certain que bientôt on lui demanderait de tuer. Une raquette de ping-pong pouvait tuer. Il téléphona à l'inspecteur Joe Casey.

Ils se retrouvèrent sur un sombre quai de l'Hudson, face au New Jersey. Waldo avait choisi ce coin pour son isolement. Il était sûr que la personne ou la chose responsable de tout ça était capable de voir presque partout. Il voulait fuir, échapper à n'importe quelle forme d'ordinateur, loin des lieux où il y avait des caméras de surveillance mais surtout loin de tous les ordinateurs. C'était un ordinateur qui avait tout commencé, en modifiant son relevé bancaire. Et Pamela travaillait dans un centre d'informatique. Quand Waldo pensait

ordinateur, il pensait « déguerpissons ».

— J'ai des ennuis, avoua-t-il au policier.

Il lui raconta l'erreur de la banque qui l'avait poussé à vivre dans un luxe croissant au point que maintenant il était dans la dépendance de l'argent. Il en avait besoin. Mais il avait peur de ce qu'il devrait faire pour l'avoir.

— J'ai le sentiment qu'on joue avec moi, dit-il. Je ne peux pas présenter un chèque à la banque pour toucher des espèces mais je peux encore acheter n'importe quoi avec ma carte de crédit. Alors je peux me procurer tout ce qu'il me faut pour vivre.

— Et ça fait dans les combien ?

— Un demi-million de dollars par an, en gros.

— Un bon paquet, observa Casey.

— Où est-ce que ça conduit ? demanda Waldo.

— Un demi-million pour une papouille ? Pour une main au panier ? Une fessée ? dites donc, Waldo. Je suis flic. Je suis bien moins payé que ça pour un boulot drôlement plus dur !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que pour un demi-million, je fesserais le pape.

— Mais où est-ce que ça finit ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— Qu'est-ce que vous dites ? répéta Waldo.

— Fessez la fille, voilà ce que je dis.

Waldo secoua la tête. Quelque chose, tout au fond de son âme, disait non. Petit à petit, on s'était joué de lui jusqu'à ce qu'il perde toutes les plus petites parcelles de lui-même. Il savait qu'aller plus loin, ce serait tout perdre. Même un retour à Millicent serait préférable. Y en avait marre. Il se retirait.

— Non, dit-il avec fermeté. Je veux dénoncer ces gens ou cette chose, quoi que ce soit. J'en ai assez. Je suis allé assez loin. Je suppose qu'on doit vraiment payer pour ce qu'on obtient, et je paierai ce qu'il faudra payer.

— Vous en êtes bien sûr ? demanda l'inspecteur Casey.

— Oui, affirma Waldo.

— Raconter tout ? Les moindres petits détails ? Tout ? Vous voulez renoncer à tout ?

— Oui.

— Écoutez, mon petit vieux. Entre amis. Pourquoi est-ce que vous n'iriez pas flanquer une petite fessée à la môme et empocher votre fric ?

— Nom de Dieu, Casey, c'est illégal et je ne veux plus en entendre parler. Il y a des choses que je ne fais pas pour de l'argent. Même de la grosse galette.

L'inspecteur Joseph Casey dégaina son 38 Spécial Police, le colla

sur la figure de Waldo Hammersmith et en fit sauter une très importante partie.

Malheureux pour Waldo, pensa Casey. Mais c'était vrai qu'on s'habitue au gros fric. On en arrivait au point où on commettrait un assassinat pour que le fric continue de rentrer.

À Nemothsett, dans l'Utah, un lieutenant-colonel responsable d'une batterie de missiles nucléaires Titan s'acheta deux Mercedes dernier modèle et les paya avec un chèque personnel. Il gagnait en un an moins de la moitié de cette somme. Mais le chèque fut honoré.

Il se demanda si un jour il aurait à rembourser l'argent. Mais il ne s'interrogea pas longtemps. Il était attendu à son travail, il devait passer les huit heures suivantes à surveiller avec diligence vingt-quatre missiles braqués sur la Russie, qui la menaçaient avec toute la puissance de plusieurs millions de tonnes de TNT.

## CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et le soleil iranien était froid, cet hiver. Encore plus froid du fait que Remo ne portait qu'un léger tee-shirt et un jean noirs.

On lui avait dit que les hivers de l'Iran étaient comme ceux du Montana et que, dans l'ancien temps, avant l'arrivée de l'Islam, les habitants de cette région croyaient que l'enfer était glacial. Mais ils avaient alors abandonné la religion des Parsis et adopté celle du désert, celle du prophète Mahomet qui vivait là où le soleil calcinaient la vie sur les sables brûlants et, de fil en aiguille et comme dans toutes les religions dont les saints hommes ont commencé à prêcher dans le désert, ils en vinrent à croire que l'enfer était brûlant.

Mais le froid de l'Iran ne gênait pas Remo et la chaleur de l'enfer ne gênait pas ceux qu'il observait parce qu'ils étaient tous sûrs d'aller droit au paradis, le moment venu. D'épais lainages les recouvraient et ils avançaient les mains pour les réchauffer à des flammes vacillantes ; ils psalmodiaient en persi.

Tous les quelques mètres, des sentinelles observaient les ténèbres en se disant que le paradis était à portée de leurs mains, mais peut-être pas aussi sûrement que pour les hommes assis autour du feu. Les sentinelles claquaient des dents.

Le froid était bien réel, moins 15° avec un vent qui s'efforçait de dépouiller les corps de toute leur chaleur, mais Remo ne faisait pas partie de ce froid.

Sa respiration était plus lente que celle des autres, hommes, elle absorbait moins le froid, elle avait moins d'air à réchauffer, il était un svelte roseau de calme humain qui ne souffrait pas plus que les hautes herbes autour de ses cuisses. Il se tenait debout si parfaitement immobile qu'un rocher dans la nuit aurait davantage attiré l'attention.

Les hommes autour du feu de camp essayaient d'engourdir leurs sens et luttait contre le froid. Remo laissait la liberté aux siens. Il entendait les racines de l'herbe chercher leur pitance dans la poussière d'un sol resté aride depuis des millénaires ; il sentait trembler une sentinelle, appuyée contre un tronc d'arbre mort, il sentait le jeune homme grelotter dans ses lourdes bottes ; il sentait l'odeur du repas de bœuf au citron pourrissant dans la bouche de ceux dont le dîner remontait à des heures. Et il entendait, venant du petit feu, les cellules des bûches s'écrouler tout en se dilatant en fumée et en flammes.

La litanie se tut.

— Nous parlons maintenant en anglais, mes bien-aimés, déclara le chef de la bande. Nous consacrons notre vie en sacrifice contre le Grand Satan alors, pour cela, nous devons parler la langue du Grand Satan. Aux États-Unis nous attendent mille dagues et mille cœurs prêts à franchir les portes du paradis.

— Mille dagues et mille cœurs ! répondirent les fidèles.

— Nous cherchons tous à mettre fin à notre vie pour trouver la vie éternelle. Nous ne craignons pas leurs balles, leurs avions ni aucun des instruments du Grand Satan. Nos frères nous ont précédés et ont fait perdre la vie à beaucoup d'incroyants. Nous aussi, nous saignerons le Grand Satan. Mais notre honneur est le plus grand parce que nous le saignerons de son sang le plus important. La tête du serpent. Son Président. Nous leur montrerons que rien n'est à l'abri de la colère d'Allah !

— *Allah Akbar* ! clamèrent les jeunes gens autour du feu.

— Nous formerons des groupes d'étudiants et alors, portés par une vague de vertu et de justice, nous transporterons les bombes qui feront sauter la tête du Grand Satan. Nous les déposerons dans la foule. Nous les placerons au coin des rues. Nous ferons de tout le pays de Satan un territoire de mort.

— *Allah Akbar* ! proclamèrent les jeunes gens. Allah est grand !

Sur ce, des ténèbres de la nuit iranienne, des étendues balayées de vents glacés, vint une voix répliquant en anglais :

— Allah est grand mais vous êtes de petits merdeux.

Les jeunes gens couverts d'épais lainages se retournèrent de tous côtés. Qui avait dit ça ?

— C'est la première division, mes agneaux, reprit la voix dans l'obscurité. Pas la peine de vous remonter à bloc avec vos rengaines histoire d'être capables de conduire des camions en plein dans des immeubles où des gens roupillent. C'est ici que les véritables hommes travaillent. Dans la nuit. Tout seuls.

— Qui a dit ça ?

La voix ne répondit pas à la question mais déclara :

— Ce soir, vous n'aurez pas le droit de vous mentir à vous-mêmes. Ce soir, finie la litanie. Les conneries d'Ali Baba Mickey Mouse, y en a marre. Ce soir, vous êtes en première division et vous êtes seuls. Vous et moi. Marrant, hein ?

— Tuez-le ! hurla le chef.

Les sentinelles engourdies de froid ne voyaient personne. Mais elles avaient l'ordre de tirer. La nuit crépita de petites détonations de Kalachnikov quand de jeunes pèquenauds ignorants accomplirent le geste fort simple consistant à presser sur une détente.

La fusillade rendit le silence qui suivit encore plus profond. Maintenant, tout le monde entendait le feu mais personne n'entendait

l'homme qui avait parlé dans le noir.

Le chef craignit de perdre son groupe, alors il parla d'une voix forte :

— Les lâches se cachent dans l'obscurité. N'importe quel imbécile peut parler.

Les jeunes gens rirent. Le chef comprit qu'il les avait repris. Il avait envoyé beaucoup d'hommes à leur fin et il savait que pour obtenir que l'un d'eux se jette avec une cargaison de dynamite contre un immeuble, il fallait être avec lui jusqu'au moment où il prenait le volant. Il fallait lui parler sans cesse du paradis. Il fallait l'aider à placer sur ses épaules le châle de prière et puis lui donner le baiser montrant que tous les croyants l'aimaient. Ensuite, il fallait se dépêcher de reculer alors qu'il démarrait en trombe.

Le chef en avait envoyé beaucoup sauter vers le paradis, en emportant avec eux les ennemis du saint imam, l'Ayatollah.

— Sors de l'obscurité, lâche ! cria-t-il, que nous puissions te voir... Sachez, mes bien-aimés, que seuls ceux qui ont le baiser du paradis aux lèvres et Allah dans les yeux savent mesurer le courage sur cette terre. Vous êtes invincibles. À vous la victoire.

Les fidèles approuvèrent. À ce moment, chacun pensait qu'il n'avait pas besoin de la chaleur du feu, tant il brûlait de la passion de la justice.

— En vérité, je vous le dis, cette voix était peut-être celle de Satan lui-même. Et voyez comme elle est devenue impuissante. Et songez à son effroi, quand elle surgissait du noir.

Les jeunes gens hochèrent tous la tête.

— Nous seuls sommes puissants, reprit le chef. Satan paraît puissant mais comme le bruit de la nuit il ne signifie rien. Le pouvoir de Satan est une illusion, aussi insignifiante que le faible désir de paix de l'infidèle. Il n'y a qu'une paix. Elle est au paradis. Sur terre, il y a une autre paix qui est la victoire de l'Islam.

— Naaaah, je ne crois pas.

C'était la voix mais elle venait d'une vision. Par cette nuit glaciale, la vision avait un corps pâle, des pommettes saillantes et des yeux noirs. Elle avait des poignets épais et ne portait qu'un petit maillot à manches courtes et un pantalon léger. Elle ne frissonnait pas et ne craignait rien. Elle parlait.

— J'ai de bien mauvaises nouvelles pour vous, les enfants. Je suis la réalité, envoyé d'Amérique sans bons baisers.

— Disparaiss, vision, ordonna le chef.

Remo éclata de rire. Il s'avança dans le cercle de lumière du feu et tous les regards le suivirent. Puis il tendit la main vers un fanatique iranien et, le prenant sous le menton, il le tira en arrière, loin des flammes et dans l'obscurité.

— Voyez, dit le chef. Une vision. Maintenant, elle a disparu.

Mais tout le monde entendit un très léger craquement.

— Disparu, insista le chef.

Quelque chose vola hors des ténèbres et vint rouler en rebondissant près du feu. C'était un peu plus gros qu'un ballon de football. Un liquide foncé en coulait. L'objet avait des cheveux.

Les jeunes gens se tournèrent de tous côtés puis ils regardèrent leur chef. Ils savaient maintenant que le léger bruit avait été celui d'un cou tordu. La tête était revenue vers eux, hors de la nuit.

Mais alors même qu'ils regardaient leur chef, il recula de la lueur des flammes et disparut dans l'ombre, comme la vision.

Remo sentait l'homme se débattre à l'intérieur de son épais manteau et il fit de ce manteau un sac qui restreignit l'homme plus qu'il ne le protégeait. Il le fit passer entre les sentinelles, à petites claques, aussi simplement que s'il faisait tourner de la pâte à pizza.

Une fois loin du campement et des sentinelles, Remo lâcha son prisonnier.

— Bonsoir, dit-il poliment. Je viens apporter un message. La Maison-Blanche est intouchable.

— Nous ne voulons pas de mal aux Américains. Nous ne voulons aucun mal.

— C'est pas beau de mentir, dit Remo. Les menteurs perdent leur manteau.

Il arracha le manteau au dos de l'homme, en cassant un bras par la même occasion. Il comprit que l'homme avait le bras cassé parce qu'il le voyait maintenant tenter de se réchauffer avec un seul bras.

— Enfoncez-vous bien ça dans la tête. La Maison-Blanche est intouchable. Le Président des États-Unis est intouchable.

Le chef hocha la tête.

— Pourquoi est-ce qu'il est intouchable ? demanda patiemment Remo.

— Parce qu'il n'est pas le Grand Satan ?

— Je me fiche de ce qui se passe sous ces torchons que vous vous mettez sur la tête. Appelez-le le Grand Satan si ça vous fait plaisir. Appelez-le aussi bien le Justicier au canon scié, ça m'est égal. Mais dites-vous une bonne chose et gardez-la bien dans la tête. Vous n'allez pas tuer le Président américain. Vous savez pourquoi ?

L'homme secoua la tête. Remo lui ôta sa chemise.

— Dites pourquoi, dites pourquoi, dites pourquoi, bredouilla l'homme en essayant de récupérer sa chemise.

— Parce que, répondit Remo. Voilà pourquoi.

Il garda la chemise un moment puis il la jeta sur les épaules de l'homme. Il y ajouta le manteau de lainage.

— Je m'en vais vous dire autre chose. Vous ne représentez pas



Dieu. Vous êtes de petits hommes et vous l'êtes depuis mille ans. Vous vous heurtez, avec tous vos grands mots qui prétendent que vous êtes les oints du Seigneur, vous vous heurtez à quelque chose qui a trouvé votre camp, dans votre pays, qui est indifférent aux balles de vos sentinelles et au froid épouvantable de votre hiver. Ça devrait vous donner à penser. Est-ce que vous connaissez les anciennes légendes ?

— Quelques-unes, marmonna l'homme en serrant autour de lui son manteau, dans l'espoir qu'il ne lui serait pas de nouveau arraché.

— Vous avez entendu parler de Sinanju ?

— Un nouvel aéroplane américain ?

— Non. Sinanju est ancien. Très ancien.

— Les hommes du Shah ? demanda l'Iranien.

— Vous vous réchauffez. Mais pas le nouveau Shah. L'ancien. Il y a très longtemps. Avant Mahomet.

— Ah, les vieux Shahs ? Sinanju, c'était les serviteurs de la mort. Mais ils ont tous disparu. Ils sont partis il y a longtemps. Cyrus. Darius. Ils ont disparu avec les grands empereurs.

— Sinanju est toujours là, déclara Remo.

— Vous êtes Sinanju ?

— Ah, vous l'avez entendu dire.

— La vieille légende parle des plus grands assassins du monde qui venaient de Sinanju et ils protégeaient les Shahs dans l'ancien temps. Vous êtes Sinanju ?

Remo ne répondit pas. Il laissa voir à l'homme que le froid n'avait pas d'emprise sur ses bras nus. Il le souleva, d'un seul bras mince. Il le laissa trouver la réponse dans ses propres sens.

— Mais Sinanju est de l'Orient. Vous êtes occidental.

— Seriez-vous stupide à ce point ? Vous ne voyez pas le froid rendu impuissant contre mon corps ? Vous n'avez pas vu la nuit rejeter la tête coupée ? Vous ne voyez pas en ce moment un homme qui vous maintient en l'air ? Comme un bébé ?

— Vous êtes Sinanju, souffla l'Iranien.

— Je te crois, bougre d'abruti couvert de laine, riposta Remo.

Ça manquait de rythme mais après tout il n'aimait pas du tout ce pays et il voulait s'en aller. Il avait enfin vu cette Perse fabuleuse et elle puait. Ils n'avaient jamais été foutus de bien organiser un système d'égouts.

— Sinanju est de retour, dit le chef. Est-ce que le Shah va revenir ?

— Ça ne me regarde pas. Je te le dis, je me fous de ce que vous croyez tous. Mais vous n'attaquez pas le Président des États-Unis. C'est compris ? Intouchable. Répète après moi. Intouchable.

— Intouchable.

— Très bien, dit Remo. Tous les groupes à qui tu parles maintenant, tous les groupes que tu envoies, tu leur repasses la

consigne de Sinanju. Le Président américain est un non-non. Et si tu n'écoutes pas, Sinanju reviendra et nous accrocherons les têtes comme des fleurs, comme dans l'ancien temps.

— Quoi ?

— Des têtes comme des fruits, dit Remo.

— Je ne comprends pas, avoua le chef.

— Des têtes comme des champignons. Vous n'avez pas une légende qui parle de têtes accrochées comme des champignons ?

— Comme des melons sur le sol, dit le chef.

— C'est ça ! C'est bien ça. Des melons sur le sol, dit Remo et il souleva un moment l'homme par les pieds, la tête en bas, pour que l'idée pénètre bien.

Naturellement, l'homme s'en était mieux souvenu que Remo. Remo ne s'était jamais beaucoup intéressé aux histoires de la Perse avant qu'elle devienne l'Iran, parce qu'il n'avait jamais voulu y venir. Il avait eu raison, bien entendu, dans l'ensemble. L'Iran empestait. La Perse ne valait sans doute guère mieux. Les légendes étaient toujours plus belles racontées que vécues.

Le chef fut renvoyé à son feu de camp avec des instructions complémentaires.

Durant toute la nuit, alors que les jeunes volontaires se blottissaient dans leurs lainages et leurs fourrures pour se protéger du froid, ils pensèrent à celui qui n'avait pas besoin de vêtements. Ils songèrent à la voix dans la nuit. Ils se rappelèrent la tête qui avait été tordue et arrachée d'un corps.

La mort toute simple, c'était bien beau. Mais ce qui rôdait dans le noir, c'était une autre affaire. Ils avaient été entraînés à ne pas craindre la mort. Des milliers de leurs camarades étaient morts au cours d'opérations suicides pendant la guerre contre l'Irak. Naturellement, leurs camarades avaient crié et psalmodié en se précipitant vers la mort. Mais cette chose, là, n'était pas pour eux une mort glorieuse. C'était la nuit. La chose savait. Elle était là. Toujours là. Elle venait à son heure et elle viendrait pour eux.

Ils chuchotaient entre eux que c'était le Grand Satan et s'ils avaient tous voulu combattre le Grand Satan, c'était autre chose quand ils avaient réellement devant eux le Grand Satan.

Dans la matinée, le chef parla tout doucement. C'était un chuchotement au-dessus des braises froides que les oreilles peinaient pour entendre. Il dit que ce n'était pas le Grand Satan qui avait régné dans la nuit. C'était celui qui venait du temps des anciens shahs, avant Mahomet, qui descendait de ceux qui donnaient la mort, qui faisaient rouler les têtes comme des melons sur le sol, comme la nuit précédente.

Un des fidèles venu de Qom avait entendu parler de ceux qui

donnaient la mort de cette façon. Mais ils étaient d'Orient, dit-il. La vision était blanche.

— Sinanju, murmura le chef. La vision était de Sinanju.

Et il expliqua qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'échapper à la vision, c'était de ne pas faire de mal, de ne même pas penser à faire de mal au Président américain. Ils n'iraient pas en Amérique pour organiser des bandes de héros candidats au suicide et frapper à la tête le serpent du Grand Satan. Ils frapperaient à la place d'autres Grands Satans. Les voisins arabes seraient peut-être de meilleurs objectifs. Beyrouth était toujours très bien pour un attentat suicide. Le Koweït était un bijou où massacrer les premiers venus. Et à Riyad, il y avait de riches Saoudiens attendant d'être poignardés, battus et, naturellement attaqués à la bombe, dans leurs chambres, jusque dans La Mecque elle-même, la plus sainte des villes.

Le chef contempla les jeunes visages entourant les cendres du feu de camp. Pas une voix ne réclama une reprise de la guerre contre le Grand Satan qui vivait à Washington, D C.

Hors du flamboiement rouge sang du soleil levant, en cette dure et sèche matinée, monta un son qui ressemblait à un sifflement.

— Bonjour, dit l'être surgissant de l'horizon.

C'était un homme mais sa figure était celle de la vision de la nuit. Il souriait et, s'il ne portait qu'un maillot à manches courtes et un pantalon léger, il ne semblait pas remarquer le froid.

Si l'un d'eux s'était levé et avait pris ses jambes à son cou, tous auraient détalé. Mais ils restèrent assis autour du feu, sans bouger.

— Vous allez me faire escorte à Téhéran comme de gentils garçons et là-bas vous me donnerez une de vos idiotes de fleurs en plastique, vous me direz que je vais au ciel et vous me collerez à bord de la Pan Am pour que je me tire d'ici.

C'était la meilleure suggestion qu'ils entendaient de la matinée. Remo ne la trouvait pas mal non plus. Surtout l'idée de se tirer.

Au lever du soleil, le lendemain, il était à Atlanta, dans un appartement au dernier étage du *Peachtree Plaza* et cherchait à se rappeler l'air qu'il sifflait la veille dans le désert iranien.

Il pensait qu'il s'était bien débrouillé. Il aimait l'aspect mystique. Il avait toujours eu des ennuis avec les aspects mystiques, mais cette fois tout avait bien marché.

— Eh bien ? fit une voix fluette venant du salon de l'appartement.

— Ça s'est très bien passé, répondit Remo. Comme un charme. Tout ce que vous avez dit.

Il entendit une légère expulsion d'air, puis :

— Normal que ça ait bien marché.

— Je ne pensais pas que ça ferait tant d'effet. La partie de la légende et tout.

Remo entra dans le salon. Un frêle vieillard vêtu d'un kimono du matin, d'un jaune éclatant, était assis dans la position du lotus. De légères mèches de cheveux blancs entouraient comme un halo sa figure parcheminée d'Oriental. Sa barbichette frémissait à chacun de ses mots.

— Je t'ai dit ce qu'il fallait faire, dit-il. C'était clair. Est-ce que je n'ai pas été clair ?

— Si, si, bien sûr. Vous étiez clair. Mais, vous savez, vous appeliez tout le temps l'Iran la Perse et vous parliez de tous ces vieux Shahs et comment ils honoraient la Maison de Sinanju et, quoi, vous savez.

— Je ne sais peut-être pas mais j'apprends, répliqua Chiun, Maître régnant de Sinanju, mentor de Remo, alors qu'il détectait une fois de plus la première petite volute de fumée du feu de l'ingratitude.

— Vous aviez raison, dit Remo. Les légendes sont toujours connues, à propos de Sinanju et des vieux Shahs. Elles sont toujours là.

— Et pourquoi n'y seraient-elles pas ? demanda Chiun, d'une voix morne et froide comme la première glace recouvrant une mare en hiver.

— C'est vrai, ça. Vous avez raison.

— Vraiment ! J'ai consacré les meilleures années de ma vie d'assassin à entraîner un Blanc et il est encore surpris que ce que je lui dis soit la vérité. Surpris ? Est-ce que tu es surpris quand le froid ne coupe pas ou que le monde ralentit pour tes yeux ? Est-ce que tu es surpris quand ta main ne fait qu'un avec la force que l'univers a voulu donner à l'homme ?

— Non, petit père, murmura Remo.

— Et pourtant, tu es surpris que la gloire de Sinanju, le temps où la grandiose Maison des Assassins était respectée comme il se doit par les nations civilisées, ne soient pas oubliés. Les Perses se souviennent de leurs assassins. Les Américains ne se rappellent rien, et surtout pas la gratitude.

— Je déborde de gratitude pour vous, petit père, pour tout ce que vous m'avez enseigné.

— Tu es le pire des Blancs.

— Quand il s'agit de savoir ce qui est, vous n'avez pas votre pareil, petit père. Je ne l'ai jamais mis en doute. Pas une seule fois.

— Les Français sont acceptables bien qu'ils ne se lavent pas. Les Italiens, oui, les Italiens sont acceptables malgré leur mauvaise haleine. Même les Britanniques. Mais j'ai été affligé d'un élève américain. Un Blanc hybride. Et pourtant j'ai donné, sans compter et sans me plaindre. Ton gouvernement idiot m'a signé un contrat pour mes services et m'a donné une chose comme toi à transformer en assassin. J'aurais dû retourner chez moi. J'aurais été justifié. Je

n'aurais eu qu'à dire que ce pâle morceau d'oreille de cochon était trop laid pour être autorisé en ma présence et j'aurais pu m'éloigner de toi et de ton imbécile de pays. Mais je suis resté et je t'ai entraîné. Et qu'est-ce que cela me rapporte ? De l'ingratitude. La surprise que ce que je dis soit vrai.

— Tout ce que je disais, se défendit Remo, c'est que les vieilles légendes ont tendance à être un peu... quoi... magnifiées.

— Naturellement ! Comment pourrait-on traiter autrement la grandiose et redoutable magnificence de la Maison de Sinanju ? demanda Chiun.

Remo s'assit devant lui. Le vieil Oriental pivota dans son kimono et lui tourna le dos.

— Petit père, dit Remo à la nuque de Chiun, je respecte ce qu'est la Maison de Sinanju parce que j'ai Sinanju. J'en fais partie. Mais le reste du monde n'a pas une aussi haute opinion des assassins. Et le fait que Sinanju ne soit pas oublié en Iran, après des siècles, est satisfaisant... oui, satisfaisant.

Remo était content de ce mot. Il trouvait qu'il s'en était très bien sorti. Chiun garda le silence un moment. Puis il se retourna. Remo avait réussi. Il était si étonné qu'il n'arrivait plus à se souvenir si c'était la première fois que Chiun réagissait à son raisonnement et à ses excuses. Il se promit de ne pas oublier comment il avait fait. Se sentant très sûr de lui, il sourit.

— Est-ce que tu t'es rappelé les têtes comme des melons sur le sol ou est-ce que tu as simplement dit des fruits ? demanda Chiun.

— J'ai eu les melons, affirma Remo.

— Tu as oublié les melons, gronda Chiun et un doigt osseux à l'ongle très long émergea du kimono pour se pointer vers le plafond de la suite du *Peachtree Plaza*, histoire de bien ponctuer ce qu'il avait à dire. Si tu avais bien écouté, tu te serais rappelé les melons. Tu te serais rappelé les têtes jonchant les champs, comme des melons. Mais pourquoi m'écouterait-on ? C'est impossible de faire la leçon à quelqu'un qui croit tout savoir.

— Je ne crois pas tout savoir, voyons ! protesta Remo.

— Eh bien, moi si.

Et sur ce, Chiun ordonna à Remo de tout écouter attentivement, à l'avenir, comme il aurait dû écouter par le passé.

Chiun n'était pas le seul problème de la mission iranienne. Un message attendait Remo à l'hôtel. Sa tante Catherine avait téléphoné. Par conséquent, Remo devait appeler le numéro de code qui brouillait automatiquement la ligne.

Le téléphone fut décroché très loin dans le nord, dans un sanatorium dominant le détroit de Long Island. Le quartier général.

— Où avez-vous été, Remo ? La Maison-Blanche est au désespoir.

Nous lui avons promis la protection pour tout le prochain mois crucial et puis vous disparaïssez !

— Elle l'a, assura Remo. Elle a la meilleure protection.

— Remo, la Maison-Blanche a dû publiquement s'entourer de barrières de béton pour arrêter les camions piégés. C'est un aveu de faiblesse international. Mais nous savons que des groupes-suicide menacent la vie du Président. Nous ne pouvons pas les arrêter avec le dispositif de sécurité normal. Nous avons votre assurance que le Président serait protégé. Où êtes-vous ?

— Chez moi, ou ce qui me tient lieu de chez moi pour la semaine.

— Et la protection ?

— Le Président a la meilleure.

— Il ne vous voit pas. Où est sa protection ?

— Ce n'est pas parce qu'il ne la voit pas qu'il ne l'a pas.

— Je vous en prie, ne me faites pas le coup de l'Oriental, Remo. Nous avons ici un grave problème de bataillons-suicide iraniens qui ont fait vœu de tuer le Président.

— Smitty, dit patiemment Remo, ne vous en faites pas, vous voulez bien ? On s'en est occupé.

Le Dr Harold W. Smith considéra le téléphone, tout en écoutant Remo. Si Remo disait qu'on s'était occupé de l'affaire, on s'en était occupé et la question était réglée et Smith avait hâte de raccrocher. Garder une ligne de téléphone ouverte plus longtemps qu'il n'était indispensable, c'était risqué, brouilleur ou non, et Smith se faisait de plus en plus de soucis, ces derniers temps, sur la sécurité de l'organisation secrète CURE.

Depuis le temps que Harold W. Smith était à la tête de CURE, il avait vieilli. Ses mains n'étaient plus aussi sûres ni ses mouvements aussi vifs. Même son intelligence avait un peu perdu de son acuité. Mais ce qui avait le plus vieilli, c'était son esprit. Il était fatigué.

Peut-être était-ce parce qu'à la création de l'organisation il y avait eu de grands espoirs. Un service ultrasecret pour fonctionner en dehors de la Constitution afin de lutter contre les ennemis de l'Amérique. Un jour, une société sans crime. C'était un but grandiose, mais il n'avait pas été atteint. CURE se battit quand même vaillamment, rien que pour tenir en échec l'expansion criminelle ; mais quand elle avait recruté Remo comme exécutant unique, pour punir ceux qui échappaient on ne savait comment à la justice, ça n'avait pas changé grand-chose. On continuait de faire du surplace. Pas de progrès, rien que la survie et cela faisait de Smith un vieil homme fatigué qui s'inquiétait beaucoup trop.

Cependant, durant toutes ces années, pas une seule fois Remo n'avait dit à Smith qu'on s'était occupé d'une affaire alors que rien n'avait été fait.

— Très bien, répondit Smith. Je le lui dirai.

Il raccrocha le téléphone et contempla le paysage à travers la fenêtre aux glaces sans tain du sanatorium de Folcroft. De gros nuages sombres passaient au-dessus du détroit de Long Island et le vent chassait les stupides voiliers vers la terre, vers le port où ils auraient dû être depuis une heure. Smith avait la bouche sèche. Il regarda ses mains ; elles avaient des taches de vieillesse. Le mentor de Remo était vieux mais il n'avait pas l'air de vieillir du tout. Remo encore moins. Mais lui, Smith, il vieillissait. Ce qui l'inquiétait le plus, ce n'était pas le déclin physique mais le vieillissement de son esprit. Il se relâchait.

Il ouvrit un tiroir et décrocha un petit téléphone rouge. Et il attendit. Il reconnut immédiatement la voix. La plupart des Américains l'auraient reconnue. C'était celle du Président.

— Monsieur le Président, dit Smith, on s'est occupé de tout.

— Où est-il ? Je ne l'ai pas vu.

— Tout est réglé. Ces barricades de béton, contre les camions piégés, ne sont plus nécessaires.

— Vous deviez me l'envoyer ici pour me protéger. Je ne l'ai pas vu, répéta le Président.

— Il s'en est occupé, monsieur le Président.

— Je sais que ça peut paraître assez invraisemblable, mais est-ce qu'il sait se rendre invisible ?

— Je ne sais pas. Il est capable de beaucoup de choses, mais ça, je ne sais pas.

— Et le vieux est encore meilleur, hein ?

Le Président posait souvent cette question. Il aimait entendre dire qu'il y avait un homme d'au moins quatre-vingts ans qui était physiquement supérieur au redoutable assassin de Smith. Le Président ne savait même pas que cet assassin s'appelait Remo et que son maître s'appelait Chiun.

— Par bien des côtés, le plus vieux est meilleur, reconnut Smith.

— Au moins quatre-vingts ans, hein ?

— Oui, monsieur le Président.

— Et vous dites que nous ne risquons plus rien ?

— Vous êtes à l'abri des commandos-suicide, des camions piégés, de ces gens qui donnent leur vie pour avoir la vôtre.

— Eh bien, ça va, alors. C'est assez bon. Est-ce que le plus vieux dit que nous ne risquons rien ?

— Je ne sais pas s'il s'en est occupé aussi.

— Est-ce qu'il fait de la gymnastique ? J'en fais, moi. Est-ce qu'il fait des exercices, pour rester si bien en forme ?

— Pas comme vous, monsieur le Président. Ils ne font pas travailler leurs muscles.

— Ils font de sacrés trucs. Vous savez, le plus dur dans ce métier,

c'est de ne parler d'eux à personne.

— Seuls vous et moi sommes au courant, monsieur le Président. Pensez à ce qui se passerait si l'on savait que le gouvernement emploie ces deux-là. Imaginez le tollé si l'existence de mon organisation était connue.

— J'imagine ce que la presse ferait de ça, dit le Président en riant franchement. De joie, ils en auraient une attaque !

Il raccrocha et Smith se dit qu'au moins l'occupant de la Maison-Blanche n'avait pas changé. Il n'éprouvait aucune rancœur contre une presse qui, manifestement, n'aimerait rien de mieux que de lui manger le foie aux petits oignons, même si pour y arriver il fallait détruire la nation.

Smith referma le tiroir au téléphone rouge et contempla de nouveau le détroit de Long Island.

Personne n'avait changé. Pas Remo, ni Chiun, ni le Président. Seulement lui. Le maigre jeune homme à la figure de citron pressé et au travail impossible était devenu un maigre vieillard à la figure de citron pressé et au travail impossible.



## CHAPITRE III

Abner Buell attendit que la dernière star et son imprésario quittent la réception. Ils étaient restés trop longtemps, pour des gens qui avaient déjà obtenu sa commandite. Ils s'étaient attardés pour jouer avec son nouveau Zylon tridimensionnel, la version adulte où la damoiselle cavalcade à poil sur l'écran et où l'Orgmork avait une érection monumentale.

La joueuse devait faire passer la damoiselle par un dédale d'obstacles électroniques sans qu'elle perde trop de vêtements, jusqu'à ce qu'elle soit en sécurité dans son château. Le joueur devait s'efforcer de faire attraper la damoiselle par l'Orgmork tout en gardant son érection à ce que l'on appelait le niveau-points. En réalité, le mot était plus cru.

Le plus grand stimulateur de vente de ce jeu, c'était que si le monstre attrapait la jeune fille, ils simuleraient un assaut sexuel. Complet jusqu'aux cris.

Dans la version pour enfants du même jeu, il n'y avait que des membres arrachés et la damoiselle comme l'Orgmork étaient entièrement vêtus. C'était le plus grand succès du mois dans les flipporamas et Abner Buell en avait eu plus qu'assez au bout de deux jours.

Il avait également créé Zonkman, où une bouche clignotante dévorait en mesure un hamburger bleuâtre et il obtint tout de suite le plus haut score record. Il y avait de petits prix, pour ces jeunes boutonneux qui jouaient par millions avec ces appareils mais Abner Buell savait que pas un seul n'arriverait jamais à son score.

Ils ne le pouvaient pas, parce qu'ils n'étaient que des adolescents encore informes. Abner Buell inventait les jeux pour eux parce que pendant leur construction complexe, il était momentanément soulagé de ce qui l'accablait depuis qu'il était sorti de Harvard avec la mention très bien, à l'âge de dix ans.

L'ennui. L'épouvantable grisaille d'un ennui éternel.

À douze ans, il avait obtenu un doctorat de mathématiques et songeait à en obtenir un autre de littérature anglaise quand il comprit que cela non plus ne suffirait pas. Alors il prépara et exécuta un hold-up de banque parfait et cela le passionna pendant au moins vingt minutes, mais le plaisir se ternit vite quand il s'aperçut que la police n'avait absolument aucun espoir de l'attrapper.

Il avait maintenant vingt-trois ans, était incapable de compter tout son argent, possédait sept maisons et supportait l'ennui mortel d'un grand dîner avec ceux que l'on appelait les gens les plus passionnants de la Côte. Sa demeure de Malibu dominait ce qui restait de la plage. Il pianotait du bout des doigts sur la nappe de soie pendant que l'imprésario parlait des merveilles de sa cliente. Il la vit couler vers lui des yeux doux et il vit finalement s'en aller tous les autres convives.

Il fit une réflexion obscène que l'actrice trouva follement spirituelle. Il la traita de tous les noms. Elle assura que ça l'excitait. Il lui dit qu'elle était ennuyeuse comme la pluie. Elle avait une réplique à cela. Elle se déshabilla. Elle dit qu'elle avait toujours rêvé de jouer à un de ses jeux vidéo complètement à poil.

— Votre imprésario est là, lui fit observer Abner Buell.

— Il m'a déjà vu tourner des séquences à poil, assura-t-elle.

— Je vais aider, dit vivement l'imprésario. Vous voulez que je me déshabille aussi ? Je vais tout enlever. Tout.

— Si vous n'avez pas quitté cette maison tous les deux dans vingt et une secondes, je retire ma commandite pour votre film.

Cela fit enfin l'effet désiré.

Dès que la porte fut refermée, un vague plissement de sourire apparut sur la figure d'Abner Buell. Il avait une calme physionomie parfaitement lisse, comme du plastique, le genre d'expression qu'aiment à prendre les mannequins. Même ses cheveux d'un brun indéterminé avaient l'air de sortir d'un tube. Abner Buell n'était pas gêné par son apparence et, à vrai dire, il n'y pensait pas du tout. Quel rapport avait-elle avec la réalité ? Et la réalité vraie de vraie, c'était qu'Abner Buell allait être diverti cette nuit. Pendant une demi-heure au moins.

L'élégante soirée s'était terminée alors que le soleil se levait derrière les Rocheuses. À New York, il était neuf heures du matin. Il mit en marche un grand appareil de télévision aux écrans multiples et forma un numéro à New York.

— Pamela Thrushwell, s'il vous plaît, dit-il quand il obtint la standardiste du centre d'informatique.

Il n'avait pas seulement le son mais il vit la standardiste sur un écran, quand elle répondit.

Il envisagea un instant de se servir du modulateur phonique pour faire de sa voix celle d'une femme sensuelle, mais y renonça.

— Pas arrivée, répliqua la standardiste.

— Dites-lui d'appeler le numéro.

— Quel numéro ?

— Elle sait.

En attendant, il appuya sur divers boutons de mémoire de l'ordinateur et vérifia sa position sur l'écran. Il y avait le premier

joueur. Il avait été attiré dans le jeu par l'argent, simplement, en était devenu tributaire et avait été poussé aussi loin qu'il pourrait aller. Encore que Buell fût plutôt certain qu'il aurait fait commettre à Waldo Hammersmith une grave attaque physique. Mais il n'était pas sûr d'avoir pu le pousser au crime. Ça, c'était le policier. Le policier avait été relativement facile et bon marché.

Abner avait conçu le jeu de manière à n'avoir qu'une certaine somme d'argent à distribuer et il n'avait pas le droit de la remplacer tant qu'il ne serait pas arrivé à ce qu'il appelait le « superscore », ce qui exigeait le retournement complet d'une personnalité. Si Buell réussissait cela, il avait le droit d'augmenter par un facteur de cent la somme qu'il s'autorisait pour une partie.

Mais s'en tenir au budget n'était pas l'aspect le plus important du jeu. Le vrai truc, c'était de ne jamais perdre le service de quelqu'un. Sinon, la pénalité était dix mille points en moins.

Abner Buell régla sa vidéo sur la rediffusion, pendant qu'il attendait l'appel téléphonique. Le gros petit Waldo Hammersmith apparut sur l'écran, dans son costume de grand tailleur ; Waldo, le chauffeur de taxi archisoupçonneux qui avait fait gagner mille points à Abner Buell dès l'instant où il n'avait pas mis en doute sa bonne fortune.

Et puis il y avait le Waldo inquiet, transpirant dans ce bureau vide. Ensuite, c'était le truc amusant. Pamela Thrushwell, très courtoise et distinguée, et Waldo Hammersmith qui tendait brusquement la main et lui saisissait un sein.

Les lèvres d'Abner Buell faillirent s'entrouvrir.

— Très bien, murmura-t-il.

Cela lui avait fait gagner cinq mille points positifs.

Ensuite, c'était le policier qui courait dehors et attrapait Hammersmith au collet. Cette séquence était d'autant plus agréable qu'elle était en couleurs parce qu'on voyait rougir violemment l'ancien chauffeur de taxi mortifié. C'était un des attrails du jeu, comme le cri de la damoiselle, dans Zylon, quand elle était violée par l'Orgmork, ou la musique dans les premiers jeux.

La scène où Hammersmith voulait mourir d'humiliation et où Pamela Thrushwell voulait tout oublier uniquement pour mettre fin à l'affaire ne faisait pas gagner de points mais elle était délicieuse à observer. Elle fit presque sourire Buell.

La main au panier n'était pas mal non plus. Pamela avait l'air poussée par un aiguillon à bestiaux. Il passa et repassa la séquence, rien que pour voir la figure de la fille. En avant, en arrière, plusieurs fois. Les yeux arrondis dans cette belle figure au teint clair.

« Brave Brit », pensa Buell. Il se dit qu'il devrait imaginer un jeu qu'il appellerait « Brave Brit ». Peut-être un groupe de cinq

personnages en rouge défilant dans une jungle peuplée d'alligators. En faire peut-être dévorer un ou deux par les alligators qui cracheraient leurs os. Ce serait la version pour enfants.

Buell vit l'inspecteur Casey parler à Hammersmith et puis lui faire sauter la tête. Il n'aimait pas ça. Il avait eu dix mille points de pénalité pour avoir perdu un joueur. Il regarda le corps de l'ancien chauffeur de taxi se convulser sur le vieux quai de New York, alors que la vie le quittait.

Un crime non élucidé. Il secoua la tête. Pas de points pour les crimes sans solution. Ce n'était qu'une manœuvre de sauvetage.

Les points n'étaient accordés que pour les choses réellement accomplies. Faire rejeter au petit Waldo Hammersmith sa méfiance de classe ouvrière, ça c'était un accomplissement. Mais le faire tuer par Casey n'en était pas un. Casey était un flic marron qui avait toujours été corrompu, alors le rendre un peu plus riche, ce n'était que le pousser sur la voie qu'il avait déjà choisie.

Il était agacé que Casey lui ait coûté dix mille points de pénalité et il fit repasser les séquences du policier. Tantôt on ne voyait rien, tantôt il n'y avait qu'une jambe, ou un bras ou un bout de plafond. Abner Buell ne savait jamais où Casey allait placer ce qu'il prenait pour une boîte-code et qui était en réalité une caméra vidéo dont le signal était amplifié par satellite et pouvait être diffusé et capté n'importe où dans le monde.

Il avait commencé à se servir de Casey quand un employé de banque avait remarqué une erreur d'ordinateur dans des relevés Insta-Charge. Il fit repasser la scène sur son écran vidéo. Joe Casey abattant l'employé de banque, d'une voiture en mouvement. Zéro point.

Il avait encore utilisé Casey quand un autre policier eut des soupçons. Abattu du toit d'un immeuble avec un fusil à lunette. Zéro point.

Abner Buell contempla le Pacifique à la lumière matinale, en s'irritant contre lui-même. Il ne jouait pas intelligemment à ce jeu, si chaque fois que les gens ne faisaient pas exactement ce qu'ils devaient, il les tuait. On ne faisait jamais ça, dans un jeu informatique, pas même dans la première version de Zonkman.

Une crosse de pistolet floue et obscure apparut sur l'écran. Casey transportait de nouveau la boîte-code dans sa poche. Abner Buell examina ses commandes. Le manche à balai fonctionnait à l'unisson avec la boîte-code. À côté du levier, il y avait un bouton rouge. Il enfonça le bouton.

Un message apparut sur l'écran : VOUS ÊTES PARÉ À METTRE À FEU.

Une voix d'enfant vint de l'écran :

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

— C'est mon pistolet et ça c'est ma boîte-code spéciale, répondit Casey.

L'écran s'illumina. Un grillage apparut dans un coin, sur une base en ciment. Casey était dans une cour d'école. Il était entouré de nombreux enfants.

Buell calcula instantanément. Les enfants ne faisaient pas gagner de points. D'autre part, il n'avait pas programmé de points contre la suppression de vies innocentes ; il y remédia immédiatement. Il tapa dans la mémoire de son jeu cinq cents points de déficit pour toute vie innocente et le double, mille points de moins, pour les enfants.

Abner appuya sur le bouton de communication vocale.

— Dites donc, Casey, il y a combien de gosses autour de vous en ce moment ?

— Une dizaine, boîte-code, répondit Casey qui appelait toujours la voix de Buell « boîte-code », ce qui était d'ailleurs tout ce qu'il savait de la source.

— Vous ne pouvez pas aller dans un coin discret ?

— Les mêmes ne savent pas ce qui se passe.

— Un endroit isolé, loin des gens, même des gosses.

Les voix d'enfants étaient tout près. Ils voulaient parler dans la boîte.

— Il y a encore plus de monde de l'autre côté de la rue, dit Casey. C'est l'heure de pointe, ici dans le Bronx.

— Combien, de l'autre côté de la rue ? demanda Buell.

— Une vingtaine.

Tout à coup, un clignotant bleu s'alluma sur l'écran voisin, sur cette mosaïque d'écrans du grand jeu mural. Pamela Thrushwell rappelait et sa figure apparaissait. Buell devait prendre une décision rapide. L'écran Pamela commençait à déduire des points de retard. Tout devait être parfaitement chronométré, dans ces trucs-là, sinon il n'y aurait pas de défi réel. On devait avoir quelque chose que l'on recherchait et aussi quelque chose qui pouvait vous détruire. Laisser des pions en plan, ça coûtait les plus redoutables des points : des points-puissance, représentant l'argent utilisé pour la partie.

Il prit sa décision et appuya sur le bouton rouge du manche à balai.

Dans une cour d'école de New York, à l'autre bout du continent, une boîte-code explosa, en faisant sauter le torse d'un flic marron et massacrant par la même occasion, dans un jaillissement de méchants éclats de métal, sept enfants de l'école.

Abner Buell dut se déduire sept mille points. Pour compenser, il lui faudrait retourner complètement quelqu'un et lui faire faire quelque chose qu'il avait juré de ne jamais faire. Autrement, il allait perdre lourdement. On n'était pas loin de l'apparition d'une annonce sur

l'écran : « Game Over. »

— Bonjour, Miss Thrushwell.

— Encore vous ! s'exclama-t-elle.

Les images des caméras de surveillance dans le bureau de Pamela se voyaient nettement sur l'écran de Buell. Les joues de Pamela Thrushwell commençaient à rougir de colère. Elle faisait signe à une collègue. Elle écrivit sur un bloc : « C'est lui. »

La collègue lut le petit mot et fit signe au chef de bureau.

— Plutôt une sale journée, l'autre jour, n'est-ce pas ? demanda Buell. Des gens qui cherchent à faire des papouilles. Et puis qui vous mettent la main au panier en pleine rue.

— Vous êtes un sale sadique dégoûtant, dit-elle.

— Pamela, ma petite fille, qu'est-ce que vous croyez que je veux que vous fassiez ?

— Je crois que vous voulez des sales choses dégoûtantes. Je pense que vous êtes malade et que vous avez besoin de vous faire soigner.

— Pamela, je veux que vous fassiez quelque chose pour moi.

Sous les yeux de Buell, le chef de bureau fit passer un petit mot à Pamela : CONTINUEZ DE LE FAIRE PARLER.

— Quelque chose de dégoûtant, je suppose, dit Pamela.

— Seulement si vous le pensez. Je veux que vous fassiez quelque chose que, normalement, vous ne feriez jamais. Quelque chose d'horrible.

— Je ne fais pas de choses horribles, merci bien. J'ai été bien élevée.

— Dans votre idée, qu'est-ce que c'est qu'une chose horrible ?

— Des tas de choses sont horribles.

Abner Buell appuya sur le bouton Difficulté-A de son clavier d'ordinateur. Un nom apparut sur l'écran suivi de la précision : « Plus proche parente aux États-Unis. »

— Je veux que vous assassiniez votre tante Agnès. Vous vivez avec elle, n'est-ce pas ? dit Buell.

Pamela Thrushwell fut amusée. Buell vit un sourire creuser des fossettes dans ses joues.

— Donnez-moi quelque chose de difficile, allez, Jack !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne connaissez pas ma tante Agnès, pas vrai ?

— Alors vous allez la tuer ?

— Bien sûr que non. Je ne fais pas de choses de ce genre. Écoutez, Jack, allez donc voir un psychanalyste, ça vous fera du bien.

— Je veux vous voir assassiner votre tante Agnès. Je veux vous voir lécher un parcmètre à midi dans Times Square. Je veux vous voir forniquer avec un gnou à St. Peter's Square. Je veux que vous flanquiez une gifle à la reine, un coup de pied dans les noix du prince

d'Édimbourg et que vous lanciez une livre de crème au caramel chaude sur le prince Charles et Lady Di.

— Ça me paraît fabu, l'ami, dit Pamela.

Elle riait. Buell la voyait. La pute riait. Là-haut au sommet de l'écran, cette gaieté coûtait des points à Abner Buell. Elle ne le prenait pas au sérieux. Elle rigolait.

Une collègue s'approcha de son bureau et lui passa un message. Buell put le lire : Nous le tenons !

Abner observa la surexcitation, il vit apparaître le chef de bureau, entendit quelqu'un chuchoter à l'arrière-plan que l'appel du sadique avait été retracé. Abner attendit que l'énervement atteigne son paroxysme.

— Pamela, pourquoi êtes-vous si joyeuse ? demanda-t-il.

— Écoutez, espèce de sale individu. Nous vous tenons, maintenant.

— Dites à votre chef de bureau de m'appeler au téléphone, si vous me tenez.

— Nous obtiendrons le signal occupé, puisque vous y êtes, au téléphone.

— Formez le numéro. Dites au chef de bureau de le former, puisque vous êtes tous si malins.

Il vit Pamela faire vivement signe au chef de bureau et lui chuchoter quelque chose. Le chef hocha la tête et forma un numéro sur le téléphone voisin. Un voyant clignota sur l'écran de Buell.

Abner enfonça le bouton MISE À FEU. Les yeux du chef de bureau s'arrondirent comme s'ils étaient manipulés par des élastiques. Sa bouche s'ouvrit pour un cri de douleur terrible et il lâcha l'appareil. Le signal de pénétration ultrasonique avait bien fonctionné. Il donnait trois cents points à Buell. Mieux que rien.

Pamela raccrocha brutalement et courut se pencher sur son chef de service. Buell débrancha la ligne.

Petite garce.

Il se dit qu'il devrait la faire renvoyer par le centre d'informatique. Ce centre lui appartenait – bien que personne ne le sache – alors cela lui était facile. Il y avait longtemps qu'il aurait dû le faire, dès qu'elle avait commencé à lui causer des ennuis.

Elle seule, de tous les bénéficiaires de l'argent supplémentaire Insta-Charge avait signalé l'erreur, très poliment, et continué de la signaler jusqu'à ce que la banque reconnaisse que l'ordinateur s'était trompé. Cela avait déclenché une enquête qui avait duré jusqu'à ce que Buell prenne à sa solde feu le lieutenant Joe Casey.

À partir de ce jour, Pamela Thrushwell avait été condamnée au châtiment par Abner Buell. Mais jusqu'à présent, elle avait toujours réussi à garder de l'avance sur lui. Sacrée brave Brit.

Dans le fond, pensa-t-il, il avait toujours des ennuis avec les Brits.

Il y avait eu cette fois, l'année passée, quand il s'était introduit dans les ordinateurs du gouvernement britannique et avait presque réussi à détacher de l'OTAN le gouvernement de Sa Majesté et à lui faire signer un traité d'alliance avec l'Union Soviétique. Mais à la dernière minute les Britanniques s'étaient méfiés, ils avaient ouvert une enquête et Buell avait dû se retirer. Il n'aimait pas perdre des parties mais, à cause de tous les tracas qu'il avait causés aux Brits, il n'estimait pas que cette partie-là était complètement perdue. Il l'avait notée match nul dans ses tablettes. Peut-être y reviendrait-il un jour.

Abner Buell monta dans sa chambre, dans l'espoir de tromper l'ennui par quelques heures de sommeil mais alors qu'il se couchait l'idée d'un nouveau jeu lui passa par la tête.

Pourquoi perdait-il son temps à tirer les ficelles de petits individus sans importance ou de petites nations qui ne représentaient pas grand-chose ? Alors qu'il était capable de grandes choses. La plus grande.

La guerre nucléaire.

Pourquoi pas un jeu Fin du Monde ?

Ce serait un grand bang avec un grand bang.

Il y réfléchit pendant un moment. Naturellement, s'il y avait une guerre nucléaire totale, il mourrait aussi. Il réfléchit alors à cela pendant un autre petit moment. Puis il chuchota sa décision dans l'obscurité de sa chambre :

— Et alors ?

Tout le monde devait bien mourir un jour et la destruction nucléaire était préférable à une mort d'ennui.

Enfin un jeu digne de ses talents.

Les objectifs : les États-Unis et la Russie.

Le but : faire déclencher par une des deux puissances la Troisième Guerre mondiale.

Il s'endormit le sourire aux lèvres et le cœur content.

Au moins, s'il faisait éclater la Troisième Guerre mondiale, cette petite salope de brave Brit, Pamela Thrushwell, y passerait aussi.



## CHAPITRE IV

En général, Harold W. Smith indiquait ses missions à Remo par le moyen du téléphone brouillé, qui passait par un dédale de télécommunications et de numéros secrets parmi lesquels il y avait eu, au fil des années, Télé-Prière, des bureaux du PMU de New York et une usine de conditionnement de viande de Raleigh, en Caroline du Nord.

Aussi, lorsque Remo reçut un message, au bureau de la réception de son hôtel, lui apprenant que sa tante Millie était malade, il s'étonna, parce que ce message signifiait que Remo devait rester où il était mais que Smith était en route pour le voir.

Quand Smith arriva dans l'appartement d'Atlanta au début de la soirée, il crut discerner un léger froid entre Remo et Chiun, sans en être tout à fait sûr. Il semblait toujours y avoir une petite bisbille entre ces deux-là, mais on ne le mettait jamais dans la confidence.

Les rares fois où Smith faisait une réflexion, Remo le remettait carrément à sa place en lui disant que ça ne le regardait pas. Quant à Chiun, il se comportait comme si la seule chose importante au monde était le bonheur de Smith et que toute friction entre Remo et lui était « comme rien ». Mais l'apparente obséquiosité de Chiun n'était que vent et écran de fumée ; un mur encore plus impénétrable que le « Ça ne vous regarde pas » de Remo.

Ce soir-là, il s'agissait d'une histoire de melons. Chiun était convaincu que Remo avait oublié des melons et Smith en déduisit que Remo n'avait pas pensé à en acheter. Encore que Smith ne sache pas s'ils mangeaient encore du melon. Ils avaient l'air de ne rien manger du tout.

Smith ouvrit son vieil attaché-case, doublé de plomb pour préserver le contenu de tout rayon X. Sur un petit clavier de machine à écrire, il tapa un code.

— Vos doigts dansent avec grâce, empereur Smith, dit admirativement Chiun.

— Ils se font vieux, répondit Smith.

— L'âge est la sagesse. Dans un pays civilisé, l'âge est respecté. L'âge est honoré. Quand les aînés parlent de leurs traditions, ils sont traités avec vénération, du moins par les personnes civilisées.

Smith hocha la tête. Il supposa que Remo avait omis de vénérer quelque chose, mais il n'avait aucune intention de demander quoi.

Remo était vautré sur un canapé, en tee-shirt, jean et mocassins

souples, sans chaussettes. Il regardait Smith taper des chiffres. Smith lui avait offert un jour un de ces petits ordinateurs portatifs en disant que n'importe qui pouvait apprendre à s'en servir. L'appareil emmagasinerait tous les renseignements dont Remo pourrait avoir besoin. Il était invulnérable à la pénétration grâce à son système de codification et pouvait être utilisé en conjonction avec le téléphone pour puiser dans le complexe d'ordinateurs de Folcroft où étaient conservés tous les documents de CURE. Smith l'appelait le summum technologique de l'informatique avancée. Remo le refusa plusieurs fois. Smith s'entêta à l'offrir. Finalement, un jour qu'ils avaient rendez-vous au bord d'une rivière à Little Silver, dans le New Jersey, Remo accepta. Il prit l'attaché-case et l'envoya valdinguer comme un galet à quatre cents mètres en aval, où il coula sans laisser de traces.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda Smith.

— Je ne sais pas, répondit Remo.

— C'est tout ? Vous ne savez pas ?

— C'est ça.

Smith renonça à offrir toute assistance technologique.

Smith refermait à présent son attaché-case et se tournait vers Remo.

— Ce que nous avons, c'est un schéma. C'est un schéma qui laisse entrevoir quelque chose de si effrayant que ça n'a ni queue ni tête et nous n'y comprenons rien.

— Et à part ça, quoi de neuf ? demanda Remo.

— Toute menace contre le trône est un grand danger, dit Chiun.

Remo savait que Chiun donnait invariablement des proportions épouvantables à tout ce que disait Smith, en partant du principe que dans un royaume paisible, un assassin mourrait de faim. Comme les hommes de loi actuels, les Maîtres de Sinanju avaient appris au cours des millénaires que si le monde n'était pas gros de périls, on devait l'engrosser à outrance.

— Nous affrontons un holocauste nucléaire, déclara Smith.

— Ça fait quarante ans que ça dure, répliqua Remo, et nous n'avons jamais eu que de petites guéguerres par-ci par-là. Si vous voulez mon avis, le nucléaire préserve la paix.

— Plus maintenant, peut-être. Quelqu'un a l'air de déstabiliser les choses et nous ne savons pas très bien comment ni pourquoi.

— Comment savez-vous tout ça ? demanda Remo.

— Par de petits indices informatiques que notre matériel a captés. Quelqu'un qui cherche à entrer en relation avec du personnel nucléaire, en Amérique et en Russie. Quelqu'un ou quelque chose qui s'introduit dans les lignes, les codes, les banques de données. C'est comme une image faite de points. Un seul point ne signifie rien en soi mais tous ensemble, ils forment un tableau.

— Un tableau terrifiant, reconnu aimablement Chiun.

— Que voulez-vous de moi ? demanda Remo.

— Que vous découvriez ce qui se passe.

— J'ai horreur des machines et des appareils. Je suis perdu, avec ces trucs-là. Je ne suis même pas fichu de me servir de ces systèmes de brouillage que vous m'avez donnés.

— Il n'y a que deux boutons ! protesta Smith.

— C'est ça, deux boutons. Et je ne me rappelle jamais quel est le bon. Je n'ai pas besoin de ces trucs-là.

— Remo ! Le monde entier risque de sauter !

— Aiiiiiiiiie ! gémit Chiun.

Ses longs ongles étaient des symboles de cataclysme, pointés vers le plafond de la suite.

— Je crois que Chiun a compris ce qui se passe, Remo. Il se peut que ce soit la fin du monde. Nous envoyons des enquêteurs et tous ces hommes, de toutes ces agences, cessent en quelque sorte de fonctionner. Ils sont renvoyés. Ils sont tués. Ils sont soudoyés. Ils deviennent fous. C'est une force monstrueuse et il se peut que nous soyons déjà au milieu du compte à rebours d'une nouvelle guerre universelle.

— Un compte à rebours ? Ça ne veut rien dire. Quand vous aurez besoin de moi pour empêcher quelqu'un d'appuyer sur un bouton, vous me ferez signe.

— Catastrophe ! entonna Chiun. La fin du monde et de l'empire !

— Chiun comprend, Remo, répéta Smith.

— Tant mieux.

Et Remo se tourna sur le côté, présentant ainsi son dos à Smith.

D'une voix très solennelle, Chiun s'adressa à Remo en coréen :

— Imbécile, tu ne sais pas que tout éternuellement d'un empereur c'est la fin du monde ? Les empereurs pensent comme ça, c'est tout. Ils sont comme des jeunes femmes qui s'imaginent au moindre contretemps stupide que la terre va s'arrêter de tourner. Pour un empereur, un mauvais dessert à son déjeuner c'est la fin du monde. Ne l'oublie jamais. Ne dis jamais la vérité à un empereur. Il ne saurait pas quoi en faire et, probablement, il t'en voudrait à mort. Fais-lui croire que ce qu'il dit est important.

Remo, qui avait appris le coréen, répondit dans la même langue :

— Mais non, Chiun, pas du tout. Smith ne s'affole pas pour de petites choses. Seulement ça ne m'intéresse plus, je m'en fous. Nous allons tout le temps vers une nouvelle guerre, on entend ça tous les jours et elle ne vient jamais.

— Fais comme si c'était important. Cet idiot est l'empereur.

— Il n'est pas empereur ! répliqua Remo pour la millième fois au moins. Ce n'est pas parce que vous travaillez pour lui qu'il est

automatiquement empereur. C'est un employé et il travaille pour le Président et je ne veux pas lui mentir.

— Un assassin qui refuse de mentir à son empereur est un assassin dont le village meurt de faim, pontifia Chiun.

— Sinanju ne meurt pas de faim et n'a pas eu faim depuis trois siècles !

Sinanju était le village natal de Chiun, en Corée du Nord. Depuis des siècles, ses habitants étaient grassement entretenus par les prouesses des Maîtres de Sinanju, créateurs de tous les arts martiaux et les plus grands assassins du monde. Chiun était le dernier de la lignée, le Maître actuel.

— Sinanju n'a pas eu faim parce qu'il a été bien et fidèlement servi par les Maîtres de Sinanju, répliqua sèchement Chiun. Tu n'as pas affaire à un pays neuf de deux cents ans à peine que tes ancêtres ont trouvé par hasard. Tu défends Sinanju soi-même.

— Petit père, j'ai vu Sinanju. C'est un village de boue. Allons donc ! Tout ce qui est jamais sorti de ce trou crasseux, c'est les assassins qui le font vivre. Les habitants sont tous paresseux, incompetents et attardés, tous tant qu'ils sont. Une bande de débiles. Vous ne m'auriez pas entraîné s'ils ne l'étaient pas.

— Tu as une langue bien ingrate pour quelqu'un qui ne s'est même pas souvenu des melons sur le sol.

— Je vais entendre ça longtemps ?

— Oui, jusqu'à ce que tu te souviennes, riposta Chiun et il dit à Smith, gravement : Il comprend maintenant la gravité de la chose.

— Je l'espère, Remo, parce que nous ne savons pas vers qui nous tourner. Nous n'avons que vous.

Remo se retourna sur le canapé et poussa un gros soupir. Il regarda Smith et marmonna :

— Ok. Est-ce que vous voulez bien me répéter tout ça ?

Smith décrivit les réseaux de défense de la Russie et des États-Unis avec des mots aussi simples que ceux d'un livre d'enfants. Les deux puissances nucléaires avaient de gros canons tout prêts à faire boum. C'était des armes atomiques. Elles étaient très dangereuses. Elles pouvaient provoquer une guerre qui détruirait le monde donc, contrairement aux sabres et aux fusils, ces armes risquaient de tuer ceux-là mêmes qui les utilisaient. Par conséquent, les deux puissances devaient avoir des trucs qui empêchaient les gros canons de faire boum ainsi que d'autres machins pour leur faire faire boum. Détentes et antidétentes.

Et maintenant quelqu'un tripotait ces détente et antidétentes. Était-ce clair ?

— Bien sûr. Montrez-moi ces trucs à détente et je trouverai qui les a et je vous les épinglerai. D'accord ?

— Eh bien, ce n'est pas aussi simple, dit Smith. Ce n'est pas une détente comme sur un pistolet.

— Je m'en doutais bien. Avec vous, rien n'est jamais simple. Où est-ce que je vais, alors ?

— Il y a un centre d'informatique à New York. À Manhattan. Il semble être mêlé à cette affaire. L'argent a l'air d'en venir, nous ne savons comment, et de temps en temps il se retrouve comme une partie d'une transmission que nous interceptons.

— Oh bon, ça va, grommela Remo d'un air écoeuré. Et il est où, ce centre d'informatique ?

Smith lui donna l'adresse et lui expliqua de nouveau le problème en le comparant à une étagère couverte de boîtes de conserve qui était suspendue au-dessus du monde par de très légers supports. Les supports étaient conçus à la fois pour s'effondrer et ne pas s'effondrer.

— Et quelqu'un essaie de rendre effondrables les supports qui ne doivent pas s'effondrer ?

— Vous y êtes ! s'exclama Smith.

— Pas tant que ça. Ça me fait l'effet d'un boulot pour Laurel et Hardy.

— Il veut rire, il veut rire ! intervint vivement Chiun. Vous n'avez pas besoin d'aller embaucher ces lauriers tardifs. Remo est prêt à obéir à vos commandements. Celui qui a été entraîné par le Maître de Sinanju n'a qu'à apprendre quels sont les désirs de son empereur pour les lui exaucer.

— C'est vrai, Remo ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? bougonna Remo.

Il avait perdu l'adresse du centre d'informatique. Il savait qu'il l'avait notée et mise quelque part. Aussi bien, il l'avait déchirée. Les adresses étaient comme ça.

Avant de partir, Smith demanda quelle était la nature exacte de la défense du Président contre les commandos-suicide et les camions piégés.

— La meilleure défense contre un assaillant se trouve dans l'esprit de l'assaillant. Ce n'est pas la vraie défense mais il croit que c'est la défense, expliqua Remo.

— Je ne comprends pas. Nous avons des commandos-suicide avec des camions piégés. Quelle menace représente la mort, pour quelqu'un qui veut perdre la vie ?

— Comment est-ce que je peux vous expliquer ça ? Vous ne les comprenez qu'à travers ce que vous craignez, vous. Bon. Attendez. Voilà. Ils veulent bien se tuer mais dans certaines circonstances et j'ai changé les circonstances, dit Remo, mais il vit que Smith ne comprenait toujours pas. Bougez pas, je m'y prends autrement. Toute arme a une faiblesse correspondant à son danger. Plus la pointe est

aiguë, plus la lame est mince à la pointe. Voyez ?

— Oui. Je crois. Mais quel rapport avec votre protection du Président ?

— Ce qui rend ces gens tout prêts à mourir de grand cœur fait aussi leur faiblesse. Il faut s'insinuer dans leurs croyances et forcer les croyances à travailler contre eux. Cette fois, vous voyez ?

— Vous les avez convaincus que c'était moralement mal, dit Smith.

— Non. Écoutez. Ce serait peut-être mal vu de dire ça dans certaines de ces salles de classe de toqués, mais la vie est bon marché, là-bas. Ils ne considèrent pas la vie humaine avec le même respect que nous, disons. Enfin quoi, ils enterrent la plupart de leurs enfants avant qu'ils aient huit ans et s'ils les gardaient ils ne pourraient pas les nourrir.

— Qu'est-ce que vous racontez, Remo ?

— Je raconte que je leur ai fait une trouille du diable qui leur a flanqué la courante.

— Ce qu'il dit, empereur, intervint précipitamment Chiun, c'est que vous avez choisi très sagement vos assassins parce que votre Président est à l'abri de cette vermine qui ose menacer sa vie glorieuse.

— Ça doit vouloir dire qu'il a bien cette protection, hasarda Smith qui avait fait de louables efforts pour suivre tous ces propos.

— Ouais ! C'est ça. Il est tranquille. Ils ne vont plus s'attaquer à lui.

— Puisque vous le dites...

— Il est aussi tranquille que vous souhaitez qu'il le soit, dit Chiun avec un sourire plein de sous-entendus.

L'invitation était toujours là. Si jamais Smith voulait devenir Président, il lui suffirait de dire un mot et l'actuel occupant de la Maison-Blanche cesserait tout simplement d'exister. Chiun n'arrivait pas à croire, même après de si longues années, que Smith ne complotait pas pour renverser le Président et devenir Président lui-même. Après tout, pourquoi engager un Maître de Sinanju pour une mission aussi stupide que la protection d'une nation ? Dans l'histoire de Sinanju, les nations étaient de petites choses sans conséquence. C'était l'empereur qui faisait venir et l'empereur qui importait.

— Je souhaite sa sécurité, déclara Smith qui croyait avoir donné un ordre précis pour la protection du Président.

— Si tel est votre bon plaisir, dit Chiun qui avait entendu un tout autre ordre. Pas encore. Vous me le ferez savoir. Vous me direz, le moment venu, quand le Président devra être éliminé.

— Allons, marmonna Remo dans un soupir. Encore une mission où personne ne comprend personne.

— Nous nous comprenons très bien, assura Smith en hochant la

tête à Chiun.

Chiun répondit de même. Certains de ces Blancs étaient de petits rusés.

Chiun tint absolument à accompagner Remo à New York parce que, disait-il, il avait « des affaires » là-bas.

— En Amérique, vous ne devez servir personne d'autre, lui rappela Remo.

— Je ne trahis pas le service. Il y a d'autres projets intellectuels auxquels je m'intéresse.

Ils étaient dans une chambre d'hôtel de New York. Chiun avait quelque chose dans une grande enveloppe de papier kraft. La chose était plate, longue d'une trentaine de centimètres et large de vingt-trois. Il la serrait contre son cœur.

Remo était sûr que Chiun aurait voulu qu'il lui demande ce que c'était. Par conséquent, il ne posa pas de question.

— Je t'ai mieux traité dans ceci que tu ne le mérites, dit Chiun en brandissant le paquet.

— C'est un livre ?

— J'ai le droit d'avoir des affaires qui me sont personnelles, répliqua Chiun.

— D'accord.

— C'est un livre, reconnut Chiun.

Mais Remo ne demanda pas quel genre de livre. Il savait qu'un jour Chiun avait essayé de faire publier de la poésie coréenne à New York et avait essuyé deux refus. Un des éditeurs disait que la poésie lui plaisait beaucoup mais n'entrait pas dans le cadre de ses collections ; l'autre estimait que la poésie n'était pas encore tout à fait au point pour la publication.

Remo n'avait jamais compris comment les maisons d'édition avaient abouti à ces conclusions puisque la poésie était en coréen archaïque, une langue employée, à ce que pensait Remo, par le seul Chiun. Remo aurait pu être la seconde personne au monde à la connaître parce que certains de ses exercices respiratoires étaient rythmés dans cette langue. Il avait appris que le dialecte était ancien le jour où un linguiste coréisant lui avait dit qu'il était impossible qu'une personne le connaisse puisqu'il était tombé en désuétude et n'était plus parlé depuis quatre siècles avant la fondation de Rome.

Chiun était agacé que Remo ne pose pas de questions sur ce livre. Alors il lui dit :

— Je ne te permettrai pas de lire ce livre parce que tu ne l'apprécierais pas. Tu apprécies d'ailleurs si peu de choses.

— Je le lirai quand nous rentrerons.

— Ne te fatigue pas.

— Je vous promets. Je le lirai.

— Je ne veux pas que tu le lises. Et de toute façon, ton opinion n’a aucune valeur.

— D’accord.

— Je laisserai un exemplaire là pour toi.

Quand Remo sortit de l’hôtel, il avait envie de mettre en pièces les murs des immeubles. Il s’était fourvoyé dans une situation où il était obligé maintenant de lire un des manuscrits de Chiun. Le pire, ce n’était pas tant d’avoir promis de le lire mais d’avoir à répondre pendant des mois à de petites questions insidieuses sur ce qu’il avait lu et si jamais il séchait sur l’une d’elles, Chiun aurait la preuve que Remo s’en foutait.

Pourquoi avait-il besoin de toujours passer par les caprices de Chiun ? Hein ?

— Pourquoi ? demanda-t-il à une borne d’incendie, en cette matinée frisquette près de Times Square, et la borne d’incendie ne lui fournissant pas la bonne réponse, il abaissa une main sur son centre exact et la sectionna jusqu’à la base.

L’eau jaillit en fontaine de ses deux moitiés épanouies comme les pétales d’une fleur.

— Mon Dieu ! Cet homme vient de fendre une borne d’incendie ! s’exclama une passante.

— Vous mentez, dit Remo.

— Comme vous voudrez, répondit la dame.

On était à New York. Alors, allez savoir. L’homme appartenait peut-être à une secte de fendeurs de bornes d’incendie. Ou peut-être faisait-il partie d’un nouveau service municipal chargé de vérifier le bon fonctionnement des bornes d’incendie en les tranchant en deux.

— Tout ce que vous voudrez, dit-elle.

Et Remo, sentant la peur de cette femme, murmura :

— Je vous demande pardon.

— Vous faites bien !

Il faisait preuve de faiblesse et les New-Yorkais étaient entraînés à attaquer les faibles.

— C’était une borne toute neuve, ajouta-t-elle.

— Non. De vous avoir fait peur.

— Ce n’est pas grave, allez.

À New York, on ne laissait quand même pas les gens étouffer dans leurs propres remords.

— Je ne veux pas être pardonné, dit Remo.

— Ah, allez vous faire foutre ! dit la bonne femme parce que, lorsque tout le reste échouait, il y avait toujours ça.

Quand Remo arriva dans le centre d’informatique il n’était pas d’une humeur à supporter l’aimable présence britannique enjouée de la personne identifiée par la petite plaque sur son bureau comme Miss



Pamela Thrushwell.

— Notre nouveau modèle vous intéresse-t-il ? demanda Pamela.

Elle portait un chandail en angora sur sa généreuse façade et souriait en montrant entre des lèvres très rouges de nombreuses dents longues parfaitement blanches.

— Est-ce qu'il est mieux que le vieux modèle ? demanda Remo.

— Il satisfera chacun de vos besoins, assura Pamela. Absolument tous.

À cela, elle sourit largement et Remo se détourna, excédé. Il savait qu'il faisait cet effet à toutes les femmes. Au début, c'était excitant mais à présent il ne voyait pas plus loin que la réalité : une expression de l'opinion des femmes qui le trouvaient bien fait et manifestaient leur instinct naturel de reproduction de la race avec les mieux faits de l'espèce. La beauté, le charme, ça n'était jamais autre chose, dans le fond, l'expression d'une fonction aussi fondamentale que la respiration, la digestion ou le sommeil. C'était ainsi que la race humaine se perpétuait et ça n'intéressait plus Remo de perpétuer la race humaine.

— Vendez-moi un ordinateur, c'est tout, dit-il.

— Oui, mais vous devez bien le vouloir pour quelque chose.

— D'accord. Laissez-moi réfléchir. Je le veux pour déclencher la Troisième Guerre mondiale. Je le veux pour m'introduire dans les banques de données des gouvernements et détruire les devises étrangères. Je le veux pour mettre les banques en faillite en distribuant de l'argent aux pauvres. Je le veux pour faire exploser des ogives nucléaires.

— C'est tout ? demanda Pamela.

— Et il faut qu'il joue au Pac-Man, ajouta Remo.

— Nous allons voir ce que nous pouvons faire, promit Pamela.

Elle l'emmena dans un coin où il y avait une bibliothèque de programmes capables de tout faire, depuis le calcul pour la construction d'immeubles jusqu'à des jeux où il fallait tirer sur des choses.

Faisant son devoir, Pamela expliqua le fonctionnement des ordinateurs. Elle commença par l'idée d'un portail à simple commande binaire. Il y avait une commande « oui » et une commande « non ». Le « non » fermait le portail ; le « oui » l'ouvrait. De là elle se lança dans toute une histoire, pour raconter comment ces oui et ces non faisaient marcher l'ordinateur ; tout en débitant cet incompréhensible charabia, elle ne cessait de sourire à Remo comme si n'importe qui pouvait suivre tout ce qu'elle disait.

Remo la laissa bavarder jusqu'à ce qu'il tombe de sommeil. Alors il l'interrompit :

— Je ne veux pas équilibrer mon compte-chèques. Je n'ai pas de

compte-chèques. Je veux simplement déclencher la Troisième Guerre mondiale. Aidez-moi pour ça. Qu'est-ce que vous avez, dans le genre dévastation nucléaire ?

Avant qu'elle puisse répondre, quelqu'un lui annonça qu'on la demandait au téléphone. Elle décrocha l'appareil sur un bureau voisin et commença à rougir. Remo remarqua les caméras de télévision au plafond. Leur mouvement automatique, pour surveiller tout l'établissement, s'était arrêté et elles étaient toutes braquées sur Pamela Thrushwell. Il l'observa et vit sa figure passer du rouge de la honte au cramoisi de la fureur.

— Foutez-moi la paix, sale vieux malade ! cria-t-elle.

Alors qu'elle raccrochait brutalement, Remo sentit émaner de l'appareil des vibrations ultrasoniques à haute fréquence. Si Pamela avait encore eu ce combiné à l'oreille, son tympan aurait été crevé.

Elle ne le remarqua pas. Elle lissa sa jupe, reprit des couleurs naturelles et se retourna vers Remo, retransformée en vendeuse britannique distinguée.

— Ce n'est pas un ami, si je comprends bien, dit-il.

— Quelqu'un qui me harcèle depuis des mois.

— Qui est-ce ? Pourquoi est-ce que vous ne le signalez pas à la police ?

— Je ne sais pas qui c'est, avoua-t-elle.

— Qui fait marcher ces caméras ? demanda Remo en désignant le plafond.

— Personne. Elles sont automatiques.

— Non, elles ne le sont pas.

— Je vous demande pardon, monsieur, elles le sont.

— Non, répéta Remo.

— C'est notre équipement et nous savons comment il marche, alors si vous voulez bien m'accorder votre attention, je vais vous expliquer encore une fois la simplicité d'utilisation de notre ordinateur.

— Ces caméras sont braquées par quelqu'un, insista Remo. Elles vous surveillent en ce moment.

— C'est impossible, déclara Pamela.

Elle leva les yeux vers les caméras. Quand elle regarda de nouveau quelques secondes plus tard, les objectifs la regardaient toujours.

— Il est évident, dit Remo, que cet endroit est organisé pour quelque chose. Est-ce que vous pouvez retracer les commandes de ce système de surveillance ?

— J'ai peur d'essayer, avoua Pamela. La semaine dernière, j'ai retracé l'appel de ce correspondant qui ne cesse pas de me harceler et notre chef de service a décroché le téléphone et elle a eu les tympan crevés. Je ne sais pas quoi faire. Je me suis plainte à la police et on m'a dit de ne pas faire attention. Mais comment ne pas faire attention

lorsque quelqu'un fait venir des gens ici même pour vous saisir et vous toucher et vous pincer et vous faire toutes sortes de choses ? Je sais que c'est ce correspondant obscène qui est responsable.

— Mais vous ne savez pas qui il est ?

— Non, et vous ? demanda-t-elle.

Remo secoua la tête.

— Si nous cherchions ensemble ? proposa-t-il.

— Je regrette. Je ne vous connais pas et je n'ai pas confiance en vous.

— En qui auriez-vous confiance ?

— Je ne me fie pas à la police.

— C'est moi qui vous ai montré que vous étiez surveillée.

— En ce moment, je ne sais plus à qui me fier. Je reçois des coups de téléphone toutes les heures. Le correspondant a l'air de savoir ce que je fais. Des inconnus viennent m'aborder et me font des drôles de choses en public. Le correspondant le sait. Il sait toujours tout. Je n'ai pas confiance en vous. Je regrette.

Remo se pencha vers elle et la laissa sentir sa présence. Les paupières battirent sur les yeux bleus.

— En ce moment, je n'ai vraiment rien à faire d'un attachement romantique, dit-elle.

— Je pensais plutôt à de la sexualité pure, dit Remo.

— Animal ! s'exclama Pamela mais ses yeux pétillèrent et ses fossettes se creusèrent.

« Je vais vous montrer comment déclencher une guerre nucléaire, roucoula-t-elle.

— D'accord. Et je vous montrerai comment nous pouvons disparaître tous les deux dans un flamboiement de gloire.

Elle emmena Remo dans une pièce au fond du centre d'informatique. Il y avait un grand écran d'ordinateur et un jeune homme boutonneux aux pupilles dilatées, en suspens au-dessus du clavier comme un jambon dans un fumoir, aussi immobile que de la viande froide. Mais contrairement à un jambon, ses doigts bougeaient. Pamela le pria de se pousser. Il obéit mais ses doigts restèrent dans la même position. Il lui fallut deux bonnes minutes pour comprendre qu'il n'était plus face à l'appareil. Alors il se redressa et regarda autour de lui d'un air effaré. Pamela lui dit d'aller déjeuner.

— Fumer, dit-il. Fumer. J'ai besoin de fumer.

— Très bien. Allez fumer.

Quand il fut parti, elle expliqua à Remo que le jeune homme était un « hacker », un mordu des ordinateurs, un expert dont la spécialité était de s'introduire dans d'autres réseaux d'ordinateurs.

— Il a trouvé un moyen de pénétrer dans les ordinateurs du ministère de la Défense, dit-elle.

Remo hocha la tête et elle reprit ses explications :

— Voyez ces numéros ? Nous pouvons les appeler quand nous voulons. Le premier vous dit si c'est militaire et le deuxième que c'est l'Armée de l'Air. Le troisième dit Strategic Air Command et le quatrième vous dit que c'est une base de missiles. Le cinquième indique l'activité russe et le sixième vous dit où, qui est là-même où nous sommes, à New York, et le septième dit ce qui est arrivé à New York.

Remo n'y comprit pas un mot mais il regarda les chiffres. Le cinquième et le septième étaient des zéros ce qui devait signifier, pensa-t-il, que les Russes ne faisaient rien et que New York était encore intact.

— Et à quoi ça sert, tout ça ? demanda-t-il.

— Eh bien, nous n'avons pas encore découvert tous les contrôles. Vous savez, nous faisons tout ceci comme recherche pure, pour savoir jusqu'où peuvent aller nos ordinateurs. Mais Harold, c'est celui qui vient de partir, il pense qu'il sera capable de pénétrer dans l'Air Force et de leur faire tirer des missiles, s'il en a envie.

— Espérons que personne ne va le mettre en colère, dit Remo. Je lui souhaite de trouver de la bonne fumée dans la rue.

Tout à coup, l'écran devint un chaos de lettres et de chiffres.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama Remo et il remarqua que le cinquième chiffre – activité russe – avait sauté à 9.

— Mon Dieu ! souffla Pamela.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Remo.

— Je crois que les Russes viennent de lancer une attaque nucléaire contre nous.

Le septième chiffre – l'État de la ville de New York – sauta brusquement de 0 à 9. Remo le montra du doigt.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que nous venons tous d'être détruits par une attaque nucléaire.

— C'est moins grave que ce que je croyais. Je ne sens rien du tout.

— Il doit y avoir une erreur, là. Le neuf signifie l'annihilation complète.

— Donc ça se trompe, dit Remo. Voilà ce que vaut cette mécanique stupide.

Les troisième et quatrième chiffres de l'écran commencèrent à changer.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Remo.

— Ça veut dire que le Strategic Air Command a reçu un rapport de cette fausse attaque et vérifie.

Le troisième chiffre revint à 0.

— Et ça, ça veut dire qu'ils ont vérifié et qu'il n'y a pas à s'en faire.

— Oui, mais regardez le quatrième, dit Pamela.

C'était un 9.

— Et alors ? demanda Remo.

— Ça veut dire que quelque part aux États-Unis il y a une batterie de missiles qui croit que nous avons tous été détruits. Elle va probablement lancer ses missiles contre les Russes, révéla Pamela et elle se détourna de l'écran pour regarder Remo. Je crois vraiment que la Troisième Guerre mondiale est commencée.

— Quel emmerdeur ! dit Remo.

Mais Pamela ne l'entendit pas. Elle pensait à Liverpool, son Liverpool natal, et à la campagne anglaise disparaissant dans un holocauste nucléaire. Elle pensa aux dizaines de millions de gens qui mouraient et, d'un geste qui était peut-être une réaction britannique instinctive à la guerre totale, elle tendit vivement la main vers la baguette de Remo.

Le lieutenant-colonel Ambrewster Naismith était de service dans son bunker de missiles depuis huit heures précises du matin, heure à laquelle il avait garé une de ses deux Mercedes devant le QG de la batterie.

Il était midi quand il reçut l'ordre de détruire tout ce qui se trouvait en Russie à l'est de Moscou et à l'ouest de Vladivostok. Il pouvait faire cela en donnant un tour de clef. Il tournerait une certaine clef et puis son adjoint, un commandant, tournerait alors une autre clef, il attendrait une approbation finale et appuierait alors sur un bouton.

— Une alerte très réaliste, dit Naismith.

— Ce n'est pas une alerte, dit le commandant. New York a été complètement détruit. Annihilation totale.

— J'espère que ce n'est pas trop grave.

— Mon colonel ? bafouilla le commandant.

— Eh bien, nous ne savons pas si c'est la guerre. Nous n'en sommes pas sûrs.

— C'est une alerte Bravo Rouge. Nous devons tourner les clefs.

— Pas de précipitation, conseilla Naismith.

— Le cas exige une riposte instantanée, insista le commandant. Nous devons tout activer.

— Je le sais, bon Dieu. C'est moi le commandant de cette base.

— Alors qu'est-ce que vous attendez ?

— Je n'attends pas. Je veux simplement être sûr que nous ripostons comme il faut. D'accord, New York a disparu. C'est une tragique certitude. Mais est-ce que c'est un acte de guerre ? Par exemple, notre riposte pourrait être un embargo sur les céréales. Ou alors nous n'irons pas aux Jeux Olympiques. Nous ne savons pas. Nous

ne dirigeons pas le pays. Nous avons perdu New York, d'accord. Des tas de pays ont perdu des villes. Nous n'avons pas à monter sur nos grands chevaux. Nous pourrions toujours envoyer une sévère note de désaccord.

— Je crois que c'est allé plus loin que ça, mon colonel. J'ai ma clef. Je vois l'ordre. Je vois votre clef. Ma clef est enfoncée et je ne peux pas la tourner avant que vous tourniez aussi la vôtre.

— Je ne suis pas ici parce que je m'affole pour des riens, répliqua sèchement le lieutenant-colonel. J'occupe un poste de responsabilité et j'ai l'intention d'accomplir mon devoir.

— L'ordre est d'enfoncer les clefs.

— Je le vois bien.

— Alors ?

— C'est ce que je fais, commandant. C'est ce que je fais.

Le lieutenant-colonel Naismith prit la clef accrochée par une chaîne à son cou et l'inséra dans son trou. Il examina l'écran vert. Le bunker lui paraissait surpeuplé, maintenant, surpeuplé et étouffant. New York avait été détruit. Boston était anéanti. Atlanta était en flammes. Bravo Rouge reparut sur l'écran et se mit à clignoter.

Puis un nouveau message apparut.

Il avertissait que si Naismith ne tournait pas sa clef immédiatement le bunker serait déclaré en insubordination. Et alors l'horreur réelle de la carrière militaire vint frapper Naismith en pleine figure : si l'Amérique survivait à une guerre nucléaire, il affronterait sa vie sans pension de retraite.

Et probablement pis que ça.

Naismith avait envie de sortir en courant du bunker, de sauter dans sa Mercedes et de fuir, si possible jusqu'à un aéroport et peut-être jusqu'à sa villa d'hiver des Caraïbes.

L'avertissement d'insubordination reparut sur l'écran. Le commandant était sur le point de retirer sa clef et d'envoyer un message codé au QG du SAC pour dire que le bunker était inactif par suite de problèmes de personnel. Tout à coup, Naismith enfonça sa clef et la tourna.

La batterie de missiles était opérationnelle. Naismith sourit faiblement. De leurs postes, ses hommes le regardaient. Son adjoint le considérait avec méfiance.

— Vous avez été terriblement long, mon colonel.

— Je ne voulais rien précipiter.

— Oui, mon colonel, dit le commandant mais il nota dans son journal de service que le colonel devrait subir un nouveau Psych-Sept, l'analyse psychologique d'une semaine réservée aux hommes des missiles pour éliminer tout à part la vanille basale. La « vanille basale » c'était, en argot militaire, le bon profil que devait avoir un

officier d'une batterie de missiles : premièrement, il ne devait pas être homme à céder à la panique ; deuxièmement, il ne devait pas être homme à céder à la panique ; troisièmement, il ne devait pas être homme à céder à la panique.

Les sept autres exigences étaient identiques. L'officier idéal de base de missiles était un homme qui, lors de la fin du monde, s'assurerait que sa porte d'entrée était bien fermée à clef. Il était marié, heureux en ménage, avec un modeste compte en banque, une maison bien tenue, une voiture américaine de deux ans qu'il réparait lui-même, 2,10 enfants, pas de problèmes d'alcoolisme ni d'obésité et avait cessé de fumer dès la publication du rapport du ministre de la Santé.

On avait dit d'Armbrewster Naismith que non seulement il s'assurerait que la porte était fermée, le jour de la fin du monde, mais rangerait soigneusement la clef au cas où jamais la race humaine repartirait de zéro.

En un mot, il n'était pas homme à tarder à armer ses missiles pour le lancement. Il n'était pas homme à trembler en attendant l'ordre de faire feu.

Il vit que ses soldats le regardaient.

— Après tout, dit-il, ce n'était jamais que New York.

— Et Boston et Atlanta, lui rappela le commandant.

— Oh, si vous allez chercher la petite bête...

Des pèquenauds, pensa Naismith. Il était comme eux, il y avait quelques mois, avec leurs sous-vêtements en coton ou réglementaires, leurs souliers réglementaires, leurs petites bagnoles, leurs femmes en robes imprimées, leurs barbecues. Est-ce qu'un seul de ceux-là savait apprécier la délicatesse d'une mousse, le bouquet d'un grand cru, le soleil matinal sur une plage des Caraïbes alors qu'il neigeait à Dayton dans l'Ohio ?

Il avait été comme eux. La vanille basale. Il avait cru vivre, il avait même cru assez bien vivre mais il n'était qu'un imbécile.

Valérie le lui avait appris. Valérie avec son rire, son champagne et son amour de la vie. Il savait maintenant comment la vie devait être vécue, comment en saisir les plus précieux moments. Qu'étaient les autres ? De petites machines à respirer qui appuyaient ou n'appuyaient pas sur un bouton, au commandement.

Il contempla l'écran et se désintéressa de ses hommes. Quoi qu'il arrive maintenant, il avait bien profité de la vie. Bien profité de ce superbe accident d'Insta-Charge et, quoi qu'il arrive maintenant, il s'en félicitait.

Il se rappelait maintenant le jour où son relevé de compte avait indiqué une somme plus importante que ce qu'il possédait. Il avait laissé passer, pensant que l'erreur serait constatée. Comme elle ne l'était pas le mois suivant, il avait téléphoné à la banque pour dire

qu'il n'y avait pas une erreur mais deux. La banque fut incapable de trouver l'erreur. L'argent s'accumulait. C'était devenu une plaisanterie familiale, qu'il allait devenir millionnaire tant qu'une petite puce d'ordinateur, quelque part, ne se remettrait pas à marcher correctement.

Et puis il avait fait la connaissance de Valérie, la rieuse Valérie, la brune Valérie qui adorait le champagne et les après-midi dans de belles voitures et la mer des Caraïbes. Valérie qui, comme par hasard, avait un pneu à plat et n'acceptait pas l'aide de n'importe quel aviateur.

— Écoutez, je ne veux pas être draguée. J'ai simplement ce pneu à plat.

— Je ne suis pas homme à draguer des inconnues, répliqua dignement le lieutenant-colonel Armbrewster Naismith. Je veux bien vous aider, mais je ne drague pas.

— Vous dites ça si bien, roucoula-t-elle avec cet accent californien suave où les mots ont l'air de couler tout seuls dans la douceur de la voix chantante. Je n'aime pas les pneus. Je n'aime pas ce qui est sale et je n'aime pas la mécanique.

— Alors pourquoi est-ce que vous vous approchez tant ?

Elle avait le genre de parfum que l'on ne sent pas avec le nez mais que l'on respire avec les sens.

— Parce que j'adore les hommes qui font des choses mécaniques.

Naismith tendit la main vers un vilebrequin. Il toucha quelque chose de souple. Trop souple pour un vilebrequin. C'était une cuisse. La jeune personne s'appelait Valérie et elle ne reculait pas sa cuisse. Elle ne la bougea pas la première fois qu'il l'en pria, ni la seconde. Il ne l'en pria pas trois fois.

Ils se retrouvèrent dans un motel de l'État voisin où ses hommes ne le verraient pas. Pour que tout reste au-delà de tout soupçon, il utilisa de cet argent d'ordinateur, comme il l'appelait, qui était arrivé dans son compte en banque par accident électronique.

Ce devait être une aventure rapide, passionnée, histoire d'assouvir ce désir incontrôlable, et puis il rentrerait chez lui auprès de sa femme. La seule chose rapide de l'affaire fut le temps que dura la première étreinte.

Il voulut s'excuser d'avoir été si prématuré mais Valérie ne se fâcha pas. Elle était comme ça. Belle et jeune mais compréhensive. La femme du colonel se plaignait de ses ronflements et se mettait des boules Quies dans les oreilles. Valérie appelait cela un sommeil viril. Elle en avait assez des garçons et elle voulait un homme. Mais elle n'aimait pas les motels. Elle voulait du romanesque, elle voulait du luxe.

Naismith eut envie de quitter l'Armée de l'Air mais Valérie insista



pour qu'il reste à son poste. Ce fut désormais une torture pour lui de s'enfermer tous les matins dans son bunker. Des hommes sans intérêt, un travail sans intérêt, des uniformes ternes, des existences ternes. Quelles raisons avaient-ils de vivre ? Le colonel Naismith se posait assez souvent cette question, mais en général quand la batterie de missiles était en alerte et que sa clef était exigée pour activer le système.

Et s'il n'avait pas eu besoin de sa future pension de retraite pour arrondir ses fins de mois, il ne l'aurait jamais tournée du tout.

Mais il la tourna et aussitôt l'écran s'alluma et hurla en silence :

DÉFINITIF. GO GO GO. GO GO GO CONFIRMÉ. GO GO GO.

C'était bien la guerre.

Naismith devait enclencher le code afin de libérer le bouton de mise à feu. Il y avait trois chiffres et sa main hésita au-dessus du premier. C'était bien la guerre. Il n'allait rien rester de grandes parties de l'Amérique. La batterie elle-même serait-elle détruite ? Il avait prêté serment. Il appuya sur le premier chiffre, puis le deuxième et sa main trembla au-dessus du troisième. Il sentit son estomac se révolter. Il était baigné de sueur ; il ne savait pas que le bout des doigts pouvait transpirer. Il s'essuya les mains sur son pantalon.

À cause du retard, le système s'annula et il dut appuyer de nouveau sur les trois chiffres. Il pressa les deux premiers. Il avait un goût de sel dans la bouche. Il pensa à la vie, il pensa à Valérie, il pensa au lancement des missiles. Il vit sur l'écran la figure rieuse de Valérie. Il vit son corps admirable. Il vit beaucoup de choses.

Quand on l'emporta finalement du bunker, sa main était figée sur la dernière touche du code. Il ne l'avait toujours pas enfoncée. Le colonel fut transporté à l'hôpital de la base où sa femme et ses enfants vinrent le voir ; le psychiatre de la base leur expliqua que leur mari et père risquait de ne jamais émerger de sa transe. C'était, pensait l'aliéniste, un choc provoqué par un conflit si violent, si cruellement manipulé que l'être humain devenait un champ de bataille entre deux puissantes idées opposées. La seule réaction possible, pour beaucoup de personnes, était de sombrer dans un état de traumatisme profond. Très peu s'en remettaient.

Au QG du Strategic Air Command, dans les entrailles des Montagnes Rocheuses, l'état-major se félicita de cette horreur psychologique infligée à un de ses officiers. Naismith, par sa brusque paralysie, avait empêché d'un cheveu la Troisième Guerre mondiale. On ne savait comment, le système avait mal fonctionné et la batterie avait reçu de fausses informations et des ordres erronés. New York n'était pas détruit. Les Russes n'avaient lancé aucun missile et ce n'était que par un coup de chance providentiel que l'Amérique n'avait pas supprimé une grande partie de la Russie.

La Strategic Air Command nomma une commission pour voir ce qui était allé de travers.

Et à Malibu, sur la côte californienne, Abner Buell s'attribua dix mille points pour Naismith et quinze mille pour la proximité de la guerre nucléaire. Il était agacé que la guerre n'ait pas éclaté mais il ne se déduisait aucun point pour ça. Il se dit qu'il avait retourné les gens et vérifié le fonctionnement des systèmes et la prochaine fois il vérifierait les Russes et ensuite il déclencherait la Troisième Guerre mondiale à son heure, quand il le voudrait. Il décida qu'il ferait ça de nuit, quand le flamboiement des armes nucléaires serait plus visible.

Il dégagea l'écran du War Game Nucléaire et l'ordinateur lui apprit qu'il était poursuivi.

Cela venait de Pamela Thrushwell. Le poursuivant avait remarqué les caméras de surveillance dans le centre d'informatique de New York et il avait paru suivre à la trace tous les mouvements de ces caméras. L'ordinateur avait un métrage de Pamela Thrushwell jetant son corps pulpeux au poursuivant, qui était un jeune homme brun aux yeux noirs avec des poignets très épais.

Abner Buell, son ennui dissipé pour un moment, rechercha la trace de l'homme qui était avec Pamela Thrushwell. Cela se révéla plus passionnant qu'il le prévoyait. Des empreintes digitales furent relevées sur le bureau de Miss Thrushwell mais ces empreintes ne figuraient dans aucun dossier, nulle part.

Un agent secret le traquait, pensa Buell. Un agent si secret qu'il n'avait aucun dossier, nulle part, que ses empreintes ne figuraient nulle part.

Ils travaillaient peut-être ensemble ? Dans ce cas, il pourrait retrouver l'homme par Pamela Thrushwell. Ce serait peut-être amusant, se dit Buell.

Si peu de choses l'étaient, ces temps-ci. Le peu de temps qu'il restait au monde.

## CHAPITRE V

— Vous ne mangez pas ? demanda Pamela en enfilant sa robe de chambre avant d'aller grignoter quelque chose à la cuisine.

— Non, dit Remo. Racontez-moi encore pourquoi vous n'avez pas pu retracer ce numéro de téléphone que le correspondant obscène vous a donné.

— Nous avons essayé une première fois et notre chef de service a eu les tympans crevés. Nous avons encore essayé et la compagnie du téléphone nous a dit que ce numéro n'existait pas. Qu'il n'avait jamais existé. Pourquoi est-ce que ça vous intéresse tellement ?

— Parce que je suis un employé de la compagnie téléphonique et que nous cherchons à savoir ce qui se passe.

— Est-ce que tout le monde, à la compagnie des téléphones, est aussi bon que vous ?

Bon ? Remo essaya de se rappeler de quoi elle parlait. Bon ? Ah oui, le sexe. Remo avait tout juste fait attention quand ils s'étaient accouplés dans la petite salle du fond au centre d'informatique. Il avait laissé Pamela se servir de son corps et elle avait dû le prévenir quand elle avait eu fini. Il était très occupé à réfléchir. La vie sexuelle de cette pauvre fille devait être navrante, si elle trouvait ça bon.

— Les caméras dans votre bureau, demanda-t-il alors. Est-ce qu'elles vous observent toujours quand vous recevez ces coups de téléphone ? Vous ne savez pas qui les contrôle ?

— Vous m'avez vu vérifier les circuits, cet après-midi. Ils étaient tous branchés sur surveillance générale au hasard. Ce n'est qu'une coïncidence si elles étaient toutes braquées sur moi.

— Impossible. Et c'est le dernier mot sur ce sujet, de votre compagnie du téléphone. Est-ce que nous irions vous mentir ?

— Vous voulez du thé ? Des biscuits ? Des saucisses ?

— Je ne ferais pas manger ça à un cancrelat ! s'exclama Remo.

— Un peu culotté, non ? C'est ma cuisine.

— C'est mon estomac, répliqua Remo.

Il était impressionné par l'appartement, ses tapis modernes et sa belle vue de l'East River. Il n'aurait pas cru que les vendeuses d'ordinateurs gagnaient tant d'argent. Il y avait trois photos sur la coiffeuse. La mère de Pamela, son père et un jeune homme en uniforme. Il y avait aussi un Beretta de calibre 25 caché dans un album de souvenirs de Liverpool.

— Oh, ça ? dit-elle quand Remo le lui montra. Ce n'est qu'une

simple protection, ici. L'Amérique est très dangereuse, vous savez. Vous me trouvez paranoïaque ?

— Non, pas du tout. D'autant moins qu'il y a quatre hommes extrêmement costauds sur l'appui de votre fenêtre, très grands, avec des cheveux de drôles de couleurs.

La fenêtre s'ouvrit comme explosée. Les hommes s'élancèrent, le premier atteignit Pamela et les trois autres sautèrent sur Remo. Il jeta le pistolet parce que les pistolets étaient toujours embarrassants. Les trois hommes qu'il avait sur lui sentaient le parfum et leurs cheveux brillaient en couleurs de néon. Ils avaient la figure peinte et des blousons de cuir noir et l'un d'eux avait une chaîne passant dans son oreille. Un autre avait une chaîne en guise de ceinture. Un troisième brandissait sauvagement une hache.

Avant tout, Remo s'efforça de ne pas attraper de microbes. Son second souci fut que la teinture dont se recouvraient ces gens ne déteigne pas sur lui. Il s'en préserva en les enveloppant dans le dessus-de-lit matelassé et puis en serrant fermement. Le dernier à rester en vie lui dit où ils recevaient leurs ordres. Remo resserra la couette et entendit tinter les chaînes des cadavres. Tout à coup, une affreuse pensée lui vint. Il déroula le dessus-de-lit et les corps en tombèrent mais il était trop tard. Leurs cheveux avaient déteint dessus.

— Je suis désolé, dit-il à Pamela qui s'amusait comme une folle à passer à tabac le dernier jeune homme musclé.

Ses cheveux étaient coupés à ras de manière à lui faire un crâne pointu. La pointe était d'un beau violet foncé et tressée avec des rangs de perles vertes.

— Touchez pas les cheveux ! cria Remo. Ça déteint.

— Qu'est-ce que vous attendez pour venir m'aider, alors ? répliqua-t-elle et elle abattit un cadre à photo en métal sur la partie rasée du crâne, qui fut cabossée.

— Vous m'avez l'air de très bien vous débrouiller sans moi.

Pamela assena un coup de karaté au cou de son assaillant, qui l'étourdit un moment. Elle en profita pour lui empoigner un bras, jeter l'homme par-dessus son épaule et le bourrer de coups de pied dans la figure.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Remo.

— Je l'achève, qu'est-ce que vous croyez, zut !

— Vous allez tacher vos pantoufles. Ces couleurs déteignent, je vous dis !

— Si vous étiez un gentleman, vous m'aideriez.

— Je n'ai jamais dit que j'étais un gentleman. Attention de ne pas toucher aux cheveux. Flanquez-lui des coups de pied dans la poitrine.

— Il a des chaînes, là.

— Eh bien, visez le bas-ventre.

- Il a des aiguilles ou quelque chose, par là.
- Alors cassez-lui les chevilles, quoi, je ne sais pas !
- Qu'est-ce que vous avez fait, vous ?
- Je les ai enveloppés avant de les tuer.
- Vous les avez enveloppés avec quoi ?
- Une couette.
- Ma belle couette ?
- Le truc qui était sur le lit, avoua Remo.
- Si c'est taché, je vous tue, Remo !

— Je ne pouvais pas faire autrement, dit Remo et, pour se faire pardonner, il acheva la brute multicolore en expédiant avec fermeté et pour l'éternité un os du sternum dans un cœur battant qui, aussitôt, cessa de battre parce que les aortes ne fonctionnent pas quand elles sont transpercées par des os divers.

— Pas trop tôt, bougonna Pamela. Vous auriez pu me donner un coup de main plus tôt. Mais vous avez fait du bon boulot, avec ces trois-là. Et maintenant, ça va être probablement la police et des explications. Et des paperasses et tout ça. Zut.

— À un de ces jours, dit Remo.

— Vous m'abandonnez avec tout ce bazar ?

— Quelqu'un doit toujours balayer les cadavres. Dans le temps, ça me faisait du souci mais je n'ai jamais vu un cadavre traîner assez longtemps pour causer de la pollution. Mais ces quatre-là, je ne sais pas. Ils pourraient être les premiers.

— Des punks, dit Pamela avec mépris. Ils croient que ça fait bien, sans doute. Mais allons-nous-en. Il n'y a qu'à les laisser là !

— Je pars seul, déclara Remo.

— Vous n'allez pas m'abandonner. Je ne suis pas responsable de vos cadavres.

— Je vous ai sauvé la vie !

— Je me serais très bien débarrassée d'eux. Et d'abord, vous avez besoin de moi. Je connais les ordinateurs. Vous ne savez même pas ce que c'est qu'un logiciel.

— Je me fous de savoir ce que c'est qu'un logiciel.

— Vous allez bien être obligé de le savoir si vous voulez traquer ces gens. Vous avez à savoir un tas de choses que vous ne savez pas. Ou avoir avec vous quelqu'un qui sait. Quelqu'un comme moi, affirma Pamela en plaquant une main sur son volumineux sein gauche.

— En quoi est-ce que ça vous regarde, d'abord ? demanda Remo.

— Comment ! Ces quatre fous furieux viennent ici pour me tuer. J'ai vu notre chef de service avoir les tympanes crevés. J'ai été en butte à des insultes, des harcèlements, des mauvais traitements par une voix au téléphone. Je veux savoir qui c'est. Je veux mettre la main sur cet individu !

Elle avait déjà ôté sa robe de chambre et enfilé une robe par la tête. Elle ramassa le pistolet et le fourra dans la ceinture de sa jupe, avec une telle habileté expérimentée qu'il ne se voyait pas.

— Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ? demanda Remo en montrant l'arme.

— Quand je les aurai trouvés, je leur ferai sauter leurs gonades. Maintenant vous le savez. Vous êtes content ?

— Et si c'est des femmes ?

— Il y a d'autres endroits où tirer ! déclara résolument Pamela Thrushwell.

Mais quand ils arrivèrent à l'adresse donnée à Remo par le punk mourant, elle gémit :

— Je m'en doutais ! Ils nous ont encore battus !

— C'est bien l'endroit, assura Remo. Il n'a pas menti.

Il regarda de tous côtés. Il n'y avait personne au coin de la rue. Il était deux heures du matin, dans un quartier désert et crasseux où les assaillants eux-mêmes n'osaient pas s'aventurer. Les policiers patrouillaient en voiture et par deux, avec le pistolet armé tout prêt sur les genoux.

Il y avait une petite succursale de banque, au coin. Elle était fermée pour la nuit et dans ce secteur de la confection il n'y avait pas d'autre bruit que la galopade des rats courant d'une poubelle à l'autre.

— Il m'a dit que son contact était toujours là pour lui. Toujours. J'ai pensé qu'il voulait dire vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Il nous a encore battus, se lamenta Pamela.

— Comment savez-vous que c'est un « il » ? Je n'ai qu'un numéro pour le désigner. Deux quarante-deux. Comment savez-vous que deux quarante-deux est un type ?

— En attendant de la voir, c'est un « il », affirma Pamela et elle allait dire autre chose quand elle s'interrompit et regarda Remo d'un air tout excité. Il est ici !

Remo regarda l'intérieur de la banque et ne perçut rien de vivant. Ce n'était pas tellement étonnant parce que bien souvent, quand une banque était pleine d'employés de banque, il avait la même impression.

— Où ça ? demanda-t-il.

Pamela fit un signe de tête, vers le distributeur de billets, une boîte métallique grise encastrée dans la façade.

— Tapez ce numéro de code, dit Pamela. Allez-y !

Remo tapa 2-4-2. Un petit écran s'illumina. Des chiffres vert vif apparurent, sur fond gris. Les chiffres clignotèrent un moment et furent remplacés par des lettres. Un message :

FÉLICITATIONS POUR MISSION RÉUSSIE. RACONTEZ S'IL VOUS PLAÎT COMMENT CELA S'EST PASSÉ.

Pamela donna un coup de coude à Remo.

— Allez-y !

— Nous avons tué l'homme et la femme, annonça Remo.

L'écran écrivit :

VOUS EN ÊTES SÛR ?

— Bien sûr. Lui, il est bien mort. La femme a fait beaucoup de bruit.

QUEL GENRE DE BRUIT ? demanda l'écran.

— Du bon bruit, répondit Remo et il regarda Pamela en écartant les bras, comme pour demander ce qu'il devait répondre.

VOUS MENTEZ, accusa l'appareil.

— Comment le savez-vous ?

JE LE SAIS PARCE QUE JE VOUS VOIS. JE PEUX VOUS VOIR – VOUS ET CETTE PETITE EMMERDEUSE DE BRIT AUX GROS NICHONS. DITES-LUI QUE JE VEUX QU'ELLE LÈCHE UN PARCMÈTRE.

— Allez vous faire voir.

QUI ÊTES-VOUS ? JE N'AI PAS PU DÉCOUVRIR QUI VOUS ÊTES.

— Vous n'êtes pas censé le découvrir, répliqua Remo.

Le tiroir du distributeur s'ouvrit. Une pile de billets de cent dollars apparut, haute de trois centimètres.

— C'est pour quoi, ça ? demanda Remo.

POUR VOUS. QUI ÊTES-VOUS ?

Remo prit l'argent, le rejeta dans le tiroir et claqua le tiroir.

QU'EST-CE QUE VOUS VOULEZ ? demanda l'écran.

— Vous détruire, répondit Remo. Je vais venir vous tuer.

L'appareil se remit à clignoter comme s'il manifestait une certaine joie et fit passer un méli-mélo insensé de chiffres et de lettres. Puis il imprima en capitale le message suivant :

FÉLICITATIONS. QUI QUE VOUS SOYEZ VOUS VALEZ CINQUANTE MILLE POINTS.

Et l'appareil devint tout noir dans la nuit.

— C'est parti ! Ah, flûte, c'est parti ! dit Pamela.

— Nous pouvons peut-être retrouver sa trace.

— Je l'espère. Je veux lui faire sauter ses marrons glacés.

— Vous êtes une méchante petite garce, on dirait.

— Je n'ai pas refroidi ces trois zigotos dans mon logement, vous savez. Et avec ma belle couette, par-dessus le marché. C'est vous. Vous êtes un violent. C'est parce que vous êtes américain. Je suis britannique. Je ne fais que ce qui est nécessaire pour remettre un peu d'ordre dans ce monde.

— Eh bien tâchez de mettre de l'ordre là-dedans : trouvez comment nous pouvons savoir qui se sert du système d'informatique de cette banque.

— Nous ne pouvons pas.

— Pourquoi ?

— Parce que le siège de cette banque est à Wall Street. Et la banque de données est protégée par des portes d'acier qui ne peuvent pas être ouvertes par des gens du dehors et qui ne peuvent pas être pénétrées par un autre ordinateur.

— Mais des gens peuvent y entrer ?

— Ils ont des gardiens, des pistolets, des murs, des grilles et des trucs. C'est vraiment impossible.

— Ouais, ouais, fit Remo. Vous venez ?

— Vous me voulez, maintenant ?

— Il me faut bien quelqu'un pour m'expliquer ce que nous trouverons. Si nous arrivons à pénétrer dans ce bidule d'ordinateur, est-ce qu'il nous sera possible d'aller jusqu'à la personne qui est derrière tout ça ?

— Nous aurons une chance, reconnut Pamela.

— Alors allons-y.

Ils n'eurent guère de difficultés pour franchir les cordons de gardes et rassembler les gens qui avaient les combinaisons et les clefs des codes secrets de l'ordinateur. Remo n'eut qu'à les réveiller et leur dire qu'on avait besoin d'eux. Il s'y prit en les suspendant par les pieds hors de la fenêtre de leur chambre. Naturellement, ils étaient tous vice-présidents de la banque.

— Écoutez, leur dit Remo. Vous et moi, nous avons un problème. Vous ne voulez pas voir la rue remonter vers vous à toute vitesse et je ne veux pas passer la nuit à attendre devant votre chambre forte. Est-ce que nous pouvons parvenir à un accord mutuel ?

— Oui, certainement, répondirent à l'unanimité les cinq vice-présidents.

La négociation est toujours préférable à la confrontation. Celui qui ne souhaitait pas négocier habitait au rez-de-chaussée. Mais quand on lui expliqua qu'il pouvait très bien être encastré dans l'asphalte, la tête la première, avec la même force que par une chute de vingt étages, il décida de se joindre aussi à l'équipe de la direction générale qui allait ouvrir le département d'informatique dans la chambre forte.

Tous les cinq apparurent en sous-vêtements, à 5 h 10, à la porte de la chambre forte et prièrent le garde en faction de l'ouvrir.

— Quelque chose ne va pas ? demanda le gardien.

— Tout va bien, répondit Remo. Nous organisons une soirée pyjama.



## CHAPITRE VI

Les sources de renseignements occidentales avaient déterminé qu'il y avait cinq principales unités de missiles en Union soviétique, dont l'armement était braqué sur les États-Unis. Cela, c'était parce que la Central Intelligence Agency avait plus de confiance dans la compétence technologique russe que le Kremlin lui-même.

En réalité, le Kremlin avait vingt principales bases de missiles et trois douzaines d'unités secondaires de lancement. Le Kremlin savait que la guerre est affaire de hasard et que des choses tournent mal. On savait là-bas que c'était les restes des armées qui gagnaient les guerres, jamais les armées avec lesquelles la nation était entrée en guerre. Le communisme avait créé un système infiniment supérieur à celui de l'Occident ; grâce au communisme, on savait d'avance que rien ne marchait ; l'Occident en était encore à l'apprendre.

Dans leurs vingt principales batteries de missiles, les Russes avaient les plus puissantes ogives nucléaires du monde, chacune capable de détruire la moitié de l'Amérique. Assez de force de frappe atomique était braquée sur les États-Unis pour les irradier 279 fois.

Tout ce qu'espérait le Kremlin, c'était de faire mouche une fois ou deux et puis de continuer de tirer.

Le Kremlin n'avait pas de gens manifestant dans les rues pour lui dire de se débarrasser de ses armes nucléaires. Personne n'était assez fou pour manifester contre un missile soviétique, où qu'il soit situé. Les grandes manif antinucléaires commençaient de l'autre côté du mur de Berlin et quand la Russie pourrait repousser ce mur plus loin – peut-être en France – alors il n'y aurait plus du tout de manifestations pacifistes antimissiles en Allemagne fédérale. Il n'y en aurait plus parce que les contestataires comprendraient qu'il valait mieux avoir un missile à côté de chez soi que d'être fusillé, pendu ou jeté en prison.

Les ex-contestataires des missiles occidentaux feraient alors partie du véritable mouvement pacifiste du bloc soviétique. Ils défileraient pacifiquement quand ils en recevraient l'ordre, ils s'arrêteraient pacifiquement de défiler quand on le leur dirait et puis ils rentreraient pacifiquement chez eux au commandement, généralement pour se bourrer à mort et uriner dans le salon.

Le Russe moyen, l'homme de la rue, n'était jamais autorisé à s'approcher d'une batterie de missile. Les Russes n'avaient pas non plus à affronter des manifestations à propos du choix de leurs sites de

batteries, parce que si la ville voisine n'aimait pas qu'une batterie soit construite à côté, ils la supprimait. La ville, pas la batterie.

Chaque base avait ses vivres et ses provisions pour six mois, des magasins, des écoles et un hôpital. C'était comme une petite ville, gouvernée par un maréchal.

Tous ces maréchaux vivaient comme de petits capitalistes et il n'y avait aucun moyen d'en soudoyer un avec des biens matériels parce que son standing était celui d'un Américain de la classe supérieure aisée. Ils avaient même des jeux vidéo américains.

Et ce fut ainsi qu'Abner Buell imagina qu'il pourrait s'infiltrer dans l'état-major russe du lancement de missiles et le mettre en état d'alerte pour déclencher la Troisième Guerre mondiale quand il jugerait qu'il s'était suffisamment ennuyé comme ça et qu'il était temps de mettre fin au monde.

Le maréchal Ivan Mitchenko se considérait comme un séducteur et un grand joueur d'échecs. Pour lui la vie était un jeu et son accession à la dignité de maréchal dans le haut commandement soviétique des missiles une partie gagnée. Il lui restait bien peu de gageures quand il découvrit le Zork Avenger et devint rapidement le meilleur joueur de la base, même quand il avait un litre de vodka dans le ventre et une femme sur les genoux.

Mitchenko avait une feuille de marque mensuelle, fournie uniquement aux Russes de rang élevé, pour qu'ils puissent comparer leurs réussites à Zork Avenger, Eat-Man et Missile Attack.

Le score du maréchal Mitchenko était chaque mois le second plus remarquable du monde. Il était second au Zork Avenger, second à l'Eat-Man et pour ce qui était de Missile Attack, à son désespoir et à sa honte, il était second aussi. Et dans les trois jeux, le premier gagnant était inmanquablement un nommé AB.

Mitchenko était sûr qu'AB trichait ou qu'il n'existait pas, qu'un score impossiblement élevé avait été imposé dans ces jeux pour qu'un Russe ne puisse jamais gagner. Il fit part de ses soupçons au KGB. Il permit à d'autres de savoir qu'un maréchal soviétique avait perdu à Missile Attack.

— Camarade Mitchenko, où voulez-vous en venir ? lui demanda l'officier du KGB à qui il confiait sa détresse.

— Le plus grand danger de ce monde est de paraître faible. Second à Missile Attack, vous me direz bien sûr que ce n'est qu'un jeu, mais c'est quand même second et le premier est quoi ? Un Américain !

— Ce n'est qu'un jeu, camarade maréchal.

— Je le sais et vous le savez. Mais qui sait ce que vont dire certains imbéciles ?

— Qui se soucie de ce que disent les imbéciles ? répliqua l'officier du KGB.

— Si c'est le cas, alors vous éliminez l'opinion de quatre-vingt-dix-neuf pour cent du monde.

Dans la journée, le maréchal Mitchenko obtint le renseignement qu'il voulait. AB existait bien mais personne ne savait où, au juste. Cependant, AB avait lancé une offre permanente de cinquante mille dollars à la personne qui le battrait à Missile Attack. Il avait reçu presque autant de propositions que de dollars de l'offre mais AB n'acceptait personne qu'il jugeait indigne de lui.

Mitchenko transmit un défi mais ne reçut pas de réponse. Les choses en restèrent là pendant des mois, jusqu'à ce qu'un jour il soit averti qu'AB jouerait contre lui.

La première partie se déroula par satellite, diffusée vers une station de Zurich. Mitchenko, en sachant brillamment conserver sa puissance atomisante et en concentrant ses rayons, gagna une bataille superbe.

Tout juste. AB gagna la deuxième manche comme s'il jouait contre un enfant. Vint alors la revanche et bientôt Mitchenko était en retard de 220 000 points, son temps et sa puissance de feu étaient réduits et il ne lui resta qu'une solution ; il eut recours à la plus formidable énergie cérébrale de Russie. Il employa les ordinateurs américains qui guidaient les missiles russes. Ils les verrouilla sur le jeu et gagna.

Il ne savait pas que de l'autre côté du monde, en Amérique, l'homme qui avait les initiales AB, Abner Buell, venait de s'attribuer 5000 points.

Ils disputèrent sept autres parties, en se diffusant des défis et en posant parfois des questions personnelles. Au cours d'une de ces aimables séances de questions sur le goût du bon cognac, un ordre de lancement arriva de Moscou pour Mitchenko. La Troisième Guerre mondiale était commencée.

Mitchenko regarda les ordres et il sentit son estomac se dissoudre dans son rectum. Il n'y avait pas de contrordre, rien que son adversaire américain qui transmettait une nouvelle question amicale.

Mitchenko voulut vérifier. Il téléphona à Moscou. Personne ne répondit au téléphone. Il en conclut que Moscou était déjà détruite.

Il envoya un message de regret à son homologue américain et lui signala « Adieu ».

Il ne pouvait pas savoir qu'Abner Buell essayait frénétiquement d'annuler l'attaque russe. Il s'était servi des jeux pour s'insinuer dans les ordinateurs de Mitchenko et leur avait donné l'ordre de lancement. Il voulait simplement que le commandement des missiles prenne les mesures préliminaires avant que l'ordre soit annulé par Moscou.

Mais voilà qu'il s'apercevait que le matériel russe ne captait plus ses signaux.

Il n'y avait que l'adieu laconique de Mitchenko. Abner Buell avait mal calculé. Le monde allait être détruit... en avance sur l'horaire !

— Nous voilà repartis, dit Abner.

— Repartis où ça ? demanda sa compagne de la soirée, une exquise rousse européenne qui devait apprendre à avoir l'air stupide pour les publicités de rouge à lèvres.

— Tu verras, lui dit Buell avec un sourire tiède.

La rouquine se tortillait hors d'un maillot de bain de lamé étincelant.

— Qu'est-ce que je verrai ? demanda-t-elle.

— Tu aimes les champignons ?

— Rien que pour mâcher, pas pour manger.

— Tant mieux. Tu vas en voir des tas tout le long de l'horizon. Des effets superbes. Des nuages multicolores. Des levers de soleil partout.

La rouquine respira une ligne de poudre blanche. Abner Buell avait toujours la meilleure cocaïne de la Côte. Il n'en prenait jamais ; ça le barrait.

— Tu devrais goûter ça, lui dit la fille. C'est la reine de la coco.

— Plus le temps, répliqua Buell.

Il était sûr qu'ils allaient bien voir la base navale de San Diego s'envoler dans les airs comme un gigantesque ballon de feu orangé.

À la base de missiles de Mitchenko, la Troisième Guerre mondiale se mettait en train. Tous les boutons furent pressés, les uns après les autres, transmettant leur feu par relais à d'autres stations et déclenchant une riposte soviétique massive. Automatiquement, la première et la deuxième vague de missiles furent mises à feu, prêts au lancement. Mitchenko distribua des flacons de vodka à tous les hommes de sa base puis il pressa le bouton final.

Il porta un toast à la Mère Russie. Il but au peuple de ce grand pays. Il but au parti communiste. Il but même aux anciens tsars.

Et puis un sergent émit un doute :

— Est-ce que nous n'aurions pas dû sentir la terre trembler, au départ des fusées ?

— Je n'ai rien senti, dit un lieutenant. Rien du tout depuis le premier toast.

— Mais, camarade lieutenant, je me souviens quand nous avons tous tiré le missile d'entraînement dans le Pacifique...

— Celui qui a atterri dans l'Antarctique ?

— Oui, camarade officier. Celui qui visait le Pacifique.

— Oui, je me souviens.

— Eh bien, dit le sergent, la terre avait tremblé.

— Elle avait tremblé, bien sûr. Nos lance-fusées sont puissants. La Russie est puissante !

— Mais nous venons de tirer tous nos missiles d'un coup et nous n'avons pas senti le plus petit tremblement, insista nerveusement le sergent.

— Ils ne sont pas partis ! déclara le maréchal Mitchenko. Ils ne sont pas partis !

Il tenta de nouveau d'appeler Moscou. Cette fois, il obtint une réponse. Non, il n'y avait eu aucune attaque contre Moscou, il n'y avait aucun ordre de lancement de missiles. Pourquoi ? Est-ce qu'on en avait tiré ?

Mitchenko envoya des officiers aux silos. Ils allèrent regarder au fond de chacun.

— Non, pas un seul n'a été tiré, put rapporter le maréchal.

Pas plus qu'aucune des dix-neuf autres bases n'avait lancé un seul missile.

L'horreur de la chose frappa Mitchenko. La principale vague de missiles de la défense russe ne marchait pas.

Les dirigeants du Kremlin avaient maintenant à prendre une décision stratégique de première importance.

Quand ils avaient abattu l'avion de ligne coréen au-dessus de l'extrémité orientale de l'URSS, ils avaient envoyé quatre avertissements à l'appareil. Quatre stations de radio différentes avaient averti le jet commercial. Malheureusement, les quatre stations différentes utilisaient des radios russes et ce fut seulement une fois l'avion abattu que les commandants russes avaient compris que les Coréens n'avaient pas négligé leurs ordres ni leurs avertissements : ils ne les avaient pas entendus, tout simplement.

La question se posa alors à la Russie de savoir s'il fallait avouer la faiblesse de ses instruments ou accepter la réprobation morale du monde. La question était simple et le Kremlin décida immédiatement de laisser croire au monde qu'il avait fait tomber du ciel et froidement abattu trois cents civils, sans la moindre provocation.

Mais cette fois, la décision était plus difficile à prendre.

On pouvait laisser dormir tranquillement les missiles dans leurs silos et laisser le monde continuer de croire que la Russie était encore capable de s'en servir.

Ou bien on pouvait les réparer. Si on les réparait, les Américains risquaient de comprendre que quelque chose allait de travers. Si on ne les réparait pas, les Américains l'apprendraient peut-être quand même. Et alors tout le monde pourrait dire adieu à la politique étrangère.

On décida de réparer.

Et dans cette crise, on avait besoin de gens connaissant parfaitement la technologie américaine que les Russes avaient volée. Ils ne pouvaient donc se tourner que vers un seul pays.

Trois cents techniciens japonais arrivèrent à Moscou avant minuit. Non seulement ils garantissaient que les missiles fonctionneraient mais ils acceptaient de reconcevoir les silos en rendant leur construction meilleur marché et d'accroître les retombées pour y inclure des

poisons carboniques si violents que les plantes elles-mêmes ne repousseraient pas en Amérique avant deux cents ans.

Ils exigeaient une réponse rapide des Russes parce que les chefs de leur délégation devaient retourner au Japon afin de préparer la Journée Hiroshima protestant contre l'utilisation d'armes atomiques par les Américains contre le Japon, pour mettre fin à une guerre que le Japon avait déclenchée.

Avant que les services secrets américains découvrent les échecs des missiles, les Japonais les avaient remis mieux que jamais en état de marche et avaient établi par-dessus le marché quatre concessions d'automobiles à la base de missiles de Mitchenko.

Ces voitures, on ne savait comment, étaient les seules capables de bien rouler pendant l'hiver sibérien.

Quand il n'y eut pas de champignons de nuages et quand San Diego ne sauta pas le long de la côte californienne, Abner Buell comprit que quelque chose avait mal tourné. Il se mit au travail pour révéifier son programme et découvrit le défaut des missiles russes avant eux. Les armes avaient été bien conçues et installées mais elles n'étaient pas entretenues au cours du redoutable hiver sibérien et leurs parties métalliques s'étaient corrodées. Les commandants des bases de missiles russes avaient appuyé sur des boutons inopérants.

La belle cover-girl rousse, qui s'appelait Marcia, était encore dans la maison, penchée sur son épaule alors qu'il manipulait ses ordinateurs, et quand il lui annonça que le monde n'allait pas être détruit tout de suite elle fut amèrement déçue et Abner Buell pensa qu'il pourrait bien être amoureux.

— Pourquoi es-tu si déçue ? demanda-t-il.

— Parce que je voulais voir les explosions et les morts.

— Pourquoi ?

— Parce que tout le reste est trop ennuyeux.

— Tu serais morte aussi, fit-il observer.

— Ça en vaudrait la peine, répondit-elle.

— Déshabille-toi, dit-il.

Plus tard, il essaya de voir à qui il aimerait faire tirer la première salve, à l'Amérique ou à la Russie.

Il ne parvint pas à se décider et, pour passer le temps, il jugea bon d'en finir avec ce problème de New York. Il en avait assez de Pamela Thrushwell et de ce garde du corps qu'elle avait maintenant, celui dont les empreintes digitales ne figuraient nulle part. Celui qui avait refusé de prendre l'argent dans le distributeur de la banque. Quelque chose d'élémentaire ferait probablement l'affaire, pensa-t-il. Un combat à mort, par exemple.

Il se tourna vers Marcia, dont les vêtements étaient par terre où

elle les avait jetés.

— Est-ce que ça te plairait de voir deux personnes horriblement assassinées ?

— Plus que tout au monde ! répondit-elle.

— Bravo.

Dans la chambre forte des ordinateurs, à la banque de Wall Street, Pamela Thrushwell poussa deux cris. Le premier était le cri de victoire parce qu'ils avaient pénétré dans la salle ; le second était celui du choc à la vue de toutes les archives de la banque disparaissant sous ses yeux.

Alors qu'elle cherchait la source des commandes actionnant le distributeur de billets, les archives étaient effacées. La source se défendait et emportait avec elle toute la mémoire des ordinateurs bancaires.

Deux des vice-présidents avaient une crise cardiaque. Les autres essayaient de grimper par-dessus Pamela pour atteindre les claviers et tenter de préserver les données.

— Vous avez des doubles, quand même ? demanda-t-elle avec indignation.

— C'était ça. Tout ce qui disparaît en ce moment, gémit un vice-président pâle et tremblant.

— Mon Dieu ! s'exclama un autre. Nous allons devoir en revenir au papier.

— Qu'est-ce que c'est ? Du papier ? demanda un troisième.

— C'est une substance plate comme les dollars mais ce n'est pas vert et on trace des signes dessus.

— Avec quoi ?

— Je ne sais pas. Des trucs. Des plumes, des crayons. Des stylets.

— Mais comment allons-nous savoir à qui appartient quoi ? demanda un autre et tous les vice-présidents regardèrent Remo et Pamela d'un air accusateur.

Pamela s'assit devant un grand écran de télévision où défilaient à toute vitesse des noms et des chiffres en route vers l'extinction définitive.

Et puis il y eut un message final, qui s'attarda quelques instants sur l'écran :

TOUTES ARCHIVES ANÉANTIES. BONSOIR MALIBU.

Et l'appareil cessa de fonctionner.

Les vice-présidents encore debout fondirent en larmes.

— Je crois que nous avons tout fichu en l'air, dit Pamela.

— Est-ce que des excuses suffiraient ? demanda Remo.

Les trois banquiers, qui avaient résisté à l'infarctus en voyant tout leur système de comptabilité disparaître en un éclair vert, secouèrent

tous la tête, très tristement.

— Nous sommes ruinés, dit l'un d'eux. Complètement ruinés. Des milliers de gens au chômage. Des milliers de gens en faillite. Ruinés. Tous ruinés.

— Je vous ai présenté des excuses, dit Remo. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Au quartier général du Strategic Air Command, tout au fond des entrailles des Montagnes Rocheuses, un rapport de sécurité en vint à sa menaçante conclusion : la guerre nucléaire ne pouvait pas être évitée parce que quelqu'un ou quelque chose s'était introduit dans les systèmes de commandement des missiles russes et américains et – il n'y avait pas d'autre mot pour le dire – y « fricotait ».

Le Président écouta ses ministres discuter de la crise et resta muet. Puis il monta se servir du téléphone rouge sans cadran, dans sa chambre, pour s'entretenir avec Harold W. Smith.

— Où est-ce que nous en sommes avec cette... ce... ce machin des bombes atomiques ? demanda-t-il.

— Nous nous en occupons, monsieur le Président, répondit Smith.

Il regarda attentivement sa main gauche. Elle était engourdie et il ne pouvait pas la remuer. Il était encore dans un état de choc parce que, quelques minutes plus tôt à peine, une maison d'édition de New York lui avait téléphoné. Ces gens voulaient vérifier une histoire, selon laquelle le sanatorium de Folcroft était le centre d'entraînement d'un assassin secret.

Smith s'était forcé à en rire.

— Ici, c'est un asile psychiatrique, répondit-il. On dirait que vous avez parlé à un de nos patients.

— Ça paraissait fou, en effet. Des gens qui en tuaient d'autres depuis des milliers d'années et puis qui venaient en Amérique pour entraîner un assassin secret. Mais un charmant vieux monsieur, pourtant. Ce serait un de vos patients ?

— C'est possible. Est-ce qu'il se prenait pour Napoléon ?

— Non. Simplement un Maître assassin.

— Nous en avons neuf, affirma Smith. J'ai quatorze Napoléon, si ça peut vous être utile. Vous voulez que je parle à cet homme ?

— Il est parti. Mais il a laissé son manuscrit. C'est vraiment passionnant.

— Vous allez le publier ? demanda Smith.

— Je ne sais pas, avoua l'éditeur.

— J'aimerais le lire, dit Smith en se maîtrisant de son mieux. Naturellement, vous vous doutez que nous serions obligés de vous intenter un procès si vous mentionniez notre nom.

— Nous y avons pensé. C'est pourquoi nous téléphonons.

C'était à ce moment que la main gauche de Smith s'était paralysée.



Le monde risquait de disparaître en poussière atomique et il ne pouvait joindre Remo, qui n'avait peut-être pas compris sa mission, et maintenant il ne pouvait pas joindre Chiun qui avait pu comprendre la mission mais qui n'en avait rien à faire parce qu'il essayait de placer sa biographie.

L'autobiographie de Chiun ! Quelques mois plus tôt, Chiun avait essayé de fonder une organisation à l'échelle nationale pour réclamer « l'interdiction des assassins amateurs ».

D'un côté comme de l'autre, CURE serait compromise. La seule consolation, c'était qu'il n'y aurait probablement plus personne pour se soucier d'un petit groupe d'hommes qui avaient essayé d'empêcher l'Amérique de glisser dans les ténèbres des civilisations perdues. On ne pouvait pas être compromis quand il n'y avait plus personne pour le savoir.

Smith massa sa main et son bras engourdis. Il avait un comprimé, pour ça. Il avait un comprimé pour tout.

Son corps l'abandonnait et maintenant le monde l'abandonnait aussi.

Il essaya encore une fois de téléphoner à Remo ou à Chiun, à tous les numéros d'accès possible. Il n'obtint qu'un hôtel de New York et un téléphone qui sonnait dans une chambre déserte.

— Où êtes-vous, Chiun ? gémit-il. Où êtes-vous, Remo ?

Comme une prière exaucée, le téléphone sonna.

— Smitty, dit Remo. Ça n'a ni queue ni tête et je n'y comprends rien.

— Qu'est-ce qui n'a ni queue ni tête ? Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? Où est Chiun ? Qu'est-ce qui se passe ?

Remo imita le coup de sifflet d'un arbitre.

— Doucement, doucement. Mi-temps. Moi d'abord.

— Bon, bon. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Hier soir, nous nous sommes rapprochés de celui qui fricote avec les ordinateurs et tout ça et il a effacé à mon nez toutes les archives d'une banque. Le dernier message était pour dire « Bonsoir Malibu ». À votre avis, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Malibu ? Comme en Californie ? demanda Smith.

— C'est ça. Simplement « Bonsoir Malibu ». Vous avez une idée ?

— Vous croyez que la personne responsable serait à Malibu ?

— C'est une possibilité. Je ne sais pas.

— C'était à quelle heure ? À quelle heure est-ce que cela s'est passé ? Essayez d'être précis.

— À cinq heures cinquante-deux précises, du matin, précisa Remo. Vous croyez pouvoir faire quelque chose ?

— Je vais essayer.

— Tant mieux, dit Remo et il donna le numéro de téléphone où on

pouvait le joindre à New York. Tâchez de me trouver une piste.

— D'accord, je vais y travailler. Savez-vous où est Chiun ?

— Dans la chambre, à l'hôtel, probablement. À moins qu'il soit en train de nettoyer Central Park des papiers gras. Avec lui, on ne sait jamais. Pourquoi ?

— Parce que... Parce que, Remo... Eh bien, bon Dieu, il essaie de publier son autobiographie ! dit Smith d'une voix brisée par la détresse.

— Espérons que nous serons tous encore là pour la lire, répliqua Remo sans s'émouvoir, avant de raccrocher.

## CHAPITRE VII

Maître régissant, Gloire de la Maison de Sinanju, Protecteur du Village, Détenteur de la Sagesse, Vase de la Magnificence, Chiun en personne entra dans le bureau du directeur littéraire des Éditions Bingham, puis il demanda aussitôt à être escorté hors de la pièce.

— J'ai dit le directeur littéraire, déclara-t-il en considérant avec dédain le petit cagibi où des manuscrits s'entassaient dans tous les coins et sur des chaises, où il y avait à peine la place de se mettre debout, quant à bouger, pas question.

— M<sup>r</sup> Chiun, dit une femme aimable avec un accent du Sud à étouffer du béton, c'est bien le bureau du directeur littéraire.

Chiun regarda de nouveau autour de lui, très lentement, très ostensiblement.

— Si c'est le bureau du directeur littéraire, où travaillent les esclaves ?

— Ah mince ! C'est nous les esclaves, s'écria la dame en riant et elle appela plusieurs autres directeurs pour qu'ils entendent les réflexions de ce merveilleux vieux monsieur.

Tout le monde trouva cela très drôle. Tout le monde pensa que le merveilleux vieux monsieur était follement spirituel. Tout le monde pensa que le livre était absolument merveilleux. Le directeur littéraire surtout, qui était une autre dame. Elle avait de merveilleuses suggestions pour améliorer ce merveilleux manuscrit. Elle débordait d'enthousiasme.

Il y avait même une lectrice du comité de lecture qui avait pleuré en lisant le passage sur l'ingratitude du premier Blanc à apprendre Sinanju et sur la généreuse miséricorde de Chiun et toutes ses souffrances.

Chiun se rengorgea, ravi qu'enfin, après tant d'années, le récit complet des injustices que lui avait fait subir Remo soit enfin révélé au monde, afin que le monde entier soit témoin du magnanime pardon de Chiun. Dans le passé, le plus difficile, dans ce pardon magnanime, c'était que bien souvent Remo ne comprenait pas qu'il avait mal agi.

Maintenant, il le saurait. L'histoire de Sinanju et du règne de Chiun allait être publiée.

La directrice littéraire, serrant ses petits poings, était éperdue d'admiration. Elle adorait ce livre. Il était merveilleux et elle avait quelques suggestions merveilleuses.

— Les Droits Annexes ont eu une merveilleuse idée pour

augmenter les ventes, dit-elle. Est-ce que nous ne pourrions pas faire de ces assassins des tueurs fous lâchés contre le monde entier ? Ce serait encore plus merveilleux.

Posément, Chiun expliqua que la Maison de Sinanju avait survécu précisément parce que les Maîtres n'étaient pas des tueurs fous.

— Ah zut ! s'écria la dame. Vous avez plus de cinquante assassins et ils sont tous parfaits. Il devrait y avoir de méchants assassins. De vrais pourris. Quelqu'un que le lecteur pourrait détester. Vous ne voyez pas ?

— Pourquoi ? demanda Chiun.

— Parce que vous avez trop de braves types. Trop. Nous n'avons pas besoin de tous ces assassins. N'en ayons qu'un. Un seul point de mire. Un seul assassin et il est fou. On en fera un Nazi.

Un crayon rouge vola à travers le manuscrit.

— Maintenant que nous avons cet assassin nazi, il nous faut le brave type qui le poursuit. On va en faire un détective britannique. Là aussi, il nous faut une unité de lieu. Qu'est-ce que vous diriez de la Grande-Bretagne ? Et puis nous aurons quelque chose qui menace. En suspens. La Seconde Guerre mondiale. Nous avons un Nazi, il nous faut la Seconde Guerre mondiale. Ah, mince ! C'est merveilleux.

Le crayon rouge se remit à voltiger.

— Mais la Grande-Bretagne n'est pas Sinanju !

— Nous l'appellerons Sinanju. Un petit village anglais endormi appelé Sinanju. Le livre marchera mieux. Vous ne pouvez pas avoir plus de cinquante assassins de génération en génération. Soyez chic, M<sup>r</sup> Chiun. Je ne veux pas vous imposer mes idées. Vous faites ce que vous voulez. C'est votre livre. Et il est merveilleux.

— Est-ce qu'il y aura ce passage sur l'ingratitude du Blanc ? demanda Chiun.

— Naturellement. Je l'adore. Nous l'adorons tous. Et justement, il nous faut un peu d'amour, là. Bipsey Boopenberg, du service de presse, a des problèmes parce qu'il n'y a pas de personnages féminins forts. Alors nous avons un Nazi des Droits Annexes et une femme pour le service de presse.

Une forte femme. Disons qu'elle est dans une île. Avec son mari infirme. Et elle ne s'entend pas avec lui. Alors l'assassin nazi tombe amoureux d'elle et elle comprend qu'elle doit l'empêcher de transmettre ses renseignements secrets à, disons Hitler. Pourquoi pas Hitler ? C'était bien la Seconde Guerre mondiale, Hitler, pas ? Ah, que c'est merveilleux !

— Vous laisserez ce passage sur l'ingratitude blanche ?

— Absolument. Mais Dudley Sturdley de la comptabilité a eu un problème aussi. Il a adoré le livre mais il n'aime pas beaucoup le début sur ce village de pêcheurs de Corée qui ne peut pas se nourrir

alors l'homme le plus capable va se louer comme assassin, une tradition qui remonte à l'aube de l'histoire. Alors restons dans la ligne de notre approche moderne. Disons que le Nazi est soupçonné par une ménagère anglaise alors il la tue et c'est le commencement du livre.

— J'aimais bien l'aube de l'histoire, dit Chiun.

— Moi aussi. C'est poétique comme chou. Mais la comptabilité dit que ça n'accroche pas. Ce n'est pas un volume de poésie. C'est l'histoire d'une lignée d'assassins.

— Et vous laisserez le passage sur l'ingratitude des Blancs ? insista Chiun.

— Mais comment donc ! C'est si merveilleux.

— Bon, dit Chiun en soupirant.

— Et puis il faut changer le titre. *Histoire de Sinanju*, ça n'a rien d'accrocheur. Si on trouvait un titre avec de la mort ?

— Jamais. Nous ne sommes pas des tueurs. Nous sommes des assassins.

— Oui, enfin. Vous avez Sinanju tout le long du livre, vous tenez vraiment à le mettre aussi sur la couverture ? Vous ne voulez pas que le livre se vende ?

Chiun réfléchit un moment.

— Bon, dit-il enfin.

— Avez-vous un bon titre ?

— Si ce n'est pas Sinanju, ça m'est égal.

La directrice littéraire se creusa la tête et proposa *Lubrilité nazie* ou, à la rigueur, *L'Étrange nid d'amour*.

— Je connais bien ce métier, vous savez. Nous avons là un livre merveilleux. Il nous suffit de procéder à quelques merveilleux petits changements.

— Et vous laisserez l'ingratitude blanche pour les enseignements de Sinanju ?

— Naturellement ! Si ça colle.

— Si ? demanda Chiun.

— Eh bien, vous savez, on ne peut guère introduire un Oriental dans un livre de nazis.

— Vous avez eu des succès avec des livres de nazis ?

— À vrai dire, non. Mais d'autres si. De grands succès. De merveilleux succès.

— Si vous n'avez pas de succès avec eux, pourquoi est-ce que vous ne publiez pas quelque chose qui ne soit pas un livre nazi ?

— On ne peut pas aller contre le succès, voyons ! protesta la directrice littéraire avec stupéfaction, son crayon rouge en suspens au-dessus du manuscrit.

Chiun avança une main aux ongles longs et retira, avec grâce, son œuvre du bureau de la dame.

— La Maison de Sinanju n'est pas à vendre, dit-il et sur ce, avec ses ongles exerçant des vibrations rythmées, il retira toutes les marques rouges de la femme blanche.

— Un instant ! Un instant ! Nous pouvons garder quelques-unes de vos idées, si vous y tenez tant !

Mais Chiun était déjà debout. Il avait déjà accepté trop de compromis pour ce manuscrit, la principale étant qu'il n'était pas écrit en hu, le dialecte de la poésie Ung. Alors fini, plus de compromis.

Remo avait laissé un mot pour Chiun, à l'hôtel. « Reviendrai dans quelques jours si le monde est encore là. »

Chiun examina le papier. Une missive grossière. Typique de Remo.

Il alla plonger dans une de ses malles-cabine et en retira une ramette de longs feuillets de papier de riz, un encrier et une plume d'oie.

En s'asseyant par terre pour écrire les dernières ingrattitudes dont était victime le Maître de Sinanju, il réfléchit et se dit : Peut-être une miniserie pour la télévision. Si on diffusait cette émission qui présentait un maître Ninja qui se promenait dans un ridicule costume noir en plein jour en pensant que ça le rendait invisible, on était capable de produire n'importe quoi.

## CHAPITRE VIII

Il s'appelait Hamuta et il vendait des armes, mais pas à n'importe qui. Il avait une petite boutique à Paddington, un quartier de Londres avec de petits jardins bien tenus devant des maisons de briques bien tenues. C'était un quartier paisible où personne ne se donnait la peine de demander à M<sup>r</sup> Hamuta qui étaient ses visiteurs, tout en étant à peu près sûrs de les reconnaître parfois.

Des généraux et des ducs, des comtes et des membres de la maison royale avaient généralement une figure connue mais, si bien des gens se demandaient si c'était bien Untel qu'ils avaient vu sortir de la boutique de M<sup>r</sup> Hamuta, personne ne posait de questions.

On n'achetait pas un fusil ou un pistolet à M<sup>r</sup> Hamuta en le commandant. Il fallait d'abord prendre le thé avec M<sup>r</sup> Hamuta, si on réussissait à se faire inviter. Si l'on était de bonne famille avec de bonnes relations, on pourrait faire savoir à quelques officiers supérieurs en retraite de sa connaissance qu'on ne détesterait pas prendre un après-midi le thé avec M<sup>r</sup> Hamuta. On faisait alors l'objet d'une enquête beaucoup plus approfondie que pour les candidats aux services secrets britanniques. Naturellement, ça ne voulait pas dire grand-chose, ça. Il y avait des exigences plus sévères pour être le détenteur d'une carte de crédit que pour être un espion au service de la Grande-Bretagne. Mais pour M<sup>r</sup> Hamuta, on devait être absolument capable de garder le silence, quoi qu'on puisse voir. Même si c'était révoltant. Même si on avait envie de crier « Pitié, pitié, il n'y a donc plus de pitié dans ce monde ? »

Et si l'on était jugé acceptable, on recevait une date et une heure et il fallait arriver à la seconde précise. À l'heure prescrite, la porte de la boutique de M<sup>r</sup> Hamuta restait ouverte pendant quinze secondes exactement. Si l'on arrivait une fraction de seconde après, on trouvait la porte verrouillée et personne ne venait ouvrir.

Dans la vitrine de M<sup>r</sup> Hamuta, il y avait un vase blanc, avec un seul chrysanthème blanc remplacé tous les jours, dans un décor de velours noir. Le magasin n'avait pas d'enseigne et parfois des passants voulaient entrer pour acheter des fleurs, mais eux aussi trouvaient porte close.

Une fois, des cambrioleurs certains qu'il y avait dans la boutique des bijoux précieux s'y étaient introduits. Leurs cadavres avaient été trouvés un mois plus tard, décomposés, dans une décharge publique. Scotland Yard supposa que c'était les déchets d'une quelconque petite

guerre de gangs, jusqu'à ce qu'un médecin légiste examine les crânes. Ils étaient percés de petits trous, comme des trous de vers.

— Dites donc, Ralph, dit le légiste à son savant confrère de la morgue. Est-ce que ça vous fait l'effet de trous de vers, ça ?

L'autre pathologiste prit une grosse loupe et regarda de près. Il portait un masque à cause de la puanteur, car l'odeur d'un corps humain en pleine décomposition est probablement la plus épouvantable à laquelle puisse être exposé un autre être humain. Si on s'approchait d'un corps en route vers la pourriture, son relent imprégnait les vêtements. C'était pour ça que les médecins légistes portaient des costumes lavables en polyester. La laine ne se débarrassait jamais de la mort.

— Trop droits, décréta finalement Ralph. Un trou de ver se fait dans le crâne par un processus de torsion. Ça tourne. Ça, on dirait plutôt un petit poinçon.

— Laissez-moi regarder, Ralph.

Ralph rendit la loupe, son confrère regarda et hocha la tête.

— Comme une machine, dit-il.

— Exactement, sauf que c'est en désordre. Il n'y a pas de motif.

— Vous croyez que quelque chose a été lancé contre ces crânes ?

— Non. Trop précis.

— Des balles ?

— Improbable.

— Cherchons quand même les traces de plomb.

Il n'y avait pas de plomb mais ils trouvèrent du platine.

Un instrument quelconque arrondi, en platine, avait percé, avec une incroyable précision, les morts de la décharge publique.

Ils furent identifiés grâce à leurs dents, car ils avaient profité de soins dentaires considérables, gracieusement fournis par le contribuable britannique pour les récompenser d'avoir été pris en train de cambrioler des foyers britanniques et envoyés à l'abri dans une cellule de prison bien chauffée. Ce n'était que de petits malfaiteurs ordinaires, rien de passionnant, et ils furent vite enterrés et oubliés.

Mais pas par ceux qui gagnaient leur vie en pénétrant par effraction chez les gens. Ils comprirent le message. On ne pénétrait pas par effraction dans la petite boutique de Paddington au chrysanthème blanc dans la vitrine.

On n'y entraît que sur invitation, et seulement ceux qui avaient la chance d'être envisagés pour posséder une arme créée par M<sup>r</sup> Hamuta.

Comme, par exemple, ce lord anglais d'un certain âge qui, arrivant avec un ami, tourna le bouton de la porte et constata avec ravissement qu'elle s'ouvrait.

— Un coup de chance, quoi ? dit-il.



— Peut-être, répondit son ami qui avait déjà acheté une arme à M<sup>r</sup> Hamuta. J'espère que vous avez l'estomac bien accroché.

— Jamais eu de problèmes avec mon estomac, fanfaronna le lord.

Quand ils refermèrent la porte du magasin, ils entendirent claquer un verrou. Le lord voulut se retourner et voir s'ils pourraient ouvrir la porte pour sortir, mais son ami fit non de la tête.

Une petite table carrée en laque noire était au milieu de la pièce, avec quatre petites nattes autour. Les deux hommes ôtèrent leur chapeau et quand le lord vit son ami s'agenouiller sur une des nattes, il l'imita. La pièce était silencieuse et obscure, la seule lumière filtrant par une petite verrière. Au bout d'un moment, le lord eut mal aux genoux. Il regarda son ami. Il avait envie de se lever, de s'étirer mais l'ami secoua de nouveau la tête.

Quand le lord pensa que plus jamais il ne ressentirait de sensations dans ses jambes engourdis, un petit homme trapu aux yeux aussi noirs que l'espace entra et s'agenouilla à la table. Il avait des cheveux blancs et il examina le lord qui voulait une arme. Ses yeux donnaient l'impression de déshabiller l'âme du lord.

— Ainsi, vous pensez être digne de tuer ? dit Hamuta.

— Eh bien, ma foi, je pensais acheter une arme. Je dois dire que j'ai été enchanté quand vous m'avez accepté. Pour ainsi dire. N'est-ce pas ?

— Ainsi, vous pensez être digne de tuer ? répéta M<sup>r</sup> Hamuta.

L'ami hocha la tête pour souffler au lord de répondre affirmativement, mais tout ce que voulait le lord, c'était un fusil. Il imaginait quelque chose comme ça au-dessus de sa cheminée. Cher, oui, mais ça faisait partie de la beauté. Et peut-être, dans quelques années, il le décrocherait pour aller à la chasse. Mais il n'avait pas tellement pensé au fusil en ces termes. Plutôt comme une décoration.

L'ami hocha de nouveau la tête, cette fois avec colère et inquiétude.

— Oui, oui, dit le lord.

Hamuta frappa dans ses mains. Une femme entra sans bruit ; elle était en kimono noir et apportait un plateau. Quand elle eut fini de servir le thé, Hamuta demanda :

— Est-ce que vous la tueriez ?

— Je ne la connais pas, protesta le lord. Je n'ai aucune raison de la tuer.

— Et si je vous disais qu'elle vient de vous servir du poison ?

— Elle m'a servi du poison ?

— Allons, voyons ! dit M<sup>r</sup> Hamuta avec un mépris mal dissimulé. Je ne vais pas faire tuer ma propre femme et je ne sers pas de poison. En revanche, je fabrique des armes qui sont faites pour tuer, pas pour accrocher aux murs. Êtes-vous digne d'un Hamuta ?

— Je pensais à un assez gros calibre...

— Il est digne de tuer ! dit précipitamment l'ami.

Hamuta sourit et se leva. L'ami donna un coup de coude au lord pour qu'il se relève aussi. Le lord tenait à peine debout ; il vacilla, attendit sur des jambes pleines de fourmis que sa circulation se rétablisse et tous deux suivirent Hamuta en boitillant. Il les fit descendre à trois étages au-dessous des rues de Paddington, dans les profondeurs de la terre britannique.

Une vaste salle, presque aussi longue que la salle de bal de Buckingham Palace était faiblement éclairée par quelques bougies. Le lord regarda la fumée s'élever des flammes vacillantes. Elle s'inclinait légèrement sur la droite. Il y avait là des bouches d'aération.

— Ainsi, vous pensez être digne de tuer ? dit Hamuta et il rit.

— Je crois, oui. Oui, certainement, dit le lord.

Naturellement, il l'était. Trois ans plus tôt il avait bien tué un orignal dans le Manitoba et l'année d'avant un rhinocéros en Ouganda. De bons tirs, même. En plein dans le cou. Bien sûr, si on tirait sur un rhinocéros ailleurs que dans le cou on risquait quelques petits ennuis parce que ça ne l'abattait pas. Donc, oui. Il était absolument digne de tuer.

— Bien, dit Hamuta.

Il frappa dans ses mains et la femme en kimono reparut avec un fusil de petit calibre à un coup.

Il ne va pas me demander de tuer cette femme, pensa le lord. Je ne le ferais pas.

— Qui voulez-vous tuer ? demanda Hamuta.

— Eh bien, naturellement pas la femme. N'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Une femme est indigne d'une mort par Hamuta.

Il plaça l'arme dans les mains du lord, qui n'avait jamais senti un équilibre pareil, jamais rencontré d'élégance de précision aussi évidente.

— Il est magnifique, dit-il.

— Oui. Vous avez du goût, approuva Hamuta.

Il battit encore une fois des mains et la femme revint avec quatre cartouches sur un lit de feuilles d'azalée fraîches. Hamuta les prit et en essuya l'humidité. Les cartouches étaient en cuivre poli et les balles d'une matière brillante.

— Ce n'est pas de l'argent, dites-moi ? demanda le lord. Pas des balles à pointe d'argent ?

— L'argent est trop mou. Le plomb l'est encore plus. Le cuivre est à peine adéquat. Mais pour une arme parfaite, seul le platine convient. En êtes-vous digne ?

— Oui, par Zeus. Oui, j'en suis digne, affirma le lord et il examina

de nouveau le fusil. C'est une arme très simple. Pas d'argent. Pas de damasquinage.

— C'est une arme, Anglais. Pas une tasse à thé, riposta Hamuta.

Le lord acquiesça, mit une main à sa poche et en retira un petit sac de velours qu'il remit à Hamuta. L'armurier ouvrit la bourse et la vida dans le creux de sa main. Il y avait trois gros rubis et un modeste diamant, tous parfaits. Hamuta, c'était bien connu, n'acceptait que les pierres parfaites. Il rendit un rubis.

— C'est un rubis parfait, protesta le lord.

— Oui. Mais c'est trop.

— C'est rudement chouette de votre part.

— Votre fusil, vos munitions. Maintenant vous devez l'essayer.

Encore un claquement de mains et une porte s'ouvrit tout au fond de la longue salle. Il y avait là un pauvre bougre ligoté à un pieu.

— Tuez, ordonna Hamuta.

— Je ne vais certainement pas tuer une personne attachée à un poteau ! Je ne suis pas un bourreau.

— À votre aise.

Hamuta sourit, reprit le fusil, le chargea et tira. L'arme était si délicatement façonnée que, même sans silencieux, la détonation ne fut qu'un léger sifflement étouffé. Un nœud sauta d'un des bouts de la corde qui ligotait l'homme. Il se tortilla et tous ses liens tombèrent. Il poussa un cri et Hamuta rendit le fusil au lord.

— Oh, bonté divine, s'exclama le lord.

L'homme qui venait d'être libéré était immense, barbu, velu avec dans les yeux la lueur rouge de la folie.

— Il a déjà tué, expliqua Hamuta. Et je pense qu'il en veut à vos bijoux autant qu'à votre vie, cher vieux. C'est ainsi que vous dites, en Angleterre ? Cher vieux ?

Hamuta rit. Le lord chargea le fusil d'une main tremblante, tira et une minuscule marque rouge apparut dans le ventre du tueur enragé. Grand chasseur, le lord comprit ce qui n'allait pas. Une balle de platine était si dure qu'elle traversait un objectif comme une aiguille. La balle devait pénétrer dans le cerveau ou dans un organe vital, sinon elle n'immobiliserait pas l'assaillant.

Mais il n'avait plus le fusil dans les mains. Cette bête sauvage de Hamuta l'avait repris. Il riait. Il chargeait l'arme, tirait et riait. Et le lord comprit alors pourquoi il avait eu besoin d'un estomac bien accroché. D'une balle, Hamuta fracassa la cheville gauche de l'homme et, d'une autre, la droite. Le pauvre bougre tomba sur le dos en hurlant de douleur et quand Hamuta lui logea une balle dans la colonne vertébrale, ses jambes cessèrent de s'agiter. Le lord vit de la souffrance et de la terreur dans les yeux de la victime. Et il n'y avait plus de munitions.

Le lord détourna la tête et regarda son ami avec colère.

— Comment avez-vous pu m'amener ici ?

— Vous disiez que vous vouliez un Hamuta.

— Oui, mais pas ainsi !

— Vous disiez que vous aviez l'estomac bien accroché.

— C'est vrai, mais je ne m'attendais pas à ceci !

Les gémissements et les cris de la victime se mêlaient aux éclats de rire de Hamuta. L'armurier riait autant de l'Anglais que de l'homme qui perdait son sang par terre.

— Vous ne direz rien, dit l'ami.

— Combien de temps cela doit-il durer ?

— Jusqu'à ce que M<sup>r</sup> Hamuta se soit suffisamment amusé.

Le lord soupira. Ils écoutèrent les cris pendant plus d'un quart d'heure et puis on apporta à Hamuta une boîte de balles en platine et la stupeur admirative remplaça le dégoût.

Hamuta se servait des balles comme de bistouris. Il commença par mettre fin aux cris en effleurant le crâne de la victime, juste assez pour lui faire perdre connaissance.

— Je veux que vous m'écoutiez, dit-il au lord. D'abord le crâne. Ensuite, nous supprimons sa pomme d'Adam. Puis le lobe de l'oreille gauche, celui de l'oreille droite et nous descendons le long du corps jusqu'aux genoux. Adieu, rotules.

Et il dit au lord d'achever le gibier.

Le fusil faillit échapper aux nobles mains tant elles étaient trempées de sueur. Le lord sentait son cœur battre follement. Désolé, pauvre bougre, pensa-t-il et il lui logea une balle en plein cœur pour mettre fin à ce sinistre gâchis répugnant, tandis que Hamuta continuait de s'esclaffer.

Il ne confia pas au noble Anglais qu'il avait bâclé cette vente. Il était pressé d'aller en Californie. Une cible tout à fait extraordinaire était préparée là-bas pour lui, mais on lui avait dit qu'il devait se dépêcher.

— C'est un défi pour vous, Hamuta, avait assuré le fournisseur de la cible.

— Je ne relève pas de défis. Je ne fais que me distraire.

— Alors nous nous amuserons tous les deux, répliqua le fournisseur, Abner Buell des États-Unis, un homme qui savait indiscutablement donner aux gens ce qu'ils voulaient.

## CHAPITRE IX

Ils s'étaient tous habitués au luxe, aux voitures de luxe et aux maisons luxueuses, aux femmes de luxe et aux vacances de même et, surtout, au plus grand de tous les luxes, pouvoir acheter n'importe quoi sans demander le prix.

Et puis l'argent avait commencé à manquer. Bernie Bondini, le manutentionnaire qui avait racheté l'hypermarché, Stash Franko, le caissier de banque devenu grand financier et Elton Hubble, le mécano qui possédait maintenant deux concessions d'automobiles, venaient de passer un mois à gratter leurs fonds de tiroir pour payer leurs factures et répondre à leurs besoins de luxe. Aussi, quand ils reçurent tous les trois une carte leur demandant : « Qu'est-ce que vous ne feriez pas pour que l'argent coule à nouveau à flots ? » en donnant une heure et une adresse à Malibu, ils s'y rendirent tous.

La maison du bord de mer, donnant sur la plage de sable caressée par les vagues du Pacifique, était une petite affaire de trois bons millions de dollars, exactement ce qu'il fallait pour les mettre dans un bon état d'esprit et leur rappeler ce qu'ils risquaient de perdre à jamais.

Une superbe rousse les avait fait entrer sans un mot et les avait conduits sur un grand balcon dominant l'océan. Alors qu'elle tournait les talons pour repartir, Bondini demanda :

— Mademoiselle, qu'est-ce que nous devons faire ?

Et la belle rousse répondit :

— Pensez à ce que disait cette carte que vous avez reçue.

Ils y pensèrent et en parlèrent. Il y avait des choses qu'ils ne feraient pas, même pour de l'argent. Non. Il y avait certaines règles immuables de morale qu'ils respecteraient, tout ce qui séparait l'homme de la bête.

Ils contemplèrent le défilé des belles filles marchant en bas sur le sable, qui levaient des yeux envieux vers la splendide maison, et finalement Hubble se força à en détourner les yeux et dit à contrecœur :

— Ça m'est égal. Il y a des choses que je ne ferais pas pour de l'argent.

— Moi non plus, dit Bondini.

— Quoi, par exemple ? demanda Franko.

— Je ne tuerais pas ma mère à coups de bâton, répliqua Bondini. Pas question. Je ne ferais jamais ça. Je ne tiens pas tant que ça à

l'argent.

Hubble approuva.

— En effet, ce serait horrible. À moins que votre mère soit vraiment vieille et malade comme la mienne. Des fois, la mort est une meilleure solution aux problèmes de la vie que de continuer à vivre.

— Mais avec un bâton ? protesta Bondini. Pas question. Je ne tuerais pas ma mère avec un bâton.

— Un très gros bâton, ce serait peut-être rapide, suggéra Hubble mais Bondini ne voulut pas en démordre.

— Pas question, répéta-t-il.

— Ma foi, dit Franko, moi si.

C'était un petit homme aux cheveux clairsemés, et treize mois d'argent secret affluant dans son compte secret Insta-Charge l'avaient encouragé à quitter sa femme assommante et à abandonner ses deux filles stupides.

— Je me rappelle ma femme, dit-il. Je tuerais ma mère. Je tuerais la vôtre aussi. N'importe quoi vaut mieux que de retourner à ma femme.

— Je ne le crois pas, répliqua Bondini avec obstination. Il doit bien y avoir quelque chose que vous ne feriez pas. Tous les deux. Il y a au moins quelque chose que vous ne feriez pas.

Hubble s'était laissé pousser la barbe depuis qu'il avait quitté la fosse à vidange pour le bureau de la direction et il la caressa d'un air songeur en déclarant :

— Je ne tournerais pas un film porno... Avec un animal. Je ne tournerais pas un film porno avec un animal.

Hubble hocha la tête pour confirmer ce puissant principe de vie. C'était là qu'il tirait un trait et il se sentait vertueux.

— Il y a des animaux qui sont mignons, hasarda Bondini.

— Non. En aucune façon. Pas de film porno avec un animal. Et vous, Stash ?

Franko sursauta comme s'il était surpris qu'on lui demande son avis. Puis il se retourna vers l'océan et murmura :

— Je ne baiserais pas un cadavre.

— Pourquoi pas ? demanda Bondini, sincèrement étonné d'un aussi modeste scrupule.

— Vous ne connaissez pas ma femme. Ce serait comme si je la baisais encore. Je ne pourrais pas.

— Ma foi, vous connaissez votre femme mieux que nous, dit Hubble. Mais je ne trouve pas que ce soit si épouvantable. Il y a des personnes mortes qui ne sont pas mal du tout. Vous en auriez peut-être une jolie.

Franko secoua la tête.

— Non. Jamais. Pas de rapports sexuels avec des morts. Comment

ça s'appelle ? Il y a un mot pour ça.

— Ouais, fit Bondini mais il ne put s'en souvenir.

— Ça vient d'un mot qui veut dire mort, dit Hubble. Ça, je m'en souviens.

— Quel mot ? demanda Bondini.

— Je ne sais pas. Je sais seulement que ça veut dire mort.

— Cadavre, proposa Bondini. C'est peut-être cadavrophobie ?

— Ça m'a l'air d'aller, jugea Franko. Je crois que c'est ça. Cadavrophobie. Il me semble avoir entendu ce mot-là, une fois.

La superbe rousse revint sur le balcon. Elle était nue. Elle avait des seins hauts, pointus. Ses souliers à talons hauts soulignaient le galbe de ses jambes de danseuse. Sa peau était huilée et son bronzage parfait, sans la moindre trace de bikini.

Elle leur demanda ce qu'ils aimeraient boire. Elle s'humecta les lèvres, en les regardant à tour de rôle. Ses lèvres étaient charnues, pulpeuses, boudeuses. Et quand ils eurent dit ce qu'ils voulaient elle repartit docilement mais sa simple démarche était une vision érotique, avec ses petites fesses lascives ondulant à droite et à gauche.

— Peut-être si c'était un très gros bâton, dit Bondini. Pour que je puisse réussir d'un seul coup.

Hubble marmonnait tout seul, en regardant encore la porte-fenêtre par laquelle la rousse avait disparu.

— Il y a des animaux vraiment mignons. Ce n'est pas digne de moi d'avoir un préjugé contre les animaux simplement parce qu'ils sont des animaux. Un animal mignon. Où est le mal ?

Franko n'écoutait pas. Il réfléchissait et pensait qu'il devait certainement y avoir beaucoup de cadavres séduisants. De belles jeunes femmes qui mouraient d'overdose, par exemple. On ne leur trouvait rien de répugnant, même en regardant bien. Et si on les avait tout de suite, quoi, elles pouvaient même être encore tièdes. D'accord, elles ne réagissaient pas beaucoup mais qui dit que l'homme doit toujours être récompensé en amour par les réactions de la femme ? Si on voulait du bruit, plus tard, avec l'argent coulant de nouveau à flots, on pourrait se payer du bruit. Un joli cadavre encore tiède ne lui paraissait pas tellement horrible. Ce serait quand même bien mieux que de souffrir de cadavrophobie.

— Je n'ai pas de cadavrophobie, dit-il. Je n'ai jamais été malade de ma vie. N'essayez pas de me coller sur le dos des maladies que je n'ai pas !

Leurs verres n'arrivèrent pas. À la place, ce fut Abner Buell, en pantalon et chemise kaki, trop kaki pour être une tenue de sport. Il avait de grosses chaussettes de laine retombant sur de vieux baskets sans lacets. Mais ses cheveux étaient toujours parfaitement plastifiés. Il se planta devant les trois hommes et baissa les yeux sur un bloc-

notes qu'il avait à la main. Finalement, il se redressa et regarda Bondini.

— Vous. Je veux que vous assassiniez votre mère à coups de bâton.

— Un seul coup d'un très gros bâton, précisa Bondini.

— Un petit bâton. Et lentement, répliqua Buell et sans attendre la réponse il se tourna vers Hubble : Vous allez être la vedette d'un film porno. *La Libido du Berger*. Vous aurez à forniquer avec trois brebis. Quant à vous, annonça-t-il à Stash Franko, je veux que vous ayez des rapports sexuels avec un cadavre sans tête, mort depuis trois semaines.

Il abaissa son bloc et les dévisagea posément tous les trois, à tour de rôle.

— Je veux que vous sachiez que je vous ai remis à tous les trois un total de 612 000 dollars au cours des douze derniers mois. C'est de l'argent que vous avez soutiré par fraude à la banque. Maintenant, vous allez faire ce que je vous demande ou non seulement l'argent sera supprimé mais la police sera sur votre paillason avant la nuit. Vous avez soixante secondes pour considérer votre décision.

Il rentra dans la maison et quand ils furent seuls Bondini demanda :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je ne sais pas, dit Hubble. Et vous ?

— Je pense que je n'aime pas tellement ma mère. Elle me faisait tout le temps manger du foie de génisse, quand j'étais petit. Est-ce qu'on peut aimer quelqu'un qui vous nourrit de foie de génisse ? Un petit bâton, ce n'est pas tellement grave.

— J'ai toujours aimé les moutons, dit Hubble. C'est plutôt gentil, ces bêtes-là.

— Je pourrai toujours fermer les yeux, supposa Franko. Et retenir ma respiration. Les cadavres. Comme je dis toujours, les cadavres c'est bien tous les mêmes, dans le noir.

Buell revint au bout d'une minute exactement. Il se tint devant eux et attendit en silence. Finalement, Bondini bredouilla :

— Nous le ferons.

— Tous les trois ? demanda Buell.

— Oui. Nous le ferons. Tous les trois.

— Parfait. Ça fait dix mille points chacun. Et maintenant, vous n'aurez pas à faire tout ça.

— Quoi ? s'exclama Hubble.

— Vous n'aurez pas à faire tout ça. Je vous mettais simplement à l'épreuve.

— Ah ?

— Au lieu de ça, je veux seulement que vous tuiez un homme.

— Lequel ? demanda Franko.

— Est-ce que c'est important ?



- Non, dit Franko. Ça n'a aucune importance.
- Absolument aucune importance, renchérit Bondini.
- Du tout, du tout, assura Hubble.

Tous trois étaient soulagés de n'avoir qu'à tuer un homme. Peu importait qui.

La voiture peinait et la jauge de température restait dans le rouge alors qu'elle descendait par une route en lacets traversant la montagne et menant vers la côte à Malibu. Alors Remo coupa le contact, passa au point mort et la laissa filer toute seule.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Pamela Thrushwell.

— J'essaie d'arriver à destination. Taisez-vous à moins que vous vouliez aller à pied.

La voiture prit de la vitesse en fonçant en roue libre, passant en trombe devant des boutiques de poterie, de petits marchés proposant quatorze variétés de haricots et des hippies sur le retour avec des lunettes de mémé ou des femmes de plus de quarante ans qui portaient encore des minijupes de peau à franges et des mocassins indiens. La voiture prit un virage sur deux roues.

— Vous allez trop vite, protesta Pamela.

— Comment est-ce que vous calculez ça ?

Elle éleva la voix pour concurrencer le crissement des pneus et le sifflement du vent entrant par les vitres baissées.

— La damnée auto va se renverser ! hurla-t-elle.

— Pas si vous faites contrepoids sur la gauche, répliqua Remo.

Elle se tortilla vers le centre de la banquette avant et Remo aborda un nouveau virage et pendant un instant les roues de droite quittèrent le sol et la voiture bascula, en équilibre précaire. Remo saisit les épaules de Pamela et l'attira violemment contre lui. La voiture retomba sur ses quatre roues.

— Le prochain, je peux le négocier les yeux fermés, affirma-t-il fièrement.

— Je vous en prie, ralentissez !

— D'accord, dit aimablement Remo et il écrasa la pédale de frein. Ça m'est complètement égal si nous n'arrivons pas à temps pour empêcher la destruction nucléaire.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien.

— Vous avez parlé de destruction nucléaire.

— Je pensais à cette voiture.

— Pas vrai. Vous parliez d'autre chose.

— Je ne sais plus.

— Si, vous le savez très bien, insista Pamela en se croisant les bras. Vous ne voulez pas me le dire, c'est tout. Vous ne m'avez rien dit

depuis que nous avons quitté New York. Vous avez à peine prononcé trois mots pendant tout le voyage. Je ne sais même pas comment vous avez trouvé où aller à Malibu.

— Écoutez voir ! Je travaille à la compagnie des téléphones. Qu'est-ce que je peux savoir de la destruction nucléaire ? Mon bureau m'a dit où aller et quand maman dit va, je vais.

— C'est encore autre chose, ça. Pourquoi est-ce que la compagnie des téléphones de New York vous envoie en Californie pour découvrir un correspondant obscène ? Hein ? Pourquoi ?

— Ce n'est pas vraiment la compagnie des téléphones de New York.

— Non ? Alors qu'est-ce que c'est ?

— Ça fait partie de notre nouveau réseau téléphonique. Si votre téléphone est en dérangement vous appelez un service et si vos lignes téléphoniques tombent toutes et électrocutent les voisins dans leur piscine, vous appelez un autre service. C'est comme ça que nous sommes organisés, maintenant. Et moi je fais partie d'une filiale. L'Alexander Graham Folding, Patrouille des obscénités, S.A. C'est nouveau. Donnez-nous encore un peu de temps, et le réseau téléphonique américain marchera aussi bien que celui de l'Iran.

— Je persiste à ne pas croire que vous travaillez pour le téléphone.

— Et je persiste à ne pas croire que vous faites tout ce chemin pour vous venger de quelqu'un qui respire fort au téléphone et qui vous fait des papouilles, alors laissez tomber, vous voulez ?

— Je veux causer.

Remo ôta ses mains du volant, les croisa derrière sa tête et s'adossa confortablement.

— Allez-y. Parlez. Parlez vite. Il y a un garde-fou là-haut.

Elle lui saisit les mains et les remit sur le volant.

— D'accord, dit-elle. Conduisez. Ne parlez pas.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Remo ne connaissait pas Malibu et il fut déçu. Il s'attendait à de somptueuses demeures avec des allées en fer à cheval et des communs et il ne voyait qu'une rangée de petites maisons serrées les unes contre les autres le long de la corniche, avec de hautes clôtures de bois pour protéger leur intimité ; il trouva que ça n'avait pas plus grand air que Belmar, dans le New Jersey, à cinq mille kilomètres de là sur l'Atlantique. Pamela aussi était déçue.

— Je ne vois pas de stars de cinéma, dit-elle.

— Elles sont toutes sur la plage à regarder l'érosion de la Californie.

La maison qu'ils cherchaient était d'une qualité supérieure de

plusieurs crans. Elle occupait 45 mètres de vue sur l'océan et elle était cachée de la route par un épais mur de pierre percé d'un lourd portail d'acier massif. Il y avait un petit bouton encastré à côté et une plaque sans nom, portant simplement l'adresse.

Remo leva la main pour sonner mais Pamela le retint vivement.

— Est-ce que nous ne devrions pas nous introduire en douce, ou quelque chose ?

— Pas si nous n'y sommes pas obligés. Pourquoi travailler ?

Remo sonna. Personne ne répondit. Il pressa encore une fois le bouton. Ils entendirent alors une voix venant d'un petit haut-parleur caché près d'un des gonds supérieurs du portail.

— Qui est là ?

— Comment s'appelle le propriétaire de cette maison ? demanda Remo.

— M<sup>r</sup> Buell. Qui le demande ?

— Moi.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je viens tuer M<sup>r</sup> Buell. Il est là ?

— Allez-vous-en ou j'appelle la police, riposta la voix.

— Faut pas être comme ça, voyons, dit Remo. Vous savez depuis combien de temps je roule pour arriver ici ?

— J'appelle la police.

Un déclic sec et le haut-parleur se tut.

— Eh bien bravo ! s'exclama ironiquement Pamela. Nous sommes toujours dans la rue et nous allons avoir la police pour nous tenir compagnie !

De dépit, elle donna un coup de pied dans le portail.

— Ne vous en faites pas.

Remo saisit la poignée du portail fermé à clef, en sentant la chaleur de l'acier sous ses doigts. Doucement, il se mit à tourner la poignée, d'un côté et d'autre, jusqu'à ce qu'il perçoive presque le bourdonnement du métal vibrant sous sa main. Il accéléra son mouvement et les vibrations devinrent plus rapides. Il ne savait pas comment il s'y prenait. C'était une chose qu'il avait apprise il y avait si longtemps qu'il avait oublié comment ça marchait. Mais il se rappelait le résultat et comment y arriver.

Quand il sentit que le métal vibrait à la bonne cadence, il claqua du plat de son autre main la masse d'acier, juste au-dessus de la serrure. Cette plaque-là se cassa et tomba à ses pieds, en même temps que le mécanisme de la serrure. Il poussa le portail du petit doigt.

— Comment avez-vous fait ça ? s'étonna Pamela.

— J'ai envoyé un coupon, un jour, « Devenez serrurier par correspondance. Un métier lucratif ». C'est tout ce qui m'est resté du cours. Quand je me suis aperçu que ça n'allait pas m'enrichir, je suis

entré à la compagnie du téléphone.

Dans la maison, Bondini raccrocha le micro et annonça :

— Je crois qu'il entre, en ce moment. Tout le monde se rappelle ce qu'il doit faire ?

Hubble et Franko hochèrent la tête. Ils étaient accroupis derrière des canapés, avec chacun une mitraillette braquée sur la porte d'entrée. Bondini avait un 44 Magnum. Ils tenaient ces armes inconnues avec précaution, comme si elles risquaient de tirer toutes seules.

— Très bien, dit Bondini. Et quand nous les aurons tués, nous ficherons le camp d'ici.

— C'est ça, approuva Franko.

— Personne n'a de problème avec ce programme ?

— N'importe quoi vaut mieux que sauter des moutons, répliqua Hubble.

À près de cinq cents kilomètres de là, dans une énorme maison de pierre construite sur un promontoire dominant le Pacifique, Abner Buell regardait sur un écran de télévision les trois hommes armés dans sa villa de Malibu. M<sup>r</sup> Hamuta était assis à côté de lui.

— Vraiment, je ne comprends pas, dit M<sup>r</sup> Hamuta. Je croyais que vous m'aviez fait venir pour...

— Vous aurez votre chance, promit Buell.

— Mais ces trois hommes ?

— Vous aurez votre chance.

Buell claqua des doigts et Marcia, qui se tenait debout dans un coin de la pièce, se précipita pour lui remplir sa tasse de tisane aux écorces d'orange. Elle fit cela en silence et retourna dans son coin, sans jamais quitter des yeux l'écran de télévision.

Pamela marcha vers la porte d'entrée de la villa, la main tendue vers la poignée, et Remo demanda :

— Vous allez vraiment faire ça ?

— Pourquoi pas ? Vous avez fait savoir à tout le monde que nous sommes ici. Vous croyez que nous allons surprendre quelqu'un, maintenant ?

Dans son autre main, elle tenait un petit revolver.

— Non. Mais je crois qu'ils vont vous surprendre quand vous passerez par cette porte. Vous ne savez pas reconnaître un piège qui vous saute aux yeux ? Ils nous attendent.

— Vous dites tout le temps ils. Pourquoi ils ? Il n'y avait qu'une voix, au haut-parleur.

- C'est ils. Ils sont trois.
- Qu'est-ce que vous en savez ?
- Je les entends.

Elle colla son oreille à la porte.

- Je n'entends rien, chuchota-t-elle au bout d'un moment.

— Ça a plus de rapport avec votre ouïe qu'avec leur bruit, répliqua Remo. Ils sont trois. Il y en a un qui a de l'asthme ou quelque chose parce qu'il respire drôlement.

Pamela Thrushwell sourit. Elle savait au moins reconnaître une mise en boîte.

- Et les deux autres ? demanda-t-elle ironiquement.

— Ils respirent normalement. Pour des Blancs, bien sûr. Mais ils sont nerveux. Leur respiration est courte. Je pense qu'ils ont des armes et qu'ils n'y sont pas habitués.

- Voilà le plus grand tas de sornettes que j'aie jamais entendues !

— Comme vous voudrez. Passez par cette porte si ça vous amuse, dit Remo et il éleva la voix. Moi, je vais faire le tour par-derrière et entrer du côté de l'océan.

Il s'éloigna et quelques instants plus tard il entendit qu'elle le suivait à pas de loup.

- Attendez-moi !

— Ah, tout de même ! marmonna-t-il et il lui chuchota à l'oreille. Nous allons escalader ce treillis jusqu'au premier étage.

- Je...

Remo lui plaqua vivement une main sur la bouche.

- Chuchotez.

- Je croyais que nous allions passer par-derrière.

- Vous n'êtes pas très futée, hein ? Je disais ça pour eux.

- Pourquoi ?

Il montra le mur au-dessus de la porte.

— Ils ont des micros et des caméras partout. Je ne veux pas qu'ils sachent ce que nous faisons.

- Ne me dites pas que vous avez peur !

- Pas pour moi, dit Remo.

Pamela réfléchit un peu à cela et hocha la tête.

- Bien. Je serai juste derrière vous.

La fenêtre du premier était ouverte et Remo hissa Pamela avant d'y passer lui-même. Ils se trouvèrent dans une chambre d'amis dont les murs, le dessus-de-lit, les meubles, le tapis et les rideaux étaient rouge vif.

- On dirait une foutue hémorragie, cette pièce, grogna Remo.

- Elle ne me déplaît pas.

— L'endroit rêvé pour saigner à mort. S'ils vous descendent, je vous porterai ici pour y mourir.

— Merci. J'apprécie une telle prévenance !

La porte de la chambre s'ouvrait sur une galerie qui passait devant toutes les pièces du premier et d'où l'on avait une vue plongeante sur le grand salon et la salle à manger.

Remo conseilla d'un geste le silence à Pamela et l'amena jusqu'à la balustrade. Elle vit trois hommes, cachés derrière des canapés ou des fauteuils, leurs armes braquées sur la porte de verre coulissante donnant sur une terrasse et sur la plage. L'océan était très vert, ce jour-là.

— Est-ce que je les abats ? chuchota Pamela.

— Pourquoi voulez-vous faire ça ?

— Les descendre avant qu'ils nous descendent. Ils sont plus armés que nous.

— Dieu de Dieu, vous pensez même comme James Bond !

— Eh bien quoi ? Nous ne pouvons pas attendre ici jusqu'à ce qu'ils s'endorment tous !

Il leva une main pour la faire taire.

— Laissez-moi faire.

Il sauta en souplesse par-dessus la balustrade et atterrit cinq mètres plus bas sur les coussins du sofa ; il se renversa sur le dos, fit la cabriole et se retrouva sur ses pieds entre deux des soldats de fortune à qui il arracha les mitraillettes.

L'homme derrière le fauteuil entendit du bruit et se retourna en haussant lentement son Magnum. Avant qu'il puisse faire quoi que ce soit avec, Remo le lui subtilisa. Il fut alors bien embarrassé, avec trois armes. C'était vraiment encombrant. Il essaya de tenir une mitraillette dans chaque main et le revolver sous son menton, mais ce n'était pas très confortable.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme du fauteuil.

— Ne nous énermons pas, dit Remo mais c'était difficile de parler, avec un revolver coincé sous le menton.

Il mit les deux mitraillettes sous son bras et tint le Magnum de son autre main, mais les mitraillettes glissaient. Elles risquaient de tomber, le coup partirait et quelqu'un serait blessé, pensa-t-il.

— Ça va ? cria Pamela du balcon.

— Très bien, très bien, très bien. Est-ce que vous voulez bien attendre une minute, tous ?

Il renonça finalement et jeta les trois armes dans un coin, en avertissant les hommes :

— Je les ai mises là-bas, mais ça ne veut pas dire que vous devez croire que vous serez capables de cavalier pour en ramasser une ou je ne sais quoi, parce que dans ce cas je serais obligé de vous tuer.

Pamela descendit par l'escalier. Elle couvrit les trois hommes avec

son petit revolver et Remo remarqua qu'elle le tenait bas, contre sa hanche, comme les gens qui sont experts au maniement d'armes de la police, et pas devant elle où n'importe qui pourrait le lui arracher.

— Que personne ne bouge ! gronda-t-elle.

— Ils n'ont pas l'intention de bouger, Mrs Peel, railla Remo. Et écarter ce truc de moi... Bon, vous autres, comment vous appelez-vous ?

— Qui le demande ? répliqua celui qui s'était caché derrière le fauteuil.

Remo prit la table basse, la retourna et tordit un de ses pieds en tire-bouchon.

— Question suivante ?

— Bondini, répondit l'homme. Bernie Bondini.

Remo regarda les deux autres, qui étaient encore par terre, tremblant devant Pamela dont le revolver restait fermement braqué.

— Hubble.

— Franko.

— Est-ce qu'une de ces voix ressemble à celle qui vous harcelait au téléphone ? demanda Remo à Pamela.

— Je ne peux pas juger, rien que par leur nom. Il faut qu'ils parlent un peu plus longtemps.

— Qui êtes-vous ? demanda Bondini.

— Vous avez fini de poser cette question ? répliqua Remo. D'accord, vous allez parler chacun à votre tour. Un à la fois. Répétez après moi : Il y a quatre-vingts et quelques années, nos ancêtres ont amené...

— Ce n'est pas ça, protesta Bondini.

— Bon, dites-le comme vous voulez. Je n'ai jamais prétendu être premier en histoire.

— Il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères ont fait naître sur...

— Lui ? demanda Remo à Pamela mais elle secoua la tête. Bon, à vous, dit-il en montrant du doigt le barbu, par terre. Votre nom ?

— Hubble.

— Bien. Récitez le Gettysburg Address.

— Je ne connais pas le code postal de Gettysburg.

— Très drôle. Vous voulez continuer comme ça pour avoir le cou tordu ?

— Il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères et patati et patata...

— Lui ? demanda Remo à Pamela.

— Non.

— Il ne reste que vous, dit Remo à Franko. Récitez.

— Il y a quatre-vingt-sept ans, nos pères ont fait naître sur ce continent une nouvelle nation, conçue dans la...

— Ça suffit, dit Remo.

— ... liberté et dédiée au principe que tous les hommes sont créés égaux...

— J'ai dit assez ! cria Remo.

— Nous sommes aujourd'hui engagés, continua Stash Franko en se levant et Remo lui plaqua une main sur la bouche.

— S'il y a une chose au monde que je déteste, c'est les cabotins.

Il regarda Pamela et elle fit encore non de la tête.

— Je vous lâcherai, dit-il à Franko, si vous me promettez de ne parler que lorsqu'on vous interroge. Vous promettez ?

Franko hocha la tête et Remo le lâcha.

— ... dans une guerre civile...

Remo redressa le pied de la table basse, l'arracha et l'enroula autour du cou de Franko, assez serré pour l'effrayer mais pas au point de lui faire mal.

— Je ne dis plus rien, murmura humblement Franko.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Bondini.

— Qui est Buell ? Le propriétaire ?

— Nous ne l'avons vu qu'une fois. Abner Buell. Un petit bonhomme insignifiant avec des cheveux en plastique. Je ne peux pas dire que je le connaisse.

Remo regarda les deux autres qui secouèrent la tête.

— Pourquoi vouliez-vous nous tuer, alors ?

— Parce que je ne voulais pas battre ma mère à mort avec un petit bâton, répondit Bondini.

— Et je ne voulais pas avoir de rapports sexuels avec des moutons, expliqua Hubble.

— Ni avec des cadavres, ajouta Franko.

Il fallut à Remo un moment pour démêler tout ça mais, avec l'aide de Pamela, il finit par comprendre que ces trois hommes comptaient recevoir de l'argent du propriétaire de la villa et ne savaient même pas qui était Remo. Il en fut bien content parce que cela voulait dire qu'il n'aurait pas à les tuer.

— Comment deviez-vous annoncer à Buell que nous étions morts ? demanda-t-il.

— Il ne nous l'a pas dit.

— Ça signifie que cette boîte est truffée de micros et de caméras, dit-il à Pamela. Bon, ça va, vous autres. Vous pouvez vous en aller.

— C'est tout ? s'étonna Bondini.

— Vous n'allez pas nous dénoncer ? demanda Hubble.

— Pas moi, mon vieux. Allez en paix.

Franko gardait le silence et contemplait l'océan. Finalement, il parla :

— Il y avait une chose.

— Quoi ?



— Le type à qui appartient cette maison. Je l'ai entendu dire qu'il avait une propriété exactement comme ça à Carmel et qu'il attendait de la visite. Est-ce que ça vous est utile ?

— Oui, répondit Remo. Merci.

— Ça bat des rapports avec un cadavre, quand même, dit Franko en marchant vers la porte, mais sur le seuil, il s'arrêta. Autre chose...

— Quoi encore ?

— ... Nous sommes ici pour que les morts ne soient pas morts en vain, pour que cette nation assiste sous la protection divine...

Sur ce, il se mit à courir en voyant Remo marcher sur lui.

À Carmel, assez loin au nord le long de la côte du Pacifique, Buell éteignit l'écran de télévision et dit à M<sup>r</sup> Hamuta :

— Préparez-vous. Il devrait être ici bientôt.

— Je suis toujours prêt.

— Je vous le conseille bien, cette fois.

Hamuta partit et Marcia entra dans la pièce. Buell lui jeta un coup d'œil en lui adressant un de ses très rares sourires froids. Elle était habillée en conducteur de locomotive à vapeur, mais la salopette était coupée tout en haut des cuisses, elle n'avait pas de chemise et ses seins dansaient derrière la bavette du bleu de chauffe.

— Il s'est échappé, ce Remo ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Qui peut-il être ?

— Un espion quelconque du gouvernement. Je ne sais pas.

— Dommage qu'il se soit échappé.

— Non, pas du tout. Il le devait, souviens-toi. Je voulais simplement qu'il soit sur ses gardes en arrivant ici. Le jeu sera plus difficile pour Hamuta.

— Et si Hamuta rate son coup ?

— Il ne rate jamais son coup.

— Mais s'il rate ? insista la rouquine.

Buell passa une main sur ses cheveux vernis.

— Aucune importance. Le monde entier sautera quand même. Boum.

— Ah oui ! Oui ! Vite ! s'écria Marcia.

## CHAPITRE X

— Il s'est envolé, Smitty, annonça Remo. Mais je sais qui c'est.

— Qui ? demanda Smith qui avait pu découvrir avec ses ordinateurs la maison de Malibu mais n'avait pu identifier son propriétaire.

— Abner Buell. Et je crois savoir où il est allé : Nous y allons maintenant.

— Nous ?

— La fille qui est avec moi.

— Est-ce qu'elle sait qui vous êtes ? demanda Smith.

— Non. Elle croit que je travaille pour les postes. Non. La compagnie du téléphone.

— Débarrassez-vous d'elle, alors.

— Elle connaît la voix de Buell.

— Et vous connaissez son nom. Je suis sûre que vous serez capable de démêler ça quand vous le verrez. Débarrassez-vous d'elle.

— Ok, dit Remo.

— Où est Buell, en ce moment ? demanda Smith.

— Je crois qu'il a une propriété à Carmel. C'est en Californie.

— Je vais voir si je peux trouver ça. Vous savez comment j'ai découvert la villa de Malibu ?

— Non.

— Ça vous intéresse ?

— Absolument pas.

Smith grommela de ne pas quitter, s'amusa avec ses ordinateurs pendant une minute ou deux et annonça :

— J'ai une adresse à Carmel. C'est probablement la sienne. Et au fait, Remo, ce Buell paraît avoir des antécédents très intéressants. Vous voulez les connaître ?

— Pas du tout.

— Je vous demande pardon ?

— Il n'y a pas de quoi.

— Il n'y a pas de quoi, quoi ?

— Écoutez. Vous me demandez si je veux connaître les antécédents de Buell. Je vous ai dit non. Est-ce que ça doit être plus compliqué que ça ?

— Non, sans doute, murmura Smith.

— Alors ce sera tout.

— Attendez ! N'oubliez pas que cet homme est capable de

déclencher la Troisième Guerre mondiale. Il a bien failli y arriver ces jours derniers. Des mesures extrêmes s'imposent.

— Vous voulez dire que je dois en faire du pâté de foie ?

— Je veux dire que vous devez assurer qu'il ne pourra pas recommencer.

— Même chose, dit Remo. Salut.

Pamela Thrushwell n'était pas contente.

— Je regrette, dit-elle de sa voix britannique la plus sèche, mais j'y vais.

— Non, vous n'y allez pas. Je vais faire ça tout seul.

— Non et non. Je vous dis que j'y vais.

— Et moi je vous dis que non.

— Dans ce cas, je téléphone aux journaux et je leur raconte tout ce qui se passe. Ça vous plairait, ça ?

— Vous ne feriez pas ça ! s'exclama Remo.

— Comment est-ce que vous m'en empêcherez ? Vous me tuerez ?

— C'est une idée.

— Et qu'est-ce que vos supérieurs en diraient, hein ?

— Une fois la première fureur passée, ils augmenteront le prix des timbres. C'est ce qu'ils font toujours.

— Vous avez dit que vous travailliez à la compagnie du téléphone, pas à la poste.

— Je voulais dire le prix de la communication.

— Bon. Très bien. Allez-y. Je n'ai pas besoin de vous. Je peux faire du stop et y aller toute seule.

Remo soupira. Pourquoi tout le monde devenait-il aussi intraitable ? Où étaient passées les femmes qui disaient oui et faisaient ce qu'on voulait ?

— D'accord. Vous pouvez venir. Je crois que c'est le seul moyen de vous éviter des malheurs.

— Et vous conduirez prudemment, ordonna Pamela.

— Mais oui. Je vous le promets.

Remo se promit aussi que, le bon moment venu et quand il aurait épinglé Buell, il abandonnerait Pamela au bord d'une route quelconque et ne la reverrait plus jamais.

En quittant Malibu, quand ils prirent la route du nord pour remonter la côte jusqu'à Carmel, Pamela demanda :

— À qui avez-vous téléphoné, là tout à l'heure ?

— À ma mère. Elle s'inquiète quand je reste trop longtemps en voyage. Elle a peur que la pluie et la neige et la tombée de la nuit m'empêchent de faire rapidement ma tournée.

— Voilà la poste qui revient !

— Ne cherchez pas la petite bête, grogna Remo.

La maison de Carmel était au bord de l'océan, sur la route panoramique. Elle était au bas d'une longue allée qui partait de la lourde grille solidement cadénassée.

— Est-ce que nous ne devrions pas laisser la grille ouverte ? demanda Marcia.

— Non, répondit Buell.

— Pourquoi ?

— Parce que la grille ne l'arrêtera pas, qu'elle soit cadénassée ou non. Mais si nous la laissons ouverte, il flairera un piège. Vous n'êtes pas d'accord, M<sup>r</sup> Hamuta ?

— Absolument !

Ils étaient dans une chambre du premier étage. Les grandes fenêtres étaient ouvertes et M<sup>r</sup> Hamuta était assis dans le fond, hors de l'éclat du soleil, bien caché mais avec une vue générale parfaite de l'allée, du portail et de la route derrière les grilles.

— Et s'il arrive par le côté de l'océan ? demanda Marcia.

— M<sup>r</sup> Hamuta a un poste de télévision qui lui permet de surveiller le côté de l'océan, expliqua Buell en montrant le petit écran encastré près du plafond qui montrait une vue panoramique continue du Pacifique.

— L'installation est excellente, reconnut M<sup>r</sup> Hamuta.

Il portait un costume trois pièces, au gilet bien boutonné ; son nœud de cravate était impeccable et sa chemise immaculée.

— Vous ne restez pas pour le spectacle ? demanda-t-il.

— Nous le verrons très bien à la télévision, là où nous allons.

— Très bien. Voulez-vous avoir l'amabilité de l'enregistrer au magnétoscope, pour moi ? J'aimerais revoir cela quand je serai rentré à Londres.

— Vous adorez le sang, n'est-ce pas, M<sup>r</sup> Hamuta ?

Hamuta ne répondit pas. Pour tout dire, il jugeait ce jeune Américain vraiment trop grossier et vulgaire. Du sang ! Que savait-il du sang ? Ou de la mort ? Le jeune Yank créait des jeux où des créatures mécaniques mouraient par dizaines de milliers. Que pouvait-il connaître qui ressemblât même de loin à l'exaltation que provoque une balle parfaitement logée qui abat une cible humaine afin que d'autres balles parfaitement placées la découpent comme une oie de Noël ?

M<sup>r</sup> Hamuta regarda Buell et la fille – une singulière personne, celle-là, bien plus intelligente qu'elle n'en avait l'air – remonter la longue allée sinueuse vers la route où les attendait une voiture.

Hamuta était heureux d'être seul, de savourer en silence le plaisir des futurs instants, en pensant d'avance à sa méthode. L'homme était la cible importante, alors il l'abattait le premier. Il lui logerait une balle dans le genou. Non. La hanche. Une balle dans la hanche était

plus douloureuse et l'immobiliserait. Ensuite, il éliminerait simplement la femme avec une seule balle et reviendrait à l'homme pour le découper. Ainsi, ce serait bien plus amusant. Buell se trompait. Hamuta ne s'intéressait pas à la mort pour la mort. Sa passion, c'était tuer pour tuer. L'acte – le fait de tuer – était pur et digne.

Quand les ombres de l'après-midi commencèrent à s'allonger, Hamuta prit un viseur télescopique dans un coffret double de velours et le monta avec soin sur son fusil. À l'aide d'une loupe, il aligna une suite de marques du viseur avec des marques similaires sur la hausse rabattue du fusil, pour verrouiller le téléobjectif à la mise au point correcte. Le viseur était un instrument capteur de lumière, d'une conception personnelle extrêmement complexe, capable de rendre les objets dans la pénombre aussi visibles qu'en plein soleil.

Une fois le viseur en place, Mr Hamuta se rassit, le fusil entre ses bras comme un bébé.

L'homme d'abord. Indiscutablement, l'homme d'abord.

C'était idéal.

Les deux cibles avaient franchi le portail et s'engageaient dans l'allée. Hamuta épaula. Le viseur télescopique intensifia la lumière du soir tombant et éclaira les deux personnes marchant tranquillement vers la maison.

Parfait.

D'abord l'homme. Une balle dans la hanche pour le mettre à terre et l'immobiliser. Puis la femme. Et retour à l'homme.

Un rêve.

— Ne regardez pas tout de suite, dit Remo, mais il y a quelqu'un à cette fenêtre du premier.

Pamela s'empressa de lever les yeux et Remo dut l'empoigner par le bras et la tirer vers lui.

— Je vous ai dit de ne pas regarder !

— Je n'ai vu personne, là-haut.

— Vous n'êtes pas censée voir. Marchez naturellement, c'est tout ce qu'on vous demande.

Il la lâcha et ils firent encore quelques pas. Subitement, Remo s'arrêta et retint de nouveau Pamela.

— Qu'est-ce que...

— Chut, fit-il.

Il sentait des vagues faire pression sur son corps, de plus en plus fortement. Il ne savait pas ce qu'il ressentait, ni comment ni pourquoi, mais il y avait une légère pression, qui l'entourait, qui l'effleurait, invisible, comme une caresse de danger.

— Il y a une arme pointée sur nous, souffla-t-il.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, c'est tout. Fenêtre du premier. Attendez. Attendez. Là !

Il la poussa violemment alors qu'un coup de feu claquait. Elle tomba dans l'herbe et roula derrière un gros rocher qui décorait le jardin plein de fleurs.

Remo s'était lancé dans une double spirale. La balle était destinée à sa hanche droite. Il le savait sans savoir comment et il retomba lourdement dans l'allée.

— Remo ! cria Pamela et elle commença à se relever.

— Bouclez-la et restez où vous êtes, gronda Remo, aplati sur les dalles irrégulières. Quoi qu'il arrive !

Hamuta sourit. L'homme blanc était toujours par terre, sa hanche droite en saillie à un angle anormal. Hamuta sut qu'il avait frappé à l'articulation, exactement comme il l'avait voulu.

Mais la sacrée femme, elle s'était glissée derrière un rocher, hors de vue.

Il attendit un moment, le fusil à l'épaule, et finit par secouer la tête. Il n'aimait pas les changements de programme mais il devait s'y résoudre. Il éliminerait d'abord l'homme et s'occuperait ensuite de la femme.

Il regarda de nouveau Remo.

— Cette fois-ci, peut-être, la hanche gauche.

Remo ressentit la deuxième détonation avant d'entendre le bruit. Dans la fraction de seconde précédant l'arrivée de la balle, il sentit sa direction, sa vitesse, son objectif et, au dernier instant, il souleva son corps du sol. La balle frappa une dalle sous sa hanche gauche et quelques éclats de pierre lui sautèrent au flanc. Il retomba, se tordit un peu et gémit. Il entendit derrière lui le sifflement de la balle ricochant à travers l'allée.

— Oh non ! s'écria désespérément Pamela.

Remo se permit un léger spasme.

Hamuta envisagea un instant de faire sauter les oreilles de l'homme mais il se ravisa. Ce n'était pas amusant, une simple balle dans le cœur serait plus rapide et la question serait réglée. Ensuite, il descendrait, trouverait la femme et s'occuperait d'elle. Elle serait peut-être beaucoup plus amusante.

Il aligna le viseur sur le cœur de Remo et pressa la détente.

Pamela Thrushwell était tournée vers la maison et elle vit l'éclair jaillir du canon du fusil, à la fenêtre du premier étage. Elle entendit

ensuite le claquement. Elle pivota aussitôt sur la gauche, juste à temps pour voir le corps de Remo s'affaïsser, comme s'il se repliait autour de quelque chose. Puis il fut projeté d'un mètre en arrière, roula sur lui-même et resta à plat ventre, les bras écartés, inerte.

Hamuta n'aimait pas l'exercice physique mais même son arme favorite ne pouvait tirer à travers le rocher derrière lequel s'abritait la jeune femme. Il sortit de la maison et leva les yeux sur l'allée en pente vers l'endroit où gisait Remo. Il était déçu, il avait voulu se distraire un peu plus longtemps avec l'homme. Trois balles, deux hanches et un cœur, ça ne suffisait même pas à le mettre en appétit. Cela avait été une exécution très insatisfaisante, pas du tout spectaculaire ; il se dit qu'il serait heureux de quitter ce pays barbare et de retourner dans un royaume civilisé où même la mort avait des règles et des gentlemen qui les respectaient.

Il remonta tranquillement l'allée, le fusil à la main, en se disant que la fille pourrait être armée. Ça n'avait pas grande importance. Les femmes étaient incapables de se servir d'une arme à feu. Elle ne serait pas une menace.

Avant d'arriver à l'endroit où gisait le jeune homme blanc, il bifurqua et se dirigea en ligne droite vers la grosse pierre. Il marchait sans bruit sur le gazon bien tondu. Quand il fut près du rocher, il s'arrêta pour écouter. Il entendit une respiration et sourit légèrement.

Il se baissa, ramassa un caillou, se déplaça sur la droite, plus près de l'allée, et lança le caillou de l'autre côté de la pierre.

Il tomba en faisant un léger bruit dans une azalée en fleur. Sans attendre, Hamuta contourna rapidement le rocher.

Il vit alors le dos de Pamela Thrushwell, qui se tenait en position de tir, tournée vers l'endroit où le caillou était tombé. Avant qu'elle puisse bouger, Hamuta s'avança et fit tomber le revolver de sa main.

Elle pivota et vit un petit homme élégant qui tenait un fusil et lui souriait.

— Qui diable êtes-vous ? demanda-t-elle.

L'accent britannique amusa Hamuta. Cette femme pourrait être batailleuse, ce qui était très bien. Elle apporterait peut-être un peu de piment dans une journée bien terne.

— Je vais vous donner une chance de vous échapper, dit-il. Courez vite.

— Pour que vous puissiez me tirer dans le dos ?

— Je ne tirerai pas avant que vous soyez à vingt-cinq mètres au moins, promit-il. Une avance de vingt-cinq mètres... Parce que nous sommes tous deux Britanniques.

— Non !

— Alors je vais vous abattre ici, déclara Hamuta.

Les yeux de Pamela se tournèrent vers l'endroit où son revolver était tombé.

— Vous ne pourrez pas le ramasser avant que je tire, avertit Hamuta.

Il avait reculé d'un mètre ou deux, assez pour qu'elle ne puisse bondir sur son arme avant qu'une balle lui atteigne le cerveau.

Un brusque frisson de peur parcourut Pamela. Pendant un instant, elle parut indécise, ne sachant si elle devait s'enfuir ou tenter sa chance en espérant tirer la première. L'homme eut l'air de deviner sa pensée.

— Fuyez et vous avez une chance. Une petite chance mais une chance quand même. Si vous tentez de prendre ce revolver, vous n'en avez aucune. Alors courez.

Sur ce, une autre voix se fit entendre sur la pelouse, derrière Hamuta.

— Pas si vite, petit pot de beurre.

Hamuta pivota. Remo était debout dans l'allée, à cinq mètres. Le jeune Américain avait des yeux noirs au regard glacé et les ombres du soir faisaient ressortir les méplats de sa figure anguleuse.

Sous le choc, Hamuta resta un instant bouche bée.

— Comment êtes-vous là ? bredouilla-t-il, autant pour lui-même que pour Remo.

— Je guéris vite. Depuis toujours. Est-ce que c'est la voix, Pamela ?

Elle fut incapable de répondre. La surprise la rendait muette de stupeur.

— Je vous demande si c'est la voix.

— Non...

— C'est bien ce que je pensais. Ça va. Où est Buell ? demanda Remo à l'homme en costume trois pièces.

Hamuta s'était ressaisi. Il se dit qu'il avait peut-être raté son coup. Mais plus maintenant, pas à cette distance. Il pouvait encore s'amuser avec cet Américain.

— Je te parle, boule de suif, dit Remo.

Il fit un pas et Hamuta, en souriant, épaula lentement. Il avait oublié Pamela, derrière lui, et elle se glissa sans bruit vers son revolver. Elle entendit Hamuta annoncer :

— Votre épaule droite d'abord.

Elle bondit sur son arme, pensant qu'elle aurait le temps d'abattre l'Anglais avant qu'il tire sur Remo. Mais elle entendit alors la détonation sèche du fusil.

Elle leva les yeux. Remo était toujours debout, souriant, le corps légèrement tourné pour présenter son épaule gauche vers Hamuta.

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? bafouilla Hamuta.

Il ne pouvait croire qu'il avait manqué sa cible. Pamela non plus.



Avec rage, cette fois, Hamuta pressa de nouveau la détente, en visant l'abdomen de Remo, à moins de deux mètres de lui. Pamela eut l'impression que le corps de Remo se tordait et se redressait. C'était un mouvement enroulé sans rythme discernable, imprévisible, et Hamuta tira encore. Mais Remo continua d'avancer. La balle avait dû le manquer. Pamela savait pourtant que l'Anglais ne pourrait pas manquer éternellement ses coups, alors elle lui visa la tête, en tenant son revolver à deux mains.

Comme elle appuyait sur la détente elle entendit le cri de Remo :

— Non !

Trop tard. Le coup partit et la tête de Hamuta vola en éclats. Il tomba à plat ventre dans l'herbe. Du sang jaillissait de son crâne. Le fusil était coincé sous son corps. Remo regarda Pamela.

— Pourquoi avez-vous fait ça, bon Dieu ?

— Il allait vous tuer !

— S'il était capable de me tuer, il l'aurait déjà fait dix fois, grommela Remo. Maintenant il est mort et je ne sais toujours pas qui il est ni où est Buell ni rien. Et tout ça, c'est de votre faute !

— Arrêtez de pleurnicher !

— Je savais que c'était une erreur de vous laisser venir avec moi.

— Je n'ai jamais eu moins de remerciements pour avoir voulu sauver la vie de quelqu'un, riposta Pamela.

— Gardez ça pour la Croix-Rouge. Je n'en ai pas besoin.

— Vous êtes vraiment un sale type ingrat. Je vous croyais mort. Si vous n'étiez pas blessé, pourquoi avez-vous attendu si longtemps ?

— Parce que, grande gueule, je devais voir s'il y en avait d'autres. Parce que si je l'attaquais, un de ses complices, s'il en a, aurait pu vous descendre. Parce que je pensais devoir vous garder en vie, même si Dieu seul sait pourquoi. Parce que quand ce n'est pas une irritation, c'en est une autre.

Pamela réfléchit un instant et elle allait presque dire merci mais l'expression furieuse de Remo l'exaspéra et elle lui cria :

— Vous pouvez rester ici et vous plaindre, mais moi je vais entrer dans la maison, là !

— Buell n'y est pas.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Je le sais, c'est tout.

— Je vais bien voir !

La maison était déserte. Remo suivit Pamela à l'intérieur, jusque dans la chambre du premier où il vit la télévision qui surveillait la façade donnant sur l'océan.

— Je vous parie que ce type observe tout ce qui se passe ici, dit-il.

— Peut-être.

— Bien sûr. Je parie que cet Abner Buell est un expert de la télé ou

je ne sais quoi. Il observe. Il sait que Toto le tas de lard est mort, là dehors. Il surveillait aussi la villa de Malibu, probablement. C'est comme ça qu'il a su que nous venions ici.

— Peut-être, répéta Pamela.

— Écoutez, dit Remo en désignant le plafond. Là. Et là. C'est des caméras de télévision !

Il sortit dans le couloir et cria :

— Bien sûr ! Il en a partout. En ce moment, il est quelque part et il nous observe.

Instinctivement, Pamela leva une main à sa gorge pour resserrer le col de son corsage. Remo s'approcha d'une des caméras et dit d'une voix forte :

— Buell, si vous écoutez. C'est la dernière fois que vous fricotez avec la compagnie du téléphone. Je viens vous attraper. C'est compris ? Je viens vous chercher et je vous aurai.

Et en arrachant la caméra du mur il ajouta :

— Je viens vous chercher. Si vous nous observez.

## CHAPITRE XI

— ... si vous nous observez.

Abner Buell observait et la dernière chose qu'il vit fut la main de Remo qui se levait vers la caméra dissimulée et puis l'écran s'éteignit.

Jusqu'à présent ce n'avait été qu'un jeu mais il avait maintenant la chair de poule et des frissons dans le dos. Car il avait regardé à la télévision au fond des yeux noirs de Remo et avait cru voir les profondeurs de l'enfer.

Il avait à côté de lui un autre écran de télévision et dès que le premier s'éteignit des sonneries retentirent sur le second, de petites silhouettes de dessins animés multicolores y passèrent et furent remplacées par le dessin précis d'un homme en costume trois pièces, mort sur le sol. Mr Hamuta.

Et puis un message s'inscrivit :

« Objectif Remo vaut maintenant cinq cent mille points. Dernier défenseur disparu. Options de jeu 1) capituler et sauver sa peau. 2) continuer la lutte seul. Chances de succès : 21 pour cent. »

— Qui t'a sonné, toi ? ragea Buell et il éteignit l'écran du jeu.

Derrière lui, Marcia demanda :

— Ça ne marche pas très bien, n'est-ce pas, Abner ?

Il se retourna vivement. Marcia portait un costume de soubrette, les seins soulevés par un soutien-gorge pigeonnant. Ses jambes étaient gainées de bas résille noirs suspendus sur ses cuisses blanches par un porte-jarretelles noir. Un petit tablier noir brodé de dentelle blanche complétait la tenue.

— Ça ne marche pas ? gronda Buell. Je n'ai même pas commencé ! Qu'est-ce que cet ordinateur peut savoir ?

Il examina plus attentivement le costume et décréta :

— J'aime mieux la tenue de harem. Le long pantalon transparent et le petit boléro de gaze, sans rien dessous. Ça me plaît davantage. Va te changer.

— Comme tu voudras, Abner, dit-elle mais elle ne partit pas tout de suite. Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

— Pourquoi est-ce que tu poses tant de questions, aujourd'hui ? Tu cherches à remplacer Barbara Walters ? Retourne donc poser pour des magazines !

— Mais tu m'intéresses, dit-elle sans se troubler. Tu es l'homme le plus remarquable que j'aie jamais connu et je veux savoir ce qui se passe dans ta tête.

— Il y a un esprit brillant. Brillant, marmonna-t-il en se retournant vers son ordinateur.

Pendant quelques longues secondes, Marcia le regarda se pencher sur son clavier mais quand il fut évident qu'il ne dirait plus rien elle alla changer de costume.

Buell ne l'entendit pas partir. Il était très occupé à reprogrammer son appareil, plus vite que la majorité des gens ne tapaient à la machine.

Son premier souci était de découvrir comment ce Remo, qui que ce soit, avait pu retrouver sa trace avec tant de précision, à Malibu et à Carmel. Il se demanda s'il ne lui avait pas trop facilité les choses.

Mais aucune des deux maisons n'était à son nom. Aucun de ses voisins de Carmel – tous très éloignés – ne le connaissait et, pensait-il, aucun ne l'avait jamais vu. Si Remo était venu à Carmel et avait demandé où habitait Abner Buell, il se serait heurté à de l'ignorance absolue.

Alors comment avait-il trouvé si facilement ?

Assis devant son clavier, il posa une multitude de questions à son ordinateur et aucune des réponses ne le satisfit. Il attendit enfin que l'ordinateur lui donne la solution de l'énigme. Et puis, dans un de ces éclairs d'intuition qui séparent toujours, pensait-il, l'esprit de l'homme de celui de la machine, il demanda :

« Et les factures des services ? »

L'ordinateur ne comprit pas. Son écran présenta toute une rangée de points d'interrogation.

« Quelle maison particulière de Malibu consomme le plus d'électricité ? » demanda-t-il alors et l'ordinateur répondit :

« Un instant. Nous puisons dans la banque de données des ordinateurs de l'électricité. »

Buell pianota impatiemment du bout des doigts sur le bord de son clavier et, en moins d'une minute, l'ordinateur donna l'adresse de sa villa de Malibu.

Buell sourit. Peut-être, pensa-t-il. Peut-être bien. Et il tapa rapidement :

« Quelle maison particulière de Carmel consomme le plus d'électricité ? »

Encore une fois, l'appareil le pria de patienter et finit par donner l'adresse exacte de Carmel.

Buell claqua des doigts en éclatant de rire. Il avait découvert comment Remo s'était procuré les adresses, en vérifiant la consommation d'électricité dans les deux agglomérations. Il était normal de supposer que Buell, avec ses ordinateurs, ses caméras, son matériel cybernétique et tout, était un important consommateur.

C'était donc cette piste que ce Remo avait suivie. Mais les pistes

étaient à double sens.

Buell était certain que Remo ne travaillait pas à son propre compte. Il était à la solde de quelqu'un, une agence, un service que les activités de Buell troublaient, depuis quelques mois.

La piste menant de cette agence à Buell pouvait être suivie en sens inverse. Mais comment ?

Il réfléchit longuement. L'ordinateur, jamais ensommeillé, jamais impatient, attendit ses instructions.

Finalement, Buell passa à l'action. Il demanda à l'ordinateur de retourner à la compagnie d'électricité et de découvrir qui, à part lui, avait puisé dans ses ordinateurs pour obtenir les adresses des plus gros consommateurs.

L'ordinateur donna une longue liste de ces demandes pour la région de Malibu, et une autre liste aussi longue pour Carmel. Buell tapa :

« Donnez tous les doublons. »

L'ordinateur répondit instantanément qu'un seul nom figurait sur les deux listes, celui d'un petit laboratoire d'informatique du Colorado.

Buell demanda à l'ordinateur de se glisser dans le matériel de ce labo et de voir si les demandes étaient parties de là ou avaient été relayées.

Pendant qu'il attendait la réponse, Marcia revint dans la pièce mais il ne la vit pas. L'écran de l'ordinateur s'anima et donna le nom d'une imprimerie de Chicago. Buell sourit. Il savait qu'il était sur la bonne voie, maintenant. Quelle raison aurait une imprimerie du Midwest de se renseigner sur la consommation d'électricité dans deux villes côtières de Californie ? Aucune. Donc, la société de Chicago était encore une couverture.

Il demanda encore une fois à l'ordinateur de fourrer son nez dans ceux de Chicago et de suivre la demande pour remonter à l'origine.

Cela exigea deux heures. La piste allait de Chicago à une entreprise de pièces détachées d'automobile de Secaucus, dans le New Jersey. Elle conduisait ensuite à une usine d'alimentation orientale de Seneca Falls, État de New York, puis à un restaurant de la 26<sup>e</sup> Rue Ouest, à New York.

De là, les ordinateurs retracèrent la demande pour aboutir à un marchand de tracteurs d'occasion à Rye, dans l'État de New York. Et la piste s'arrêtait là.

« Continuez de retracer », ordonna Buell.

« Plus de piste, répliqua l'ordinateur. La demande de renseignement sur la consommation d'électricité émane d'un ordinateur de Rye, New York. »

Buell regarda fixement son écran. Il avait complètement oublié Marcia, qui était tranquillement assise dans un coin et l'observait. Elle

portait son costume de houri et elle avait beau être fière de son corps, elle savait qu'il n'intéresserait absolument pas Abner Buell en ce moment. Pas quand il travaillait. Et, par-dessus tout, elle voulait qu'il continue de travailler. Elle entendit Buell pouffer et comprit qu'il venait d'imaginer un tour de cochon.

— Il s'agit de trouver maintenant le plus important consommateur particulier d'électricité de Rye, dans New York, murmura-t-il.

L'ordinateur travailla en silence pendant quinze secondes avant de donner le nom et l'adresse d'un certain Dr Harold W. Smith.

« Informations sur Smith ? » demanda Buell.

Quelques minutes plus tard il eut sa réponse :

« Directeur du sanatorium de Folcroft, Rye, New York. »

« Nature du sanatorium de Folcroft ? » tapa Buell.

« Maison de santé privée pour malades mentaux âgés. »

« La facture mensuelle d'électricité de Folcroft est-elle compatible avec celle de maisons de santé semblables ? » demanda Buell.

Il fallut un quart d'heure à l'appareil pour donner ce renseignement.

« Non. Utilisation électrique excessive. »

« Compatible avec important équipement informatique ? »

« Oui », répondit instantanément l'ordinateur.

Buell l'éteignit, certain d'avoir abouti à la vérité. Ce Remo était envoyé par ce Smith. Et ce Smith, quoi qu'il soit, dirigeait quelque chose d'important aux États-Unis. Quelque chose d'important et de dangereux pour Abner Buell.

Il était très tard et Harold Smith s'apprêtait à quitter son bureau de Folcroft. Sa secrétaire était partie depuis des heures et il savait que le dîner l'attendrait quand il arriverait chez lui, une viande quelconque noyée sous une espèce de sauce rouge vaguement ketchupesque.

Il ouvrait sa porte quand un de ses téléphones privés sonna. Remo. Ce devait être Remo, pensa-t-il, et il se dépêcha d'aller décrocher.

Mais la voix qui répondit à son « allô » ne fut pas celle de Remo.

— Dr Smith ?

— Oui ?

— Ici Abner Buell. Je crois que vous me cherchez.

## CHAPITRE XII

Smith regardait les eaux glacées du détroit de Long Island venir s'écraser contre la côte rocheuse vers laquelle descendaient les pelouses bien tondues de Folcroft.

Les restes d'une vieille jetée de bois s'avançaient dans la mer, bizarrement tordus comme un index arthritique. Dieu, songea-t-il, c'était si loin ! C'était à cette même jetée que Smith et un autre ancien de la CIA, mort depuis longtemps, avaient amarré leur petit bateau en arrivant à Folcroft pour y fonder CURE. Tant d'années... et tant de déceptions !

Ils avaient nourri de grands espoirs pour l'organisation secrète et elle n'y avait pas répondu. Elle avait remporté quelques petites victoires, mais les grands criminels, les grands bandits continuaient de se tirer d'affaire parce que la balance de la justice penchait en faveur des riches et des puissants. Une action en justice était une chaîne faite de nombreux maillons et il était toujours possible de corrompre et d'affaiblir un de ces maillons pour briser la chaîne.

Smith avait alors été prêt à tirer un trait sur CURE, à se résigner à l'échec et à retourner dans le New Hampshire à une vie de professeur d'université.

Mais alors CURE et lui reçurent l'autorisation de recruter un bras armé – un seul homme – pour infliger les peines que la justice légale ne pouvait et ne voulait pas infliger.

Remo Williams était cet homme. Smith avait monté entièrement le coup contre ce jeune policier sans famille, l'avait fait inculper d'un meurtre qu'il n'avait pas commis, condamner à mourir sur une chaise électrique qui ne fonctionnait pas et l'avait fait venir à Folcroft pour l'y entraîner. Il y avait dix ans. Et, pendant cette décennie, il n'y avait bien souvent eu que Remo, entraîné par Chiun et soutenu par Smith, pour s'interposer entre l'Amérique et ses ennemis.

Et tout avait commencé quand ce petit canot à moteur était venu s'amarrer à cette vieille jetée. Tant d'années... tant de morts...

Conrad MacCleary, l'autre agent de la CIA, était mort depuis près de dix ans et Smith songea tristement que, dans un sens, il était mort aussi. Le jeune Harold Smith était mort, aussi irrémédiablement que s'il était au tombeau.

Et maintenant c'était le tour de Remo.

Remo ou l'Amérique. C'était le prix imposé par Abner Buell et Smith savait qu'il devait payer ce prix.

Au premier abord, il avait cru s'entretenir avec un fou, parce que Buell parlait de la valeur en points de Remo qui ne cessait d'augmenter à mesure qu'il devenait de plus en plus difficile à détruire.

Buell était fou mais aussi très rusé, intelligent et dangereux. Il avait raconté à Smith le tir avorté des missiles US qui n'avaient été qu'à un poil de déclencher la Troisième Guerre mondiale et il avait avoué l'incident russe semblable, sur lequel Smith commençait à peine à récolter quelques renseignements. Buell révélait fièrement qu'il était responsable des deux incidents. Il donnait trop d'explications précises pour que Smith ne le croie pas et n'ait pas le cœur serré en entendant Buell dire qu'il pouvait très facilement recommencer, s'il le voulait.

Et il le voudrait. À moins que Remo soit éliminé du jeu.

— Réfléchissez, Dr Smith, disait Buell. Vous vous débarrassez de ce Remo. Sinon je déclenche une guerre nucléaire.

— Mais pourquoi voulez-vous faire ça ? Vous mourriez aussi, dans une guerre nucléaire totale !

Buell avait éclaté d'un rire de fou.

— Peut-être, mais peut-être pas. Et puis ce serait *ma* guerre. Je serais le gagnant parce que je l'aurais déclenchée et que c'était le but que je m'étais fixé. Cinq millions de points supplémentaires pour déclencher une guerre nucléaire. Alors c'est ça ou Remo. À vous de décider.

— Il faut que je réfléchisse, avait dit Smith pour gagner du temps pendant que ses ordinateurs galopaient à travers tous les circuits pour retrouver la source de l'appel.

— Eh bien, je vous rappellerai demain. Ah, au fait, vos ordinateurs ne pourront pas retracer cet appel.

— Pourquoi ?

— Ils n'en ont pas encore eu le temps. Tout ce qu'ils savent, c'est que je suis quelque part à l'ouest du Mississippi, ce qui est vrai. Salut.

Il y avait une heure de cela et Smith était toujours assis dans son bureau obscur, regardant le détroit à travers la glace sans tain de sa fenêtre. Les États-Unis ou Remo. Peut-être même le monde ou Remo.

Quand c'était aussi simple, pouvait-on hésiter ? En soupirant, il décrocha le téléphone pour appeler Chiun.

Au milieu du tapis, dans la chambre d'hôtel, Chiun était assis entouré de piles de papier de riz.

Smith attendait, en silence, que Chiun veuille bien s'apercevoir de sa présence, mais le vieil Oriental était préoccupé. Smith le voyait raturer des lignes dactylographiées pour écrire d'autres mots avec une plume d'oie qu'il trempait dans un vieil encrier, posé par terre devant lui. Un bout de langue sortit du coin de sa bouche, révélant sa



concentration. Ses mains voletaient si rapidement sur le papier que Smith ne voyait que du flou dans la pièce peu éclairée. Enfin Chiun soupira et posa sa plume. Sans se retourner, il dit :

— Salutations, ô grand empereur. Votre serviteur vous prie de pardonner ses mauvaises manières. Si seulement j'avais su que vous étiez là, tout le reste aurait été relégué dans l'insignifiance. En quoi puis-je vous servir ?

Smith, qui savait que les excuses de Chiun étaient ridicules parce que le Coréen l'aurait reconnu à deux couloirs de là au glissement de ses pas sur une épaisse moquette, contempla les piles de papier.

— Vous écrivez quelque chose ? demanda-t-il.

— Un honnête effort pour un pauvre résultat. Mais un effort dont vous pouvez tirer gloire, empereur.

— Ce n'est pas une de ces pétitions que vous avez fait circuler pour faire interdire les assassins amateurs, j'espère ? demanda Smith avec méfiance.

— Non. J'ai pensé que l'heure n'avait pas encore sonné d'un grand mouvement national pour la suppression du travail inférieur. Un jour, mais pas maintenant. Ceci, dit Chiun en agitant une longue main délicate au-dessus de la masse de papier, est un roman. J'écris un roman.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que le monde a besoin de beauté. Et c'est un bon moyen pour un homme de passer ses journées, en révélant ce qu'il a appris afin d'alléger le fardeau de ceux qui nous succéderont.

— Ce n'est pas votre histoire, au moins ? Il n'est pas question de nous ?

Chiun rit un peu en secouant la tête.

— Non, empereur. Je comprends pleinement votre passion du secret. Ceci n'a rien à voir avec nous.

— De quoi s'agit-il alors ?

— D'un vieil et noble assassin oriental, le dernier de sa lignée, et d'un ingrat blanc qu'il essaie d'instruire et de l'agence secrète qui les emploie. Peu de chose.

Tout à coup, Smith se rappela le singulier coup de téléphone qu'il avait reçu d'un éditeur, qui croyait que Folcroft était un centre d'entraînement d'assassins.

— Mais vous venez de dire qu'il ne s'agissait pas de nous !

— En effet, dit innocemment Chiun.

— Voyons, voyons, un vieil et noble Oriental, son élève blanc, une agence secrète. C'est nous, Maître de Sinanju !

— Non, non, il n'y a même pas de similitudes superficielles. Vous n'avez pas du tout à vous inquiéter, empereur. L'éditeur a recommandé certains changements qui dissiperont vos craintes. C'est à

cela que je m'occupe pendant que Remo est en voyage.

— Quel genre de changements ?

— Quelques-uns, mineurs. Tout le monde adore mon manuscrit. Je dois simplement faire quelques petites modifications pour Bipsey Boopenberg du service de presse et Dudley Sturdley de la comptabilité.

— Quel genre de modifications ? insista Smith.

— On m'assure que si j'opère ces légères modifications je deviendrai une star et mon livre sera un best-seller. Je dois changer l'assassin oriental en espion nazi. L'élève blanc doit disparaître. À la place de l'organisation secrète en Amérique, il faut que je mette des espions nazis en Angleterre. Et que ça se passe pendant la Seconde Guerre mondiale. Et puis il faut que j'ajoute une femme pour sauver le monde de la destruction par ce fou à la drôle de moustache. C'est tout ce qu'ils veulent changer. Et alors je serai riche.

— Vous êtes déjà riche, Maître, de toutes les choses importantes.

— Et vous êtes toujours la générosité même, empereur. Mais nous avons un vieux dicton, à Sinanju. La bonté peut réchauffer l'âme mais ne remplit pas le ventre.

Smith décida d'abandonner la conversation sur le roman de Chiun parce qu'il sentait venir une manigance pour le forcer à augmenter les sommes qu'il versait pour l'entraînement de Remo. D'ailleurs, Chiun écrivait tout le temps et ne publiait jamais rien et il n'y avait aucune raison de craindre que ce livre aurait un autre sort que les précédents.

Et, tout bien réfléchi, cela n'aurait peut-être pas la moindre importance. Pourquoi s'inquiéter d'aujourd'hui alors que demain, ou dans quelques lendemains, ils ne seraient vivants ni l'un ni l'autre pour se faire du souci ?

— Je comprends, dit Smith avec simplicité. Maître, je viens vous parler d'une affaire de la plus haute importance.

— Aussi importante que mon roman ?

— Oui.

— Exprimez votre demande, sire. Elle sera exaucée.

— Je suis heureux que ce soit votre sentiment, Chiun. Puis-je m'asseoir ?

— Je vous en prie, dit Chiun en désignant le canapé d'un geste élégant.

Il se demandait ce qui pouvait bien troubler Smith, cette fois. Il faisait une si longue figure que son menton avait l'air de vouloir se poser sur ses souliers. Pourquoi les Blancs, les Américains en particulier, croyaient-ils toujours que tout était la fin du monde ? Alors que le monde tournait depuis des millénaires et continuerait de tourner pendant bien d'autres ? Il se dit que, comme d'habitude, le mieux serait de dire oui à tout ce que racontait Smith afin de se

débarrasser de lui et de se remettre à son roman.

— Quel fardeau pèse aussi lourdement sur votre âme, empereur Smith ?

— Vous vous rappelez quand vous êtes venu et avez accepté de nous faire bénéficier de vos services ?

— Certes, certes. Vous n'avez jamais omis un règlement, si minimes soient-ils.

— Votre mission primordiale était d'entraîner Remo pour en faire notre bras armé.

— Votre assassin. Je devais en faire votre assassin.

— Euh... oui. Et vous avez noblement respecté votre partie du contrat. Votre entraînement de Remo a même dépassé toutes nos espérances.

— Il est blanc. J'ai fait de mon mieux pour surmonter ce handicap, dit Chiun avec grâce.

— Il y avait une autre clause au contrat, dit Smith d'une voix sans timbre.

— Oui ?

— Votre promesse que si jamais le jour venait où Remo ne pourrait plus être utilisé, vous... c'est-à-dire... Eh bien, vous l'élimineriez pour nous.

Chiun garda le silence. Smith vit la consternation sur le visage parcheminé. Enfin, Chiun murmura :

— Continuez.

— Le moment est venu. Remo doit disparaître.

— Quelle est votre raison pour cela, empereur ? demanda lentement Chiun.

— C'est compliqué. Mais si Remo continue de vivre, le monde risque d'affronter une guerre nucléaire.

— Oh, ça ! fit Chiun avec un mouvement méprisant des sourcils.

— Des centaines de millions d'hommes mourront.

— Ne vous en faites pas, empereur. Remo et moi ne laisserons rien vous arriver de fâcheux.

— Chiun, il ne s'agit pas de moi. C'est le monde entier. Le monde entier risque d'exploser. Remo doit mourir.

— Et moi ? Je suis censé le tuer ?

— Oui. Votre contrat vous en fait l'obligation.

— Et cela pour sauver la vie de quelques millions de personnes ?

— Oui.

— Savez-vous quelque chose de ces quelques millions de personnes ?

— Je...

— Non, vous n'en savez rien, trancha Chiun. Eh bien, je vais vous en parler. Beaucoup de ces personnes sont vieilles et déjà au bord de

la mort. La plupart sont laides. Surtout si elles sont blanches. Encore plus sont stupides. Pourquoi sacrifier Remo pour tous ces gens que nous ne connaissons pas ? Il n'est pas grand-chose mais il n'est pas rien. Tous ces autres, ils ne sont rien.

— Chiun, je sais ce que vous éprouvez mais...

— Vous ne savez rien de ce que j'éprouve. J'ai tiré Remo de rien et j'en ai fait quelque chose. Encore dix ans d'entraînement et nous pourrons tous deux être très fiers de lui. Et maintenant vous venez me dire : « Chiun, tout le temps que vous lui avez consacré était gaspillé et doit être rejeté parce que quelqu'un va faire sauter un tas de grosses personnes. » Je comprends la tournure d'esprit des empereurs mais ceci est d'une grossièreté qui dépasse toute mesure.

— Nous parlons de la fin du monde ! gémit Smith.

— On parle tout le temps de la fin du monde ! Qui est cette personne qui menace de la sorte ? Est-ce une personne ? Remo et moi irons supprimer cette personne. Elle ne sera jamais revue. Elle n'aura pas de descendants et ceux qui vivent maintenant mourront. Ses amis aussi périront. Tout cela pour la plus grande gloire de l'empereur Smith et de la Constitution.

— Maître de Sinanju, je vous demande d'honorer votre contrat.

Un long silence tomba alors, uniquement rompu par la respiration oppressée de Smith. Enfin, Chiun demanda :

— Il n'y a pas d'autre moyen ?

— S'il y en avait un, je le choisirais ! Mais il n'y en a pas. Je sais que pour les Maîtres de Sinanju les contrats sont sacrés et telles étaient les clauses du nôtre. À ma demande, vous devez éliminer Remo. Je vous fais maintenant cette demande.

— Vous allez me laisser, dit Chiun d'une voix basse, si froide que Smith en eut la figure glacée.

Sur le seuil, le directeur de CURE se retourna.

— Quelle est votre décision ?

— Ce que vous jugez important est ma mission, répondit Chiun. Les contrats sont faits pour être respectés. Il en va ainsi chez mon peuple depuis des centaines de siècles.

— Vous ferez votre devoir.

Chiun hocha la tête, lentement, une seule fois, puis il la laissa retomber. Smith partit et referma la porte sans bruit.

Et Chiun pensait : Crétin de Blanc. Vous vous imaginez que Remo est une pièce de mécanique qu'on peut jeter par caprice ?

Il avait entraîné Remo à devenir un assassin mais Remo était devenu beaucoup plus. Son corps et son esprit avaient absorbé l'enseignement de Sinanju plus totalement que n'importe qui depuis Chiun. Remo était maintenant un Maître de Sinanju lui-même et un jour, à la mort de Chiun, il serait Maître régnant.

Et en atteignant ce rang, Remo réaliserait une prophétie qui existait depuis des millénaires dans la Maison de Sinanju : un jour il y aurait pour Maître un homme blanc qui était mort mais qui était revenu à la vie et qui serait le plus grand Maître de tous, dont on dirait qu'il était l'avatar du grand dieu Civa. Civa l'implacable. Remo.

Et maintenant, Smith voulait jeter cela parce que des imbéciles avaient l'intention de faire sauter d'autres imbéciles.

Mais quand même, un contrat était sacré. C'était la pierre angulaire sur laquelle reposait la Maison de Sinanju. Sa parole – une fois donnée par contrat par le Maître – était inviolable. Jamais aucun Maître n'avait manqué à un contrat et Chiun, lié par des millénaires de tradition, ne pouvait se permettre d'être le premier.

Il pressa le bout de ses longs doigts sur ses tempes, gardant la tête baissée.

Les ombres de la nuit envahirent la chambre et il ne bougea pas mais l'air parut vibrer des longs gémissements de détresse échappant à ses lèvres.

## CHAPITRE XIII

— Pourquoi prenons-nous une chambre de motel ? demanda Pamela.

— Parce que je dois attendre un coup de téléphone, répliqua Remo. Vous ne voulez pas rester avec moi ? Sautez dans le premier avion et allez rejoindre les Lilliputiens.

— Les Lilliputiens ?

— De Liverpool. C'est comme ça qu'on appelle les habitants de Liverpool. Les Lilliputiens, expliqua-t-il patiemment.

— Pas vrai !

— Si, c'est vrai. Je l'ai lu. Les Beatles étaient des Lilliputiens.

— Des Liverpudliens ! clama Pamela Thrushwell.

— Pas vrai.

— Si, c'est vrai !

— Je n'ai pas l'intention de perdre mon temps à vous apprendre à parler l'anglais correctement, déclara Remo. Rentrez à la maison. On n'a pas besoin de vous.

Ces derniers mots, plus que tout, persuadèrent Pamela de rester malgré son dégoût évident pour la chambre sinistre, jumelle de tant d'autres où Remo avait passé bien des nuits. Le mobilier aurait pu être appelé Fonctionnel s'il n'avait pas plutôt mérité la médaille d'or de la Laideur. Les murs jadis blancs étaient jaunis par les exhalaisons d'innombrables fumeurs. La moquette avait l'air d'avoir servi pendant vingt ans de revêtement d'autoroute et sa trame élimée ne tenait que grâce à la solide accumulation de crasse.

— Et d'abord, qu'est-ce que nous faisons ici ? Qu'est-ce que c'est que ce coup de téléphone que vous attendez ?

— J'attends de savoir où est Buell.

— J'aurais plus de chances d'essayer de le trouver moi-même, bougonna Pamela.

— Qu'est-ce que vous attendez, alors ? riposta Remo en nourrissant un petit espoir.

— Vous êtes beaucoup trop sans défense, sans moi, vous risqueriez d'être blessé ou quelque chose et je me sentirais responsable. De ne pas être restée pour prendre soin de vous.

— Je promets de ne pas revenir vous hanter dans vos rêves, dit Remo.

— Vous êtes plutôt tenace, pour quelqu'un qui est simplement censé retrouver la trace d'un correspondant obscène.

— Vous aussi, pour une fille à qui on n'a jamais fait que quelques papouilles.

— Vous êtes grossier. Je reste.

— Faites ce que vous voulez, maugréa Remo qui préférait encore être encombré d'elle que de continuer de discuter.

Mais il ne savait toujours pas pourquoi elle tenait à rester avec lui.

Abner Buell le savait.

Près de la petite ville californienne de Hernandez il y a une singulière formation rocheuse volcanique qui s'élève à une quinzaine de mètres au-dessus des broussailles environnantes. Abner Buell avait acheté le site de vingt-cinq hectares trois ans auparavant et quand il avait vu la petite montagne il avait eu l'idée de la creuser pour construire à l'intérieur un appartement privé et un laboratoire, séparés du monde extérieur par des murs de roche vive épais de cinq mètres.

Il y était à présent, assis devant un des ordinateurs qu'il avait partout, dans toutes ses maisons et appartements, partout dans le monde.

Il avait quelques heures devant lui, avant de rappeler le Dr Smith, et il tuait le temps en reconfirmant ce qu'il pouvait soutirer aux ordinateurs militaires du haut état-major russe.

Utilisant des communications par satellite, il puisa dans le système soviétique et s'amusa à chercher le nombre exact de soldats en Afghanistan. Il demanda le nombre d'espions dans la mission russe aux Nations unies et à l'ambassade de Washington. La liste était si longue qu'il donna à son ordinateur des instructions plus simples :

« Combien de membres de la mission russe à l'ONU ne sont pas des espions ? »

L'ordinateur donna trois noms, l'ambassadeur, un chauffeur de deuxième rang et un chef pâtissier nommé Pierre.

Buell pensa alors vaguement à Pamela Thrushwell et, sans raison spéciale, il interrogea le réseau d'ordinateurs du KGB et lui demanda combien d'espions l'URSS avait en Grande-Bretagne.

« Cinq minutes de temps limite de lecture des listes », précisa-t-il.

L'ordinateur répliqua : « Liste trop longue. Ressortissants russes espions ? Ou britanniques à la solde de l'URSS ? »

Buell réfléchit un moment et demanda :

« Combien de membres des services secrets britanniques sont agents doubles payés par le KGB ? »

L'appareil commença instantanément à débiter des lignes et des lignes de noms. Ils remplirent l'écran deux fois, par ordre alphabétique, sans même passer de A à B.

Buell se souvint qu'il avait oublié de donner une limite de temps. Il annula la précédente instruction et demanda :

« Combien de membres des services secrets britanniques ne sont pas à la solde du KGB ? »

Trois noms apparurent aussitôt sur l'écran. Le premier était celui du directeur adjoint de l'Intelligence Service, le second l'agent de septième rang en poste à Hong Kong. Le troisième était celui de Pamela Thrushwell, analyste d'informatique.

Buell en fut baba. Ainsi, Thrushwell était un agent britannique. Cela expliquait pourquoi elle collait à ce Remo comme une sangsue pour le traquer, lui, Buell.

Elle devait le rechercher depuis qu'il avait fait cette petite farce, quand il avait tripoté les ordinateurs du gouvernement britannique et failli pousser ledit gouvernement à un pacte d'amitié avec la Russie. Thrushwell avait dû être chargée de trouver un moyen de colmater le trou dans le réseau d'ordinateurs.

Une espionne. Et il l'avait prise pour une simple Anglaise blonde au teint frais, comme tant d'autres, avec un accent amusant et des seins remarquables. Ce qui prouvait qu'on ne devait jamais sous-estimer les femmes.

Marcia entra avec un repas pour lui, sur un plateau. Elle portait une longue robe blanche vaporeuse, en mousseline ou en tulle, sous laquelle elle était nue. Buell éprouva une légère bouffée de désir inhabituelle. Il tendit distraitemment une main vers la fesse droite. Marcia lui sourit, secoua sa crinière flamboyante et indiqua l'écran.

— Qu'est-ce que c'est que cette liste ?

— Ça ne t'intéresserait pas, assura-t-il.

— Tout ce qui te concerne m'intéresse ! Non, sérieusement, qu'est-ce que c'est ?

— Une liste des trois agents secrets britanniques qui ne travaillent pas pour les Russes.

Marcia sourit, ses lèvres pulpeuses retroussées sur de longues dents nacrées.

— Seulement trois ?

— Ouais. C'est les trois qui ne travaillent pas pour les Russes. Je ne sais pas. Ils peuvent être agents doubles à la solde de quelqu'un d'autre. L'Argentine, aussi bien, dit-il en pétrissant la fesse. Je crois que je te veux.

— Je te veux toujours ! déclara-t-elle. Je suis ici pour te servir.

— Va dans la chambre, mets un tee-shirt et attends-moi.

— Rien qu'un tee-shirt ?

— Oui. Mouillé. Je veux qu'il soit mouillé et transparent.

Elle acquiesça docilement et regarda de nouveau l'écran.

— Ce nom. Pamela. C'est pas la fille qui te suit ?

— Si.

— Est-ce que ce n'est pas dangereux ? Qu'elle te cherche comme



ça, avec les Américains ?

— Ça n'a pas d'importance. Je vais me débarrasser d'eux tous.

— Nous aussi, susurra Marcia. Tu as promis. Nous aussi.

— Je tiendrai ma promesse. Quand le monde sautera, nous sauterons avec.

— Ah, tu es merveilleux ! roucoula-t-elle.

— Il ne me reste rien, dans la vie. J'ai joué à tous les jeux. Il n'y a plus personne qui puisse seulement me défier.

Marcia approuva.

— Je vais mettre ce tee-shirt, dit-elle.

— Fais vite. Avant que l'envie me passe.

La nuit était bien tombée quand le téléphone sonna dans le bureau de Smith.

— Ici Buell. Vous avez pris votre décision ?

— Oui. J'accède à votre demande, répondit Smith.

— Si facilement ? Pas de négociations ? Pas d'âpres marchandages ?

— Ai-je de quoi marchander ?

— Non, et je suis heureux que vous le reconnaissiez. C'est une des qualités les plus plaisantes des fonctionnaires, dit Buell. Vous n'essayez jamais de lutter contre l'inévitable.

Smith ne répondit pas et le silence s'appesantit dans son bureau comme un petit nuage de fumée. Buell déclara enfin :

— Il y a certaines choses que je veux.

— Lesquelles ?

— Je veux y assister, pour être sûr que ce n'est pas une ruse ou un truc. Ce Remo m'a harcelé, après tout. J'ai bien mérité de le voir disparaître.

— Dites-moi ce que vous voulez.

— Il y a une petite ville en Californie qui s'appelle Hernandez, expliqua Buell et il donna à Smith les indications pour se rendre à un certain endroit où il voulait voir tuer Remo. Demain à midi précis.

— Très bien, dit Smith en réprimant un petit sourire car, enfin, Buell avait commis une erreur.

— Comment allez-vous vous y prendre ? demanda Buell.

— À la main.

— Je ne crois pas que vous puissiez faire ça. J'ai vu ce Remo. Il est dur à battre.

— Je peux le battre.

— Je croirai ça quand je le verrai.

— Vous le verrez demain à midi.

— Comment est-ce que je vous reconnaîtrai ? Vous avez l'air de quoi ? demanda Buell.

— Je suis très vieux. Je porterai un costume de cérémonie oriental.

— Vous êtes oriental ? Avec un nom comme Smith ?

— Oui, répliqua Smith. À demain.

Smith raccrocha. Et, maintenant, il se permit de sourire.

Remo allait mourir. On ne pouvait rien à cela. Mais Abner Buell aussi. Et le monde serait sauvé.

Il se dit que s'il le fallait, il n'hésiterait pas à conclure le même marché.

## CHAPITRE XIV

À la première sonnerie du téléphone, Remo poussa Pamela Thrushwell dans la salle de bains. À la deuxième, il brisa la serrure pour qu'elle ne puisse pas ouvrir la porte. Il répondit à la troisième sonnerie.

— Vous avez trouvé où il est ? demanda-t-il.

— J'ai trouvé où il sera, répondit laconiquement Smith.

— D'accord. Quand et où ?

Remo boucha son oreille libre pour ne pas entendre les grands coups contre la porte de la salle de bains.

— Il y a une petite ville qui s'appelle Hernandez... Remo ? Vous êtes seul ?

— Pas vraiment.

— Laissez-moi sortir ! glapit Pamela. J'appelle la police ! Je vais...

Remo lança une lampe contre la porte. Pamela se calma un moment.

— La fille ? demanda Smith.

— Ouais.

— Débarrassez-vous d'elle. Je vous l'ai déjà dit.

— D'accord, d'accord, je vais m'en débarrasser, promit Remo.

— Vous ne pouvez pas l'avoir avec vous. Absolument pas.

— Je vous dis que je vais m'en occuper, d'accord ? Alors ? Où et quand ?

Smith répéta les indications données par Abner Buell.

— Demain à midi juste, dit-il. Chiun vous attendra là-bas.

— Minute, minute ! cria Remo. Chiun m'attendra là-bas ? Je croyais que vous vouliez qu'il n'y ait personne avec moi ?

— Chiun n'est pas précisément un badaud curieux.

— Il peut l'être. Et il est en pétard contre moi, d'abord.

Smith soupira. Remo crut le voir à ce moment presser la monture de fer de ses lunettes contre sa figure, du bout de l'index.

— J'ai pensé... La chose est assez importante... J'ai pensé qu'il vaudrait mieux que vous soyez là tous les deux.

Pamela se remettait à hurler et il n'y avait plus de lampes à lancer.

— Très bien, dit Remo. J'irai retrouver Chiun là-bas. S'il est là, nous travaillerons ensemble. Sinon, je travaillerai tout seul.

— À midi juste, précisa encore Smith. Chiun sera là.

Remo crut entendre la voix se briser un peu, devenir bizarrement enrrouée, mais Smith raccrocha très vite alors il ne put en être sûr.

Smith resta quelques minutes à son bureau, la main posée sur le téléphone. Enfin, se sentant très vieux, très fatigué, il alla ouvrir un classeur fermé à clef et en retira un pistolet hollandais Barsgod, à balles à fragmentation. Les quinze prochaines heures allaient être les plus tristes de sa vie mais personne n'avait jamais dit que le sauvetage du monde serait une partie de rigolade.

Le gardien au portail de Folcroft lui dit :

— Alors, on rentre enfin à la maison, Dr Smith ? Smith faillit répondre : « Non, je vais sauver le monde », mais il se retint.

Comme toujours, dans sa vie, les cadavres diraient où il avait été et ce qu'il avait fait.

Remo était sur la route de Hernandez quand il comprit enfin et la révélation fut un tel choc qu'il dut s'arrêter sur le bas-côté pour y réfléchir et se remettre.

Smith avait menti à propos de la présence de Chiun. Remo en était sûr mais sur le moment, il n'avait pas compris pourquoi. Maintenant, il savait.

Il allait mourir.

C'était une clause du contrat de Chiun avec Smith, il l'avait toujours su. De l'or à perpétuité pour le village de Sinanju, mais à une condition. Chiun devrait tuer Remo quand Smith l'ordonnerait.

Mais pourquoi ? Il n'avait rien fait qui mette en danger l'organisation du pays. Pourquoi ? Il ne trouvait pas la réponse mais savait, tout au fond de son esprit, que Smith avait donné l'ordre. Et il savait, encore plus profondément, que Chiun obéirait.

Il sentit dans ses narines sa respiration brûlante et baissa les yeux sur ses mains, crispées sur le volant. Il avait peur.

Depuis combien de temps n'avait-il pas eu peur ? Il ne s'en souvenait plus. Mais ce n'était pas la peur qui lui révoltait l'estomac, lui déchirait la gorge et lui faisait monter les larmes aux yeux. C'était la tristesse, une tristesse pure et terrifiante.

Remo n'avait jamais eu de famille. Il avait été élevé dans un orphelinat par des religieuses. Tout enfant, il avait essayé de penser à ses parents, d'imaginer leur figure, mais il n'y avait rien. Pas de souvenirs, pas d'images. Ceux qui l'avaient mis au monde n'avaient laissé aucune impression sur son cerveau.

Il n'avait donc pas eu de père avant d'être un homme adulte, quand Chiun était apparu dans sa vie. Chiun lui avait appris à avoir confiance, à obéir, à croire, à aimer. Et, maintenant, Remo savait au fond de son cœur que la confiance, l'obéissance, la foi et l'amour n'avaient pas plus de réalité et n'étaient pas plus durables qu'une averse un jour d'été.

Il serra plus fort le volant. Très bien, se dit-il. Qu'il essaie. Il avait

été bon élève. Il était lui aussi un Maître de Sinanju et pouvait tout faire presque aussi bien que Chiun. Il se battrait contre le vieil homme. Chiun était un grand Maître mais il avait plus de quatre-vingts ans. Remo pouvait gagner. S'il attaquait le premier, s'il pouvait...

Il laissa tomber sa figure dans ses mains. Jamais il ne pourrait attaquer Chiun. Jamais, sur l'ordre de personne. Jamais, pour aucune raison.

Mais il pouvait fuir. L'idée traversa son cerveau comme une fusée. Il pourrait écraser la pédale d'accélérateur de cette voiture et démarrer en trombe, rouler jusqu'à l'Atlantique, sauter à bord d'un paquebot et aller se cacher dans les montagnes de quelque pays obscur. Il pourrait fuir et se cacher, et fuir plus loin, jusqu'à ce qu'il ne lui reste nulle part où se réfugier.

La fusée de l'idée retomba comme un pétard mouillé. Remo n'était pas entraîné à être un fugitif. Il avait passé dix ans avec le Maître de Sinanju pour devenir à son tour un Maître et les Maîtres ne fuyaient pas.

Il n'avait pas le choix. Chiun devrait le tuer, comme il y était tenu.

Et finalement, pensa Remo, ça n'avait pas d'importance. La partie la plus importante de lui était déjà morte.

Il remit le moteur en marche, accéléra et reprit la route vers Hernandez.

## CHAPITRE XV

Dans la nuit noire sans nuages, juste avant que les toutes premières lueurs de l'aube fassent pâlir le ciel, Harold Smith leva à ses yeux ses jumelles infrarouges. La région autour de Hernandez était plate et aride, à l'exception des broussailles et de quelques arbustes rabougris.

Buell était là pour assister au combat. Smith le savait. Et le seul endroit, pour être sûr de tout voir, c'était le sommet de ce rocher solitaire dressé dans la plaine. Là-haut, Buell aurait un poste d'observation sûr et bien abrité. Smith rangea ses jumelles et se dirigea vers le rocher. C'était à lui d'assurer que Buell n'aurait pas cette sécurité. Il fit lentement le tour du grand monticule. Quand il eut fini, le jour se levait. Il était capable de l'escalader. En faisant beaucoup d'efforts, il pourrait atteindre le sommet, et Buell. Mais jamais il ne serait capable de grimper assez vite pour sauver Remo.

Smith retourna à sa chambre d'hôtel et vérifia encore une fois le Barsgod. Les cartouches, grosses comme des cartouches de fusil de chasse, étaient conçues pour la guérilla. Une balle frappant n'importe où, près de Buell, ferait voler assez d'éclats pour l'éliminer. Cela suffisait à Smith.

Il glissa l'arme et les munitions sous son oreiller et tenta de dormir. Il avait besoin de quelques heures de repos. Il n'était plus un jeune homme et le petit avantage que lui donnerait le Barsgod ne compenserait pas le désavantage de réflexes trop lents.

Mais après s'être tourné et retourné pendant une heure, il comprit qu'il ne pourrait pas dormir. Peut-être ne dormirait-il plus jamais profondément. Ce qu'il s'appropriait à faire à Remo Williams allait lui interdire à jamais le sommeil de l'innocence.

Le grand soleil de Californie dissipa la grisaille du jour naissant. Smith était toujours éveillé. Il s'inquiéta un instant de Chiun, mais Chiun était de la même étoffe que lui. Chiun ne connaissait que son devoir et il l'accomplirait, puis il retournerait à Sinanju pour vivre le restant de ses jours en vieillard vénéré par son village.

Et lui aussi, sans doute, passerait des nuits sans dormir, en pensant à Remo.

À l'insu de Smith, Chiun avait passé la nuit sur le lieu de la prochaine bataille. Vêtu d'un kimono blanc, la couleur du deuil, le vieil homme était agenouillé par terre dans l'obscurité, devant une bougie allumée.

Il faisait froid mais il ne le sentait pas. Il leva les yeux vers le ciel de cobalt sans étoiles. Il pria pour demander un signe. Il implora tous les dieux, de l'Orient et de l'Occident, de le dégager de l'obligation de tuer son fils. Car Remo était pour lui un fils, l'héritier de toute la science, de tout l'amour et de tout le pouvoir que Chiun avait accumulés au cours de sa longue vie.

— Aidez-moi, ô Dieux, murmura-t-il d'une voix brisée.

Et il attendit.

Il pensa à Remo et à la légende qui les avait réunis, l'histoire écrite dans les antiques archives de Sinanju d'un Maître qui un jour rendrait la vie à un tigre nocturne, sous la forme d'un homme blanc qui était, dans sa véritable incarnation, Civa l'implacable. Remo, l'homme, n'était que l'enveloppe charnelle de l'âme sacrée. Chiun tuerait l'homme mais quel mortel – même le Maître de Sinanju – oserait tuer Civa ?

— Aidez-moi, ô Dieux, répéta-t-il.

La bougie s'éteignit. Patiemment, il en alluma une autre. La parole d'un Maître sur un contrat était aussi immuable qu'une inscription dans de la pierre. Il avait donné sa parole à Smith, en échange de richesses suffisantes pour nourrir éternellement le village de Sinanju.

Mais Smith ne savait pas ce qu'il demandait. Il ne connaissait pas la légende de Civa. Les hommes comme Harold Smith ne croyaient pas à ces choses. Ils croyaient simplement à la valeur de la parole du Maître de Sinanju.

— Aidez-moi, ô Dieux, demanda Chiun pour la troisième fois.

Une rafale de vent souffla encore la bougie. Il n'y eut pas d'autre signe.

Chiun ne la ralluma pas. Il resta assis, seul dans le noir, en silence. Il pleura.

## CHAPITRE XVI

Marcia contemplait le monde extérieur par un périscope, de l'intérieur de la colline creuse.

— Il fait un temps magnifique, annonça-t-elle et elle pouffa. Un temps superbe pour la fin du monde.

Buell hocha la tête et lissa ses cheveux lisses.

— Mais je ne veux pas que tu fasses ça comme ça, ajouta-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne veux pas que tu fasses tout et puis que tu me dises que c'est fini. Je veux tout voir. Du début jusqu'à la fin. Je veux voir et savoir tout ce que tu fais.

— Très bien. Nous allons commencer. Viens.

Il se leva de la petite table où il buvait une tisane et alla s'installer devant une des consoles de l'ordinateur qui occupait les murs de l'appartement. Il tourna un interrupteur puis il appuya sur des numéros de code qui séparèrent l'écran en deux, dans la longueur.

— Sur la gauche, expliqua-t-il, c'est le numéro un.

Il pressa d'autres touches et un grand « Prêt » apparut sur cette moitié de l'écran.

— Ça, c'est les missiles russes. Je me suis déjà introduit dans leur réseau. Et le numéro deux...

Il se pencha sur le clavier, appuya sur d'autres touches et finalement le mot « Prêt » apparut sur la moitié droite de l'écran.

— Le numéro deux, c'est les États-Unis. Maintenant, les deux batteries de missiles sont prêtes à faire feu.

— Comment est-ce que tu vas les lancer ?

— Pour les Russes, il me suffit de taper sur le clavier « Un-Feu » et le numéro de code. C'est tout. Pour l'Amérique, je tape « Deux-Feu » et le code. Tout est déjà programmé et prêt à partir.

— Comment est-ce que tu sais où ils iront ? demanda Marcia.

— Je n'ai rien à faire pour ça. Les Russes sont déjà programmés pour frapper les USA. Ceux de l'Amérique sont programmés pour atteindre la Russie. Je n'ai pas besoin d'y toucher.

— Trop difficile à calculer, je suppose.

— Ne crois pas ça ! répliqua-t-il sèchement. J'ai tout calculé, naturellement. Si je voulais changer la direction de ces missiles, si je voulais les faire tomber en Afrique du Sud, par exemple, je n'aurais qu'à écrire sur l'écran « Un » et puis la latitude et la longitude de l'Afrique du Sud et puis écrire « feu ». Et les missiles s'en iraient là-



bas, à la place.

— Même chose pour les missiles américains ?

— Bien sûr. On donne la latitude et la longitude de l'objectif, et ça y est. Ils autorectifient leur destination une fois lancés. J'ai déjà mis au point toutes les coordonnées.

— Tu es sensationnel, Abner. Absolument sensationnel.

— Tu as raison, dit Buell.

— Tu dis que tu as besoin du numéro de code pour la mise à feu. Qu'est-ce que c'est ?

— Il est dans ma tête. Je m'en souviendrai quand j'en aurai besoin.

— Et les coordonnées ?

Buell gesticula vers le sommet de la console où s'entassaient des papiers en équilibre précaire.

— Elles sont notées là, quelque part. Là-haut. Je te le dis, je n'en ai pas besoin.

— Non, bien sûr que non.

Marcia s'écarta mais elle fit un faux mouvement et fit tomber avec son coude une pile de papiers.

— Maladroite, marmonna Buell.

— Excuse-moi.

Elle se baissa pour ramasser les papiers. Quand elle en vit un avec des noms de villes et deux rangées de chiffres, elle le glissa dans sa manche puis elle replaça la pile là d'où elle était tombée.

Buell n'avait rien remarqué ; il inscrivait d'autres chiffres sur l'écran de son ordinateur. Finalement, il rétablit la séparation, avec le mot « Prêt » figurant sur chaque moitié.

— Tout est paré pour le grand bang, annonça-t-il.

— Bravo ! s'écria Marcia.

— Mais d'abord, nous avons notre spectacle, dehors. Montons.

— Je te rejoins tout de suite. Le temps de me remaquiller.

— Comme tu voudras. Mets quelque chose de bien, pour monter. Peut-être ton costume de fille des cavernes.

— D'accord.

Quand elle entendit claquer la porte au sommet de l'escalier, Marcia tira de sa manche la liste des coordonnées et s'assit à l'ordinateur. Travaillant rapidement, avec compétence, elle reprogramma les missiles des États-Unis pour qu'ils ne tombent pas sur Moscou et la Russie mais sur New York, Washington, Los Angeles et Chicago. Elle ne modifia pas les trajectoires des missiles russes. Ils restèrent braqués sur les États-Unis.

Harold Smith était prêt. Aplati derrière un petit rocher, il attendait, les jumelles braquées sur le sommet, au-dessus de l'endroit où devait se dérouler le combat.

Un peu avant midi, une silhouette apparut sur le plateau, s'approcha du bord et contempla la plaine, de l'air d'un conquérant militaire. Smith s'aplatit plus encore sur le sol puis il leva les yeux et vit l'homme assis maintenant dans un fauteuil pliant au bord de la corniche rocheuse. C'était Abner Buell. Smith rampa silencieusement dans l'herbe rase pour contourner la colline.

Quand il arriva à la base, il tâta le Barsgod dans sa poche. Son poids lui procurait une satisfaction perverse. Ce jour-là, Remo allait mourir, Chiun préparerait son retour à Sinanju et lui-même retournerait au sanatorium de Folcroft, probablement pour ne jamais en ressortir vivant, et ce serait probablement la fin de CURE. Mais, grâce au Barsgod, Buell mourrait aussi.

Et le reste du monde vivrait.

Ainsi soit-il, pensa Smith.

Le soleil était haut dans le ciel, éblouissant, quand Remo s'avança à découvert vers la minuscule silhouette en kimono blanc aussi immobile qu'une statue. Quand il s'approcha, Chiun s'inclina devant lui.

Remo ne rendit pas le salut. Il s'arrêta, les épaules voûtées comme un homme qui vient de faire mille kilomètres à pied avec un sac de pierres sur le dos. Un pli profond creusait son front entre ses yeux rouges.

— Je ne pensais pas que nous en viendrions là un jour, dit-il calmement.

Chiun resta impassible.

— Où donc, là ?

— Ne jouez pas aux mots avec moi, petit père... Remo s'interrompit. Une grimace d'amertume tordit sa bouche.

— Petit père, acheva-t-il et il cracha.

Les paupières de Chiun battirent mais il ne dit rien.

— Vous êtes venu pour me tuer, reprit Remo.

Il n'y avait aucune accusation dans sa voix, rien que de la tristesse et de la résignation.

— J'en ai reçu l'ordre, reconnut Chiun.

— Ah ! Le contrat. C'est vrai. De l'argent pour Sinanju. N'oublions pas l'argent. J'espère que vous vous êtes fait payer d'avance, Chiun. Vos ancêtres ne vous pardonneraient jamais si vous négligiez de vous faire payer pour ça. Le grand dieu de Sinanju. L'argent.

— Tu es cruel, murmura le vieil Oriental.

Remo rit, d'un rire dur dans le silence de midi.

— C'est vrai, Chiun. Continuez de vous dire ça. Pendant que vous me tuez, continuez de vous répéter que je suis cruel.

— Je ne pourrai peut-être pas te tuer.

— Oh si, vous pourrez. Mais je ne vais pas vous faciliter les choses. Je ne résisterai pas.

— Comme un mouton, tu te laisseras faire ?

— Mouton si vous voulez. Mais c'est ce que je veux. Vous allez devoir me tuer là où je suis.

— Tu as le droit de te défendre.

— Et j'ai aussi le droit de ne pas me défendre. Désolé, Chiun. C'est moi qui dois mourir. Je veux choisir comment.

— Ce n'est pas la façon d'un assassin, dit Chiun.

— C'est vous l'assassin, souvenez-vous. Chiun, le grand assassin, ricana Remo mais ses yeux débordèrent de larmes. Eh bien je vais vous laisser un souvenir de moi. Un cadeau d'adieu de votre fils. Quand vous me tuerez, Chiun, vous ne serez pas un assassin. Vous serez un boucher. C'est mon cadeau. Emportez-le dans la tombe avec vous.

Il déchira le col de sa chemise et leva le menton, exposant sa gorge.

— Allez-y, dit-il, ses yeux mouillés fixés sur le vieillard. Allez-y et finissons-en.

— Tu aurais pu attendre ici en embuscade, lui dit Chiun. Tu aurais pu me tuer quand je suis arrivé.

— Eh bien, je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi est-ce que tu ne veux pas te battre contre moi ?

— Parce que.

— Une réponse typiquement stupide, d'un pâle morceau d'oreille de cochon, bougonna Chiun. Qu'est-ce que ça veut dire, parce que ?

— Parce que, rien que parce que, répéta obstinément Remo.

— Parce que tu ne peux pas supporter de me faire peut-être mal ?

— Non, pas du tout.

— C'est vrai. Tu connaissais ma mission. Tu aurais pu attaquer le premier.

Remo se détourna.

— Mon fils, dit Chiun d'une voix mal assurée. Tu ne comprends pas qu'il n'y a pas d'autre moyen ?

— Je vous aime de tout mon cœur, petit père.

— Oui. Et c'est pour ça que tu te défendras. Nous ne devons pas décevoir notre public.

Chiun se redressa de toute sa taille puis il s'inclina encore une fois devant son adversaire.

Et, cette fois, Remo rendit le salut.

Ils bavardaient et Abner Buell s'irritait. Taisez-vous donc et battez-vous, pensait-il. Il rejeta son fauteuil de jardin et s'assit au bord du précipice, les jambes dans le vide.

Ce vieil Oriental, pensait-il, ne ressemblait pas du tout à un Dr Smith. Mais Remo, c'était bien le Remo qu'il avait vu sur ses écrans de télévision, qui le hantait jour après jour. Jusqu'à présent. Le jour de la mort de Remo.

Buell vit le vieil Oriental s'incliner et Remo rendre la courbette. Buell se demanda si Remo savait ce qui allait lui arriver. Sans doute pas. Remo était simplement trop sûr de lui et Buell se faisait une joie de le voir mourir.

L'Oriental frappa le premier. Il était petit mais aussi vif qu'un écureuil. Il eut l'air de s'élever du sol, en lévitation, et de rester un moment en suspens avant de frapper avec assez de férocité pour trancher la tête d'un cheval.

Le premier coup fut manqué parce que Remo pivota sur lui-même, si rapidement qu'il ne fut qu'un mouvement flou. Puis il se catapulta en l'air par une double spirale et retomba les deux jambes repliées. Elles se détendirent d'un coup au dernier instant et frappèrent le vieux en plein dans l'estomac. Un flot de sang brillant jaillit de la bouche de l'Oriental. Le Dr Smith recula de quelques pas en chancelant et pendant qu'il cherchait à retrouver son équilibre, Remo lui sauta dessus.

— Allez, Dr Smith ! dit tout bas Abner Buell.

Mais, pendant un moment, Remo parut avoir gagné. Le vieux continuait de reculer, prêt à tomber. À la dernière seconde, au lieu de s'écrouler, il bondit brusquement, les bras brandis devant lui comme des sabres. La tête de Remo fut rejetée en arrière. Il tenta de s'esquiver mais la main de l'Oriental remonta et avant que Remo ait le temps de tourner la tête, il le saisit à la gorge et tira violemment. Il y eut une espèce de début de cri qui fut coupé net. Et Remo tomba à genoux. Au même instant, le vieil homme leva le bras très haut. Dans sa main il y avait une masse sanguinolente, l'intérieur de la gorge de Remo.

Buell poussa un cri de triomphe et se leva d'un bond.

— J'ai gagné ! hurla-t-il.

Il ne fut pas du tout gêné quand son champion, le vieil Oriental, vacilla, laissa tomber l'horrible masse sanglante et s'effondra en tas. Le soleil fit briller le filet de sang coulant de sa bouche.

— Dieu de Dieu, dit Buell entre ses dents. Ce Dr Smith est un sacré combattant.

— Il ne s'appelle pas Smith, fit une voix citronnée derrière lui.

Buell se retourna d'un bloc. De l'autre côté de la corniche rocheuse il y avait un homme d'un certain âge aux cheveux gris, portant des lunettes à monture de fer et un costume trois pièces. Il avait dans la main un pistolet gros comme une perceuse électrique.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Buell.

— Il ne s'appelle pas Smith. C'est mon nom.

Un sourire hésitant apparut sur les lèvres de Buell mais comme le canon de l'énorme pistolet ne vacillait pas, le sourire s'effaça. L'homme au pistolet ne plaisantait pas et derrière les lunettes de fer ses yeux avaient cette expression de désespoir qui transforme en tueurs des hommes ordinaires.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? tenta de fanfaronner Buell.

Les yeux de Smith glissèrent pendant une fraction de seconde vers les deux corps inertes, en bas dans les broussailles.

— Une histoire de raison, dit-il d'une voix rauque.

— Voyons...

— Je sais que la raison ne fait pas partie de votre vie, interrompit Smith. La raison est inconnue d'un individu prêt à faire sauter la planète par jeu. Nous sommes assez nombreux à penser que la sécurité du monde n'est pas un jeu. Nous sommes quelques-uns à accepter de tuer pour le sauver... Et même de mourir.

— Si vous êtes Smith, qui sont ces deux-là ?

— Ils travaillaient pour moi. Assez d'explications.

Smith commença à resserrer son index sur la détente mais au même instant un bras musclé s'enroula autour de son cou et le canon d'une arme fut collé à sa tempe.

— Pas encore, dit une voix de femme. Lâchez ça.

Smith entendit le déclic du chien rabattu. Ainsi, ils étaient plus d'un. Il pouvait encore abattre Buell mais celle-ci le tuerait et la fin du monde risquait de se produire comme prévu. Il devait attendre. Essayer de les avoir tous les deux.

Il abaissa le Barsgod et le jeta par terre, vers Buell.

— Tu as toutes sortes de talents, Marcia, dit Buell, alors qu'elle lâchait le cou de Smith. Dis donc, je t'avais dit le costume de fille des cavernes.

Smith se retourna et vit une jeune femme en pantalon et chemisier blanc. Elle répliqua à Buell :

— Tu peux arrêter maintenant toutes tes conneries d'objet sexuel, Abner.

Smith s'écarta de la fille. Buell eut l'air étonné puis il haussa les épaules et alla ramasser le Barsgod. Le Tokarev 38 de fabrication russe tira et creusa un sillon dans le rocher, près de l'arme de Smith.

— Laisse ça tranquille, Abner, ordonna-t-elle en lui braquant le Tokarev en pleine poitrine. Je veux le code de mise à feu des missiles.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Buell, franchement ahuri. Tu travailles avec lui ?

La jeune femme nommée Marcia sourit et déclara fièrement :

— Je travaille pour le Comité de Sécurité nationale de l'Union soviétique !

— Tu es russe ? Du KGB ?

— Pourquoi crois-tu que j'ai passé tellement de temps avec un crétin de ton espèce ? Permets-moi de te rappeler, Abner, que le temps presse. Et que j'ai ce pistolet. Les numéros de code, s'il te plaît.

— Mais les missiles sont aussi braqués sur Moscou !

— Plus maintenant. Les missiles américains ont été redirigés. Ils frapperont chacun une ville américaine.

— Alors pense à toi ! s'écria désespérément Buell. S'ils tombent sur ce pays, tu mourras aussi ! Tu seras incinérée !

— Et la Russie régnera sur le monde ! C'est un léger prix à payer, mourir pour une cause aussi glorieuse.

— Alors paie-le maintenant ! glapit une autre voix.

Smith pivota tandis qu'une quatrième personne surgissait sur le petit plateau. C'était une jeune blonde à l'accent britannique et elle se mit immédiatement en position de tireur d'élite pour faire feu sans hésitation sur la Russe.

Avant même que le coup de feu de Pamela Thrushwell éclate, Marcia avait tiré. Toutes deux furent violemment rejetées en arrière comme si deux mains géantes les avaient poussées. L'abdomen de Pamela déversait une horrible masse de sang et d'entrailles ; la beauté extraordinaire de la Russe était réduite en bouillie. Un seul spasme agita ses longues jambes et elle ne bougea plus.

Smith se tourna vers Buell mais le mince jeune homme s'était emparé du Barsgod.

— Ces femmes ont besoin de secours.

— Elles en auront au ciel, répliqua Buell. Nous en aurons tous et nous y serons bientôt.

— Vous êtes complètement fou.

— Je m'ennuie, c'est tout, dit Buell avec un sourire. Vous savez, je ne crois pas que je vais vous tuer, après tout. Je vais simplement vous faire attendre ici avec moi la grande boule de feu dans le ciel. Ça vous plairait ?

— Vous n'avez pas la moindre chance.

— Pourquoi ?

Smith marcha lentement vers Marcia. Son pistolet était à côté d'elle.

— Parce que vous ne pouvez pas m'empêcher de faire ce que je veux faire, répliqua Smith. Ce pistolet n'est pas chargé.

— C'est ce que nous allons voir.

Buell pointa l'arme vers le sol. Smith s'immobilisa et observa. Buell tira. Le coup partit, la balle frappa le rocher et Smith se jeta derrière le corps de Marcia. Une vague de bruit secoua le plateau, la balle se fragmenta et fit voler en tous sens des éclats de pierre et de métal qui scintillèrent au soleil comme une averse d'étoiles filantes. Le cadavre

abritant Smith tressauta sous plusieurs impacts.

Un des fragments de la balle ricocha et s'encastra dans la tête d'Abner Buell. Il laissa tomber le Barsgod et s'affaissa lentement sur les genoux. Un spasme le convulsa et puis il y eut une autre explosion étouffée alors que le fragment éclatait de nouveau, cette fois dans le cerveau. Buell tomba à plat ventre, son front heurta le rocher et il ne bougea plus.

Smith se releva lentement, stupéfait d'être indemne, que toute cette mitraille l'ait manqué. La tête de Buell avait l'air d'un masque macabre. Les yeux avaient sauté hors des orbites. Ses dents étaient dispersées autour de lui comme des grains de maïs trop grillés.

Tremblant violemment, Smith se redressa de toute sa hauteur. Il s'était préparé à la mort mais la mort n'avait pas voulu de lui. Maintenant, il devait se forcer à penser à d'autres choses. Le démantèlement des ordinateurs de Buell, par exemple. Arrêter la séquence qui aboutirait au tir conjugué des missiles russes et américains sur le cœur des États-Unis. Cela passait avant tout.

Il le devait à beaucoup de monde. Il le devait à Remo et à Chiun.

Il s'abrita les yeux du soleil et regarda du haut du rocher vers la plaine. Les deux cadavres avaient disparu.

Qui avait pu les emporter ?

Il fouilla des yeux l'horizon, pris d'angoisse. Confusément, il lui semblait tout aussi tragique de perdre les corps que les hommes eux-mêmes. Remo et Chiun avaient été sacrifiés à la plus noble des causes ; Smith pensa que même à son dernier jour en enfer, il pourrait dire cela pour sa défense. Mais perdre leurs corps...

Il fut accablé de honte. Il se laissa tomber par terre, parmi les trois cadavres mutilés, et il pleura comme un enfant.

Il pleura Remo, l'innocent qu'il avait si facilement trahi ; Chiun qu'il avait forcé, dans sa vieillesse, à tuer son propre fils. Et il pleura sur lui-même, un vieil homme aigri qui ne faisait plus de rêves mais vivait des cauchemars.

Il n'entendit pas les pas qui s'approchaient mais il faut dire que personne ne les entendait jamais.

— Vous ne regrettez pas de ne pas avoir d'appareil photo ?

C'était la voix de Remo. Smith se redressa alors que Chiun riait dédaigneusement.

— Vous êtes vivants, bredouilla-t-il.

— Très perspicace, ô empereur, dit obséquieusement Chiun en s'inclinant bien bas.

— Je veux dire...

Smith s'interrompt, se releva et essuya furtivement ses yeux sur sa manche.

— J'avais quelque chose dans l'œil, je n'arrivais pas à le retirer,

marmonna-t-il et sans attendre de réponse, il montra le sang sur les mains de Chiun. J'ai tout vu. Le combat.

Chiun regarda ses mains et les glissa précipitamment dans les manches de son kimono.

— Pardonnez-moi, ô le plus observateur des empereurs. Dans ma hâte, j'ai oublié d'éliminer le jus des foies de volaille.

Il tourna le dos à Smith, se cracha dans les mains et les frotta vigoureusement l'une contre l'autre.

Smith regarda du côté de Remo mais il avait disparu.

Étouffant un petit cri, il s'était précipité vers Pamela et se penchait sur elle pour lui tâter le pouls. Chiun le rejoignit et déchira un pan de son kimono. Il en fit un tampon pour étancher le sang de la jeune Anglaise mais en quelques secondes le tissu fut complètement imprégné. Chiun secoua la tête en regardant Remo.

— Pourquoi êtes-vous venue, petite emmerdeuse ? dit Remo d'une voix sourde.

Elle fit un effort, grimaça et força ses yeux à s'ouvrir.

— Ne parlez pas ! s'écria Remo.

— Dois... Est-ce que... nous l'avons eu ? demanda-t-elle avec du sang bouillonnant au coin de sa bouche.

— Oui, oui, il est mort. Vous n'aviez pas à venir pour moi !

— Pas pour vous. Pour l'Angleterre. Ma mission... Est-ce que nous avons sauvé le monde ?

— Ouais. Pamela. Nous avons réussi. Comment m'avez-vous trouvé ?

— Employé soudoyé... motel. Écouté votre téléphone. Il m'a dit où... Toujours su que vous étiez un menteur.

Remo serra les dents. Autour des yeux de Pamela, la peau commençait à se décolorer. Elle n'en avait plus pour longtemps.

— Sauvé la vie de votre ami...

Remo se dit « Je voudrais tant sauver la vôtre ! » mais il hocha simplement la tête.

— Nous avons réussi, souffla Pamela et puis toute vie disparut de ses yeux.

Remo se releva, les yeux humides. Smith le vit contempler la jeune morte et l'entendit murmurer :

— C'est ça le show-biz, trésor.

Remo et Chiun descendirent avec Smith dans la forteresse souterraine pour s'assurer que personne d'autre ne s'y cachait.

Tout était désert et Smith s'émerveilla devant les ordinateurs.

— Dieu de Dieu ! Ils contiennent tous les détails des systèmes de défense russe et américain !

Il tripota et secoua le clavier, en émettant de temps en temps une



exclamation admirative. Enfin, il décrocha le téléphone.

— Vous demandez des secours ? demanda Remo.

— J'appelle Folcroft. J'ai réglé ces appareils pour que mes ordinateurs les dépouillent et absorbent tout ce qu'ils contiennent.

— Vous n'avez plus besoin de nous ?

— Non. Je peux m'occuper de cela tout seul. Vous pouvez partir.

— Ok.

À la porte, au pied de l'escalier remontant vers le plateau, Remo se retourna.

— Smitty, pourquoi est-ce que vous pleuriez, tout à l'heure ?

— Je vous l'ai dit. J'avais quelque chose dans l'œil, grommela Smith et il se retourna vers le clavier.

— Est-ce que vous m'auriez tué ? demanda Remo à Chiun alors qu'ils traversaient la plaine, au pied de la petite montagne.

— Est-ce que le roitelet picorerait le ver dans la terre ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Cela veut dire, est-ce que la marée trahirait la lune qui la guide vers la terre ?

— Hein ?

— Tu es inéducable, déclara Chiun.

Ils remontèrent une pente bordant la route.

— Alors vous m'auriez tué ?

— Continue d'agiter ta grosse langue et tu le sauras.

Ils montèrent dans la voiture de Remo.

— Je ne crois pas que vous l'auriez fait, dit-il en démarrant.

Chiun grogna.

— Parce que vous m'aimez tendrement.

Nouveau grognement.

— Vous m'aimez beaucoup, si.

Le vieux Coréen leva les yeux au ciel.

— C'est pas vrai ? insista Remo.

— Gna, gna, gna, glapit Chiun en sautant sur place sur la banquette. Tu es la chose blanche la plus bruyante qui ait jamais existé dans le monde. T'aimer ? Il faudrait toute la patience et la force de volonté d'un saint pour tout juste te tolérer !

Remo sourit et accéléra.

Le livre copié pour cette édition numérique  
a été :

*Achevé d'imprimer en septembre 1987  
sur les presses de l'Imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 11711. – N° d'imp. 1948. –  
Dépôt légal : octobre 1987.

*Imprimé en France*